

L'Association Culturelle Joseph Jacquemotte

présente

Marx, à mesure

***Une anthologie commentée des écrits
de Marx et d'Engels***

par

Le Cercle d'Etude des Marxismes

Fascicule 38

Présentation générale

Le CEDM a entrepris de constituer une anthologie commentée des écrits de Marx et d'Engels.

Le projet s'inscrit dans le cadre des activités de formation de l'Association Culturelle Joseph Jacquemotte : il s'adresse à quelque public désireux de se mettre à l'étude des textes qui constituent l'apport de Marx et d'Engels et d'autres qui, au nom du marxisme, s'en réclament.

Une anthologie

Le principe d'un recueil ne réclame aucun commentaire spécial. Les ouvrages de ce genre sont légion dans l'univers des apprentissages. Leur avantage est d'offrir un éventail d'extraits significatifs d'une œuvre.

Les écrits de Marx et d'Engels se prêtent particulièrement à ce traitement, en raison de leur ampleur et de leur chronologie propre. Du reste, les recueils n'ont pas manqué. Ainsi dans le domaine de l'édition francophone, les *Morceaux choisis* édités en 1934, aux éditions Gallimard par H. Lefebvre et N. Gutermann ou les deux tomes des *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, par Maximilien Rubel en 1970, chez Payot. Toutefois, les ouvrages de ce genre sont devenus plutôt rares aujourd'hui. Excepté les publications en français des Editions du Progrès, de Moscou, d'accès difficile, on ne compte pratiquement plus en édition courante que le recueil de Kostas Papaioannou intitulé *Marx et les marxistes*, dans la collection *Tel* de Gallimard.

Cette situation de pénurie, longtemps aggravée par la crise des Editions sociales, suffit à justifier l'utilité de la présente publication.

Notons toutefois que sous cet angle, l'évolution s'est heureusement inversée avec les récentes publications, aux mêmes Editions sociales, de la GEME (ladite Grande Edition Marx et Engels).

Une anthologie commentée

Ces ouvrages ont en commun de proposer un assemblage de courts extraits regroupés par thèmes.

Nous avons choisi une autre méthode.

D'abord l'ampleur plutôt que la brièveté : en effet, il importe à nos yeux de respecter au plus juste le rythme des argumentations. Les coupures, supposons-les pertinentes, seront accomplies de manière à préserver les articulations du raisonnement dans l'écrit complet.

Ensuite le commentaire plutôt que la citation brute : c'est évidemment le plus délicat. Nous aurons de ce point de vue un double souci.

Un souci de forme : celui de permettre à la fois une lecture cursive des extraits et une consultation des commentaires.

Un souci de rigueur : nous veillerons à accompagner au plus près ces analyses par une bibliographie des ouvrages où sont construites et débattues les questions qu'elles soulèvent et par des annexes qui donnent accès à des documents périphériques indispensables à la compréhension.

Enfin nous avons opté pour une présentation chronologique en échelonnant les écrits dans l'ordre de leur élaboration par leur(s) auteur(s). Ce choix garantit à nos yeux que l'on respecte, dans chaque contexte particulier, le processus même de la recherche, ses tâtonnements, ses rectifications, ses avancées.

Une anthologie commentée pour une étude collective des écrits de Marx et d'Engels

Insistons sur la dimension pédagogique de l'entreprise, laquelle ne souhaite qu'offrir un outil de travail pour la formation au marxisme et aux théories qui s'en réclament ou qui s'y réfèrent. Le segment « à mesure » dans le titre général indique que les textes se succéderont dans l'ordre chronologique de leur écriture par Marx et Engels. Mais c'est aussi une manière de dire notre souhait d'« y aller à mesure » dans un rapport d'apprentissage en groupe, en évaluant les savoirs et les apports de chacun(e) en ces matières.

Pour servir cet objectif, la publication se fera sous la forme de fascicules d'ampleur variable. Ce dispositif souple et évolutif nous semble le mieux approprié à l'usage auquel ces pages sont destinées. Il présente l'avantage d'enregistrer à la commande tous les ajustements, toutes les modifications qui s'imposeront dans le cours du travail collectif. L'électronique permet de modifier sans peine chacune des versions qui seront ainsi référencées et datées selon leur dernière mise au point. Chaque tirage sera reproduit sur le site Internet de l'ACJJ.

Introduction

Le présent fascicule se trouve consacré au **premier chapitre**, « La marchandise », de la **première section** (« Marchandise et monnaie ») du **Livre I** du *Capital* de Marx selon la traduction française de Joseph Roy révisée par Marx.

Nous débutons, oui, par le début, selon notre principe de procéder à *mesure*.

Cette démarche contrevient à la ferme recommandation de Louis Althusser qui, dans sa célèbre préface de mars 1969, affirme :

« Je donne donc le conseil suivant : mettre provisoirement ENTRE PARENTHÈSES TOUTE LA SECTION I, ET COMMENCER LA LECTURE PAR LA SECTION II : « La transformation de l'argent en capital ».

On ne peut, à mon sens, commencer (et seulement commencer) de comprendre la section I, qu'après avoir lu et relu tout le livre I à partir de la section II.

Ce conseil est plus qu'un conseil : c'est une recommandation que je me permets, avec tout le respect que je dois à mes lecteurs, de présenter *comme une recommandation impérative*.

Chacun peut en faire l'expérience pratique.

Si on commence à lire le livre I par *son* commencement, c'est-à-dire par la section I, ou bien, on ne comprend pas, ou bien on croit comprendre, mais c'est encore plus grave, car on a de fortes chances d'avoir compris tout autre chose que ce qu'il y a à comprendre.

A partir de la section II (transformation de l'argent en capital), les choses sont lumineuses. On pénètre alors directement au cœur même du *livre I*.

Ce cœur, c'est la théorie de la plus-value, que les prolétaires comprennent sans aucune difficulté, parce que c'est tout simplement le théorie scientifique de ce dont ils ont l'expérience quotidienne : *l'exploitation de classe*¹. ».

Nous avons dérogé à cette recommandation pour **deux raisons** : l'une **pratique**, l'autre **théorique**.

Une raison **pratique** : elle réside dans le fait que les deux premières séquences de ce premier chapitre reprennent pour l'essentiel les analyses que Marx a exposées au tout début de sa *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859. Et sous cet angle, nous recommandons à nos lecteurs de se munir des pages de notre **fascicule 30**.

Une raison **théorique** : elle s'autorise des analyses de Jacques Bidet qui propose la catégorie de **métastructure** pour désigner

« le décalage entre, d'une part, la Section I du Livre I, qui présente un caractère plus général (plus « abstrait », dit Marx) traitant de la logique de la production marchande comme telle, ou du capitalisme en tant qu'il est impliqué dans une logique de marché, et, d'autre part, la Section III (et le reste de l'ouvrage) qui porte sur ce qui est propre au capitalisme, caractérisé par le salariat privé et par son orientation vers l'accumulation de la plus-value. (...) La métastructure désigne l'objet de cette section I, « méta » signifiant ce niveau supérieur d'abstraction, opposée à celui de la « structure » (de classe capitaliste), présentée à partir de la Section III. Toute la question sera de savoir comment comprendre la relation entre ces deux niveaux : le marché et le capitalisme. On en devine l'enjeu². ».

*

La première édition allemande du Livre I du *Capital* a paru le 14 septembre 1867, la préface de Marx étant signée le 25 juillet 1867.

Il faudra attendre septembre 1872 pour que paraissent les premières séries de la traduction française et l'ouvrage complet ne sera édité qu'en novembre 1875.

¹ Louis Althusser, *Avertissement aux lecteurs du Livre I du Capital*, Edition Garnier Flammarion, Paris 1969, pp. 13-14.

² Jacques Bidet, *Explication et reconstruction du Capital*, Actuel Marx Confrontation, PUF, Paris 2004, p. 11.

Cette traduction par Joseph Roy a été soigneusement révisée par Marx.

Nous fournissons dans le premier chapitre du présent fascicule (« Les étapes de l'économie (2) : 1859-1875) le détail des travaux de Marx en insistant sur les multiples vicissitudes de la traduction française.

*

Signalons enfin la rubrique intitulée « Lexique théorique du Capital » : elle entreprend de recenser les principaux concepts élaborés par Marx dans *Le Capital*. Nous procéderons, on le comprend, à mesure de nos lectures.

*

Nous reportons vers nos prochains fascicules les articles publiés dès octobre 1867 par Engels sur le Livre I du *Capital*. Ils évoquent, en effet, des développements que nous avons pour notre part à découvrir méthodiquement.

*

Les éditions :

Karl Marx, *Le Capital* (Livre 1), Traduction de Joseph Roy, Garnier-Flammarion, Paris 1969¹.
Karl Marx, *Le Capital* Livre premier, Traduction de Joseph Roy, Editions sociales, Paris 1976².
Marx, *Le Capital* Livre premier, tome 1, Traduction de Joseph Roy, Editions sociales, Paris 1971.
K. Marx, *Le Capital*, Livre 1, Traduction de la 4^e édition allemande entièrement révisée par Jean-Pierre Lefebvre avec un nouvel avant-propos. Editions sociales, Les Essentielles, Paris 2016.
K. Marx, *Œuvres. Economie 1*, édition établie par Maximilien Rubel³, *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris 1965.

L'ouvrage est disponible sur Internet notamment sur le site de fr.Wikisource.

*

Etudes consultées⁴ :

- Louis Althusser, « Avertissement aux lecteurs du Livre 1 du *Capital* », Editions Garnier-Flammarion, pp. 7-26
- Louis Althusser et Etienne Balibar, *Lire le Capital*, vol. 1 et 2, Petite collection Maspero, Paris 1968⁵.
- Antoine Artous, *Le fétichisme chez Marx*, Editions Syllepse, Paris 2006.
- Laurent Baronian, Nicolas Rieucou, *Pièces inédites de Marx : lettres et projet de contrat pour la publication française du Capital*, Cahiers d'Economie politique 2020/2, N° 78, pp. 7-26. Editions Hermann⁶.
- Jaques Bidet, *Explication et reconstruction du Capital*, PUF, Actuel Marx Confrontation, Paris 2004.
- Jacques Bidet, *Que faire du Capital ?*, PUF, Actuel Marx Confrontation, Paris 2000.
- *Le centenaire du Capital*, Colloque de Cerisy-la-Salle, 1967, Mouton and Co, 1969.
- Paul-Dominique Doguin, *Les « sentiers escarpés » de Karl Marx, Le chapitre 1 du « Capital » traduit et commenté dans trois rédactions successives*, Les éditions du Cerf, tomes 1 et 2, Paris, 1977.
- Fr. Engels, *Etudes sur « Le Capital »*, Editions sociales, Paris 1949.
- Fr. Engels, *Pour comprendre « Le Capital »*⁷, Editions Git-le Cœur, Paris (sd)
- Fr. Engels, *Sur le Capital de Marx*, Editions du progrès, Moscou 1978.
- François Gaudin, *Traduire le Capital, Une correspondance inédite entre Karl Marx, Friedrich Engels et l'éditeur Maurice Lachâtre*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2019.
- David Harvey, *Pour lire Le Capital*, Editions La ville brûle, 2012.
- Michael Heinrich, *Comment lire le Capital de Marx*⁸, Smolny, Toulouse 2015.

¹ Précédé d'un *Avertissement aux lecteurs* de Louis Althusser.

² Précédé d'une introduction signée par Paul Boccara.

³ Qui reproduit dans ce volume la traduction de Joseph Roy.

⁴ La bibliographie théorique et critique sur *Le Capital* est très abondante. Nous compléterons cette rubrique à mesure de la publication de nos fascicules consacrés au *Capital*.

⁵ Une édition complète de ces études paraîtra en 1996 aux éditions PUF sous le titre : « Louis Althusser, Etienne Balibar, Roger Estabiet, Pierre Macherey, Jacques Rancière. *Lire Le Capital* ».

⁶ En ligne sur le site de Cairn.info.

⁷ Suivi de deux études de Franz Mehring et Rosa Luxembourg.

⁸ Introduction à la lecture et commentaire du début du *Capital*. Première partie : Livre I, chapitres 1 et 2.

- Jean-Pierre Lefebvre, « La première traduction française du *Capital* », *La Pensée*, n° 233, Paris 1983, pp. 85-99.
- Marx - Engels, *Lettres sur « Le Capital »*, Editions sociales, Paris 1964.
- Marx - Engels, *Correspondance*, tome XII¹, janvier 1872- octobre 1874, Editions sociales, Paris 1989.
- Roman Rosdolsky, *La genèse du « Capital » chez Karl Marx*, François Maspero, 1976.
- Tran Hai Hac, *Relire « Le Capital »*, Cahiers libres Editions Page deux, Lausanne 2003.

Ainsi que les articles :

- de l'encyclopédie Universalis.
- de l'encyclopédie Wikipédia.
- du *Dictionnaire critique du marxisme* (PUF 1982).

*

Et, pour rappel, nos principales abréviations :

- C, suivi du numéro de volume : *Marx Engels, Correspondance*, Editions sociales, 13 volumes parus.
- MEGA, suivi du numéro de volume : *Karl Marx Friedrich Engels, Gesamtausgabe*, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED / der KPdSU, Dietz Verlag Berlin. (Herausgegeben von der Internationalen Marx-Engels-Stiftung Amsterdam), 79 volumes parus.
- MECW, suivi du numéro de volume : *Karl Marx Frederick Engels Collected Works*, Lawrence & Wishart Electric Book, 50 volumes parus.
- MEW, suivi du numéro de volume paru : *Karl Marx, Friedrich Engels, Werke*, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED, Dietz Verlag Berlin, 46 volumes parus.

¹ Ce volume contient, pp. 392-423, **une importante annexe** sur la correspondance de Marx avec son traducteur J. Roy et son éditeur M. Lachâtre.

Sommaire

Le présent fascicule est consacré au **premier chapitre** (« La marchandise ») de la **première section** (« Marchandise et monnaie ») du **Livre I du *Capital*** de Marx.

Il se compose des **trois cahiers** suivants :

Introduction

1. **Les étapes de l'économie (2) : les années 1859-1875**, paginé EdE2, de 1 à 18.
2. **Karl Marx, *Le Capital*, Livre 1, Première section, Chapitre premier.**
 - 2.1. Préface de la première édition allemande de 1867, paginé P, de 1 à 4.
 - 2.2. Hommages et dédicaces, paginé H&D, de 1 à 4.
 - 2.3. Chapitre premier : La marchandise. Les deux facteurs de la marchandise, paginé Ch.1.1, de 1 à 5.
 - 2.4. Chapitre premier : Double caractère du travail présenté par la marchandise, paginé Ch.1.2, de 1 à 5.
 - 2.5. Chapitre premier : Forme de la valeur, paginé Ch.1.3, de 1 à 18.
 - 2.6. Chapitre premier : Le caractère fétiche de la marchandise et son secret, paginé Ch.1.4, de 1 à 10.
3. **Le lexique théorique du *Capital* (1)**, paginé LT de 1 à 2.

Table générale

1. Les étapes de l' « Economie » (2) : 1859-1875

Cette note prend la suite d'une première chronologie qui couvrait les années **1844-1858**¹.

Les circonstances de cette période impliquent que nous avons précisé les détails de la publication du premier Livre du *Capital* et de sa traduction française.

1859

13.01.59 : Marx à Engels, à propos de la *Contribution à la critique de l'économie politique* : « Le manuscrit représente environ 12 placards d'imprimerie (3 fascicules) et – tiens-toi bien – malgré son titre « Le capital en général », ces fascicules ne contiennent encore rien sur le capital, mais seulement les deux chapitres : 1. *La marchandise*, 2. *L'argent ou la circulation simple*. Tu vois donc que la partie élaborée en détail (en mai lorsque je suis venu te voir) n'y figure pas encore. C'est bien, à un double point de vue. Si la chose a du succès, le 3e chapitre sur le capital pourra suivre rapidement². Deuxièmement comme pour la partie publiée, d'après la nature même du sujet, ces chiens ne pourront borner leur critique à de simples insultes contre notre tendance et comme l'ensemble a une allure extrêmement sérieuse et scientifique, j'oblige la canaille à prendre ultérieurement plutôt au sérieux mes idées sur le capital. Indépendamment de tous ces objectifs pratiques, je pense d'ailleurs que le chapitre sur l'argent intéressera les spécialistes³. ».

01.02.1859 : Marx annonce à Joseph Weydemeyer la prochaine parution en fascicules de la *Contribution à la critique de l'économie politique* chez Franz Duncker à Berlin grâce, écrit-il, au « zèle extraordinaire de Lassalle ».

Il confirme le **plan en 6 livres** qu'il avait décrit dans sa lettre à F. Lassalle du 22.02.58 : « Je divise l'ensemble de l'économie politique en 6 livres : Capital; Propriété foncière; Travail salarié; Etat; Commerce intérieur; Marché mondial ». Puis après avoir fourni le détail de la table des matières de la *Contribution*, il expose « le contenu des fascicules à paraître ».

Sur le fond, il déclare : « (...) je démolis (...) de fond en comble le socialisme de Proudhon, actuellement à la mode en France, qui veut laisser subsister la production privée, mais organiser l'échange des produits privés, qui veut bien *la marchandise*, mais pas *l'argent*. Le communisme doit se débarrasser avant tout de ce « faux frère ». Mais abstraction faite de toute intention polémique, tu sais que l'analyse des formes simples de l'argent est la partie la plus difficile, parce que la plus abstraite, de l'économie politique. ».

Il ajoute : « J'espère remporter une victoire scientifique pour notre parti. Mais il faut maintenant qu'il montre lui-même s'il est numériquement assez fort pour acheter assez d'exemplaires et apaiser ainsi les « scrupules de conscience » de l'éditeur. La poursuite de notre entreprise dépend de la vente des premiers fascicules. Et une fois que j'aurai le contrat définitif, tout ira bien⁴. ».

28.03.59. Marx à F. Lassalle, à propos de la *Contribution* : « Tu te rendras compte que la première section ne contient pas encore le chapitre principal, c'est-à-dire le troisième, où il est question du *Capital*. J'ai considéré que c'était mieux ainsi, pour des raisons politiques, car la bataille proprement dite commence avec ce chapitre 3⁵, et il m'a paru prudent de ne pas faire peur « *de prime abord*⁶ ».

Juin 1859, parution de la *Contribution à la critique de l'économie politique*.

Le texte se compose de deux chapitres, l'un sur *la marchandise*, l'autre sur *la monnaie*. Il est tiré à mille exemplaires.

Engels fait paraître dans les éditions **du 6 et du 20 août 1859** du journal *Das Volk*, un journal de langue allemande publié à Londres, **deux arti-**

¹ Nous renvoyons aux pages de notre **fascicule 23**, chapitre 1.

² La première édition allemande du Livre I du *Capital* ne paraîtra que huit ans plus tard, en septembre 1867.

³ C5, pp. 248-249.

⁴ C5, pp. 255-260.

⁵ Ce chapitre à propos duquel, dans sa lettre à Engels du 7 novembre 1859, Marx déclare : « C'est, en fait, le cœur de tout le merdier bourgeois. » (C5, p. 415).

⁶ *Lettres sur le Capital*, p. 111.

cles sur la *Contribution*¹.

Le troisième article, annoncé comme concernant le *contenu économique* de l'ouvrage, ne paraîtra pas en raison de la disparition du journal pour des raisons financières².

Le livre ne rencontrera pas le succès escompté. Marx parle d'une conspiration du silence même s'il reconnaît la difficulté de l'ouvrage³.

Il n'y aura pas de réédition de son vivant.

1860

Début 1860, Marx reprend ses études d'économie politique au British Museum.

En juin 1860, ses travaux sont toutefois interrompus par l'intermède de **l'affaire Vogt**.

1861

En **août 1861**, Marx entreprend de rédiger les 23 cahiers d'un volumineux manuscrit⁴. Un travail soutenu qui va l'occuper jusqu'en **juillet 1863**.

Dans ce manuscrit de 1861-1863, il est question de la transformation de l'argent en capital, de la survaleur absolue et relative, du profit et profit moyen.

La partie centrale contient les *Théories sur la plus-value* qui paraîtront sous le titre de **Livre IV** du *Capital*.

Les 5 premiers cahiers ont été édités sous le titre de **Manuscrits de 1861-1863**.

Rédigés entre août 1861 et mars 1862, ces cahiers prennent la suite de la *Contribution de 1859* et font le lien avec le Livre premier du *Capital*.

Dans ce manuscrit, le plan du *Capital* s'échelonne en **9 chapitres**⁵ : 1. Introduction, Marchandise, Argent⁶, 2. Transformation de l'argent en capital, 3. La survaleur absolue, 4. La survaleur relative, 5. Combinaison de la survaleur absolue et de la survaleur relative. Subsumption formelle et réelle du travail sous le capital. Travail productif et improductif. 6. Retransformation de la survaleur en capital. L'accumulation primitive. 7. Résultat du procès de production, 8. Théorie sur la survaleur 9. Théories sur le travail productif et improductif⁷.

C'est la 3^e version de son *Économie* après les *Grundrisse* et la *Contribution de 59*.

1862

02.08.62 : Marx sollicite l'avis d'Engels sur sa théorie de la composition organique du capital et du taux de profit. **La notion de plus-value apparaît pour la première fois**. La théorie de

¹ Nous renvoyons sur ce sujet aux pages de notre **fascicule 30**, chapitre 4.

² Le texte du 2^e article d'Engels se trouve aux pages 189-203 de l'édition (bilingue) des *Textes sur la méthode de la science économique*, Editions sociales, Paris 1974. On le trouve également aux pages 125-132 du volume *Marx Engels Eudes philosophiques, Editions sociales, Classiques du marxisme*, Paris 1977.

³ Cf. sa lettre à Ludwig Kugelmann du 28.12.1862 (*Karl Marx, Jenny Marx, F. Engels, Lettres à Kugelmann*, pp. 29-32, Editions sociales, Classiques du marxisme, Paris 1971).

⁴ Paginé de la page 1 à la page 1472.

⁵ A cette époque la distinction entre « livre » « section » et « chapitre » n'est pas encore fermement établie.

⁶ Ces deux chapitres de la *Contribution* de 1859 n'en font plus qu'un seul.

⁷ Les rubriques 8 et 9 vont constituer la matière du livre IV du *Capital*.

la rente selon Ricardo fait l'objet d'une critique serrée¹.

28.12.62 : Marx annonce à Ludwig Kugelmann la prochaine parution² de la deuxième partie de sa *Critique de l'économie politique*. Il en commencera la mise au net en janvier 1863 : « Cela fera à peu près trente placards. C'est la suite du fascicule I, mais l'ouvrage paraîtra séparément sous le titre *Le Capital* et *Contribution à la critique de l'économie politique* ne figurera qu'en sous-titre. En fait, l'ouvrage n'englobe que ce qui devait constituer le troisième chapitre de la première partie : « Le Capital en général ». N'y est donc pas incluse la concurrence des capitaux ni le crédit. Ce volume contient ce que les Anglais appellent les principes de l'économie politique. C'est (avec la première partie) la quintessence, et le développement de ce qui va suivre pourrait facilement être réalisé par d'autres, sur la base de ce qui est déjà écrit (à l'exception peut-être du rapport entre les diverses formes d'Etat et les différentes structures économiques de la société).

(...)

« Dans le premier fascicule, le mode d'exposition était, il est vrai, très peu populaire. Cela tenait en partie à la nature abstraite du sujet, au peu de place qui m'était imparti et au but de ce travail. Cette partie-ci est plus facilement intelligible, parce qu'elle traite de rapports plus concrets. Les essais *scientifiques* destinés à révolutionner une science ne peuvent jamais être vraiment populaires. Mais, une fois la base scientifique posée, la vulgarisation est facile. Si les temps devaient devenir plus agités, on pourrait aussi choisir les couleurs et les encres qu'un exposé populaire de ces sujets-ci requerrait alors³. ».

1863

Manuscrits de 1863-1865.

Ils comportent la version entière du livre I mais aussi le texte complet du chapitre connu comme le « **chapitre VI** » ainsi que des segments du Livre II et du Livre III.

La rédaction de ce « chapitre VI » doit se situer au cours de l'année 1864. Ce chapitre sera écarté de la publication du Livre I en 1867⁴.

Il a existé une version non retrouvée **d'un manuscrit de 1863-1864** du Livre I du Capital.

Il aurait été divisé en 6 chapitres : 1. Transformation de l'argent en capital, 2. Production de la survaleur absolue, 3. Production de la survaleur relative, 4. Recherches complémentaires sur la survaleur absolue et relative, 5. Procès d'accumulation du capital, 5. Résultats du procès de production immédiat.

29.05.63. Marx à Engels : « A présent que je suis de nouveau relativement en mesure de travailler, je vais me décharger de mon fardeau, et *mettre au propre* pour l'impression mon *Economie politique* (et la peaufiner une dernière fois). S'il m'était possible maintenant de me retirer dans la solitude, l'affaire irait très vite. En tout cas, j'apporterai la chose moi-même en Allemagne⁵. ».

22.06.63 Marx travaille au *Capital* au British Museum (accompagné de sa fille Laura qui a 17 ans).

A Engels : « J'étais et serai jusqu'à la fin de ce mois au British Museum (...) Dès que la tranquillité sera revenue, je me mettrai à écrire au propre ce foutu livre que je veux aller moi-même colporter en Allemagne⁶. ».

¹ C7, pp. 64-69.

² Une annonce des plus optimistes, on le constate. *Le Capital* ne paraîtra que cinq ans plus tard...

³ *Lettres à Kugelmann*, op.cit., pp. 29-32.

⁴ L'ouvrage a été publié en 2010 aux Editions sociales Grande Edition Marx et Engels (la GEME) sous le titre « *Le Chapitre VI. Manuscrits de 1863-1867. Le Capital Livre I.* »

⁵ C7, pp. 161-162.

⁶ C7, pp. 168-169.

06.07.63 : Jenny à Bertha Markheim : « Mon cher Karl a beaucoup souffert du foie ce printemps, mais, maintenant, malgré tous les obstacles, son livre avance à pas de géant vers sa fin. Il aurait été terminé plus tôt s'il s'en était tenu son projet primitif de le limiter à vingt ou trente cahiers d'imprimerie. Mais comme les Allemands ont le travers de ne croire qu'aux livres « copieux » et que pour ces dignes gens, la méthode bien plus raffinée de la concision et l'élimination du superflu n'a aucune valeur, Karl a encore ajouté beaucoup de matériaux historiques et c'est maintenant un livre de cinquante cahiers qui va tomber sur le sol allemand comme une bombe¹. ».

15.08.63. A Engels : « Mon travail (le manuscrit pour l'impression) avance bien par certains côtés. Il me semble que les choses prennent, dans la rédaction définitive, une forme *populaire* supportable, abstraction faite de quelques inévitables A-M et M-A. D'un autre côté, bien que je rédige toute la journée, ça ne progresse pas aussi vite que le souhaite mon impatience, soumise depuis longtemps à rude épreuve. En tout cas, ce sera à 100% plus compréhensible que le N°1². Quand je considère du reste, maintenant, tout ce travail et que je vois que j'ai dû tout bouleverser et que même la partie *historique*, j'ai dû la faire en partant d'abord d'une documentation en partie totalement inconnue, je trouve alors Isaac³ bien comique lui qui a déjà « son » économie en chantier; alors que tout ce qu'il nous a débité jusqu'à présent révèle son élève de sixième qui claironne par le monde, avec la faconde la plus répugnante et la plus immodeste, des formules – présentées comme ses plus récentes découvertes – et qui ne sont que la petite monnaie que, voilà vingt ans déjà, nous répandions bien mieux que lui parmi nos *partisans*⁴. ».

1864

28.09.64. Marx participe à la fondation de la Première Internationale. Dès octobre 64, il se trouve élu au Conseil central de l'AIT.

Les manuscrits de 1864/1865 sont encore des manuscrits de recherche plutôt que de rédaction.

Marx à Karl Klings, le **04.10.64**, à propos de la rédaction du *Capital* : « J'espère, à présent, arriver enfin à le terminer en quelques mois et asséner à la bourgeoisie, sur le plan théorique, un coup dont elle ne se relèvera jamais⁵. ».

1865

01.05.65 : Marx à Engels : « Mon livre⁶, auquel je mets la dernière main, d'une part, l'*International Association*, d'autre part, occupent le plus clair de mon temps⁷. ».

09.05.65 Marx informe Engels : « J'espère que mon livre sera fin prêt (malgré les nombreuses interruptions) d'ici le 1^{er} septembre. J'avance à un bon rythme⁸. ».

20 et 27.06.65 : Marx prononce devant le Conseil central de l'AIT, une réfutation des thèses de John Weston sur la question des salaires.

Il renoncera à la publication de cet exposé qui paraîtra en 1898 seulement, à l'initiative de sa fille Eleanor sous le titre « **Salaires, prix et profit**⁹ ».

31.07.65 Marx à Engels, s'agissant de son travail

¹ C7, pp. 176-177.

² *La Contribution à la critique de l'économie politique*.

³ Ferdinand Lassalle.

⁴ C7, p. 178.

⁵ C7, pp. 266-268.

⁶ *Le Capital*.

⁷ C8, p. 120.

⁸ C8, p. 127.

⁹ Nous renvoyons sur cet ouvrage à notre **fascicule 37**.

en cours : « Il reste trois chapitres à écrire pour terminer la partie théorique (les trois premiers livres). Puis il y aura le 4^e livre consacré à l'histoire et aux sources, qui sera pour moi la partie la plus facile, puisque toutes les questions sont résolues dans les trois premiers livres; ce sera donc plutôt une répétition sous forme historique. Mais je ne peux pas me résoudre à expédier quoi que ce soit avant d'avoir l'ensemble devant moi. Quels que soient leurs défauts, mes écrits ont l'avantage de constituer un tout comme une œuvre d'art et cela ne peut être atteint qu'avec ma façon de procéder : ne jamais les faire imprimer tant que je ne les ai pas achevés devant moi¹. ».

1866

C'est en 1866 que Marx entreprend la rédaction définitive du Livre I.

Le manuscrit prend de l'ampleur et l'éditeur Meissner demande des allègements, ce qui explique que Marx a décidé d'écarter le chapitre VI. C'est une hypothèse en tous cas. Le texte restera en tous cas inédit du vivant de Marx. Il sera publié pour la première fois à Moscou en 1933 sous la responsabilité de V. Adoratski.

13.01.66. Marx à Philipp Becker : « J'ai quelque 1.200 pages de manuscrit à recopier », lui annonce-t-il².

15.01.66. Marx à Ludwig Kugelmann : « Pour ce qui est de mon ouvrage, je suis occupé à le mettre au net douze heures par jour. Je pense porter moi-même le manuscrit du premier tome à Hambourg au mois de mars, et vous voir à cette occasion³. ».

13.02.66. Marx à Engels, à propos du *Capital* : « En ce qui concerne ce « satané » livre, voilà où c'en est : il a été *achevé* fin décembre. L'exposé sur la rente foncière (l'avant-dernier chapitre) constitue, à lui seul, presque un volume dans sa rédaction actuelle. (...) Bien qu'achevé, le manuscrit, gigantesque sous sa forme présente, ne saurait être mis au point pour l'édition par personne d'autre que moi, même pas par toi. J'ai commencé à recopier et à retoucher le style exactement le 1^{er} janvier et la chose progressait à bonne allure, car ça me fait naturellement plaisir de lécher l'enfant après tant de douleurs d'enfantement. (...) Dès qu'il sera terminé, j'apporterai le premier volume à Meissner⁴. ».

13.10.66. Marx commente à l'adresse de Ludwig Kugelmann la prochaine parution du premier tome du *Capital* : « Les circonstances où je me débats (des vicissitudes physiques et familiales incessantes) font que le premier tome devra paraître d'abord et non les deux ensemble comme je l'avais initialement projeté. En outre, l'ouvrage s'étendra maintenant vraisemblablement sur trois tomes. L'œuvre tout entière se compose en effet des parties suivantes : Livre I *Procès de production du capital*, Livre II *Procès de circulation du capital*, Livre III *Formes du procès d'ensemble*, Livre IV *Contribution à l'histoire de la théorie*. Le premier tome comprend les deux premiers livres. Le troisième remplira, je pense, le tome II et le quatrième le tome III. J'ai jugé nécessaire de recommencer depuis le début dans le premier livre, c'est-à-dire de résumer en *un seul* chapitre sur la marchandise et l'argent mon premier ouvrage chez Duncker⁵. J'ai estimé que c'était nécessaire, non seulement pour être plus complet, mais parce que même de bonnes têtes ne comprenaient pas la chose tout à fait exactement; il devait donc y avoir quelque chose de défectueux dans mon premier exposé, particulièrement dans *l'analyse de la marchandise*⁶. ».

24.12.66. Jenny à l'adresse d'Engels : « Le livre paraîtra à coup sûr au plus tard à Pâques. C'est une joie de voir devant nous la grosse pile du manuscrit recopié au net. C'est un poids énorme

¹ C8, pp. 146-147.

² C8, p. 196.

³ C8, p. 203.

⁴ C8, pp. 214-215.

⁵ Marx évoque sa *Contribution à la critique de l'économie politique* parue en 1859.

⁶ C8, p. 328.

qui m'est ainsi enlevé de la poitrine¹. ».

1867

19.01.67. Marx informe Engels du fait que l'éditeur Otto Meissner exige d'avoir en main en même temps les deux tomes terminés du *Capital*.

« Abstraction faite du retard, je puis d'autant moins m'engager pour le tome 2 qu'après la parution du premier, il me faudra m'accorder quelque répit à cause de ma santé et me rendre absolument sur le continent pour voir si je peux régler mes affaires de façon ou d'autre. Ma situation empire de jour en jour et tout menace de me dégringoler sur la tête². ».

02.04.67 : Marx à Engels : « Le livre est terminé (...) Il faut que, la semaine prochaine, j'aille moi-même à Hambourg en emportant le manuscrit³. ».

Il ajoute : « Il faut que je mette personnellement le couteau sur la gorge de Meissner. Sans quoi le bonhomme serait capable de garder mon manuscrit par devers lui (environ 25 gros placards d'imprimerie, selon mon estimation), et, en même temps, de ne pas l'imprimer sous prétexte d'attendre le deuxième tome. ».

17.04.67. Marx, qui se trouve à Hanovre, invité par L. Kugelmann, annonce à Johann Philipp Becker la prochaine parution, fin mai, de son *Capital* : « L'œuvre complète paraîtra en trois tomes. Le titre en est : *Le Capital. Critique de l'économie politique*. Le premier tome comprend le livre premier : « *Le procès de production du capital* ». C'est certainement le plus redoutable missile qui ait jamais été lancé à la tête des bourgeois (y compris les propriétaires fonciers.)⁴ ».

01.05.67. Marx s'adresse à Ludwig Büchner en vue de la traduction en français du *Capital*⁵.

Il lui indique : « Je considère qu'il est de la plus grande importance de débarrasser les Français des conceptions fausses sous lesquelles Proudhon, avec son idéalisation de la petite bourgeoisie, les a ensevelis. Au récent Congrès de Genève⁶, de même que dans les relations qu'en tant que membre du Conseil général de l'Association internationale des travailleurs j'ai avec la section parisienne, on se heurte sans cesse aux conséquences les plus répugnantes du proudhonisme. ».

L. Büchner ne répondra pas à cette démarche.

07.05.67. Marx à Engels : « Meissner réclame le 2^e tome pour la fin de l'automne au plus tard. Il faut donc que je me mette le plus tôt possible à travailler d'arrache-pied (...) Cet hiver, le troisième tome doit être achevé afin que, d'ici le printemps prochain, je sois débarrassé de la totalité de l'*opus*⁷. ».

25.07.67. Marx rédige et signe la préface à première édition allemande de 1867.

16.08.67. Marx exprime sa gratitude à l'égard d'Engels : « Renvoyé la *préface* que j'ai de même

¹ C8, p. 341. A vrai dire, c'est Jenny qui était chargée de recopier le manuscrit de Marx dont on sait que l'écriture était illisible.

² C8, p. 345.

³ C8, p. 354.

⁴ C8, p. 360.

⁵ C8, pp. 370-371. « Je sais, *lui écrit-il*, que votre ouvrage *Force et matière* a paru en français : je suppose donc que vous pourrez, soit directement ou indirectement, me mettre en rapport avec la personne appropriée. »

⁶ Du 3 au 8 septembre 1866.

⁷ C8, p. 375. L'accord avec Meissner était une publication en 3 tomes. Le tome 2 devait rassembler les Livres 2 et 3 actuels et le tome 3, l'actuel Livre 4.

corrigée hier. Voilà donc *ce volume terminé*. Si cela été possible, c'est à toi et à toi seul que je le dois ! Sans ton dévouement pour moi, il m'aurait été impossible d'effectuer les travaux énormes nécessaires pour ces trois volumes. Je t'embrasse et te dis toute ma reconnaissance¹. ».

23.08.67. Commentaires d'Engels sur sa lecture du *Capital* : « Je te félicite d'avoir trouvé une méthode qui te permet, sans rien omettre, d'expliquer de façon simple et presque concrète les problèmes économiques les plus compliqués par le simple fait de les mettre à leur place et de les situer dans leurs vrais rapports. ».

24.08.67. Réponse de Marx, entre autres observations : « Ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est : 1. (et c'est là que repose toute la compréhension des faits) la mise en relief, dès le premier chapitre, du caractère double du travail, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange; 2. L'analyse de la plus-value, indépendamment de ses formes particulières : profit, intérêt, rente foncière etc. C'est dans le second volume que cela apparaîtra³. ».

14 septembre 1867 : publication de la **première édition allemande du Livre 1 du Capital**.

La publication est assurée par la maison d'édition Otto Meissner de Hambourg

C'est la première version du *Capital*.

L'ouvrage est annoncé en 4 livres : 1. Le processus de production du Capital, 2. Le processus de circulation du capital, 3. Configuration du processus global, 4. Histoire de la théorie.

A partir d'octobre 1867 et jusque mars 1868 Engels fera paraître dans 8 périodiques allemands des articles sur *Le Capital*⁴.

30.10.67. Parution dans *Die Zukunft* du premier compte rendu d'Engels sur *Le Capital*⁵.

Le deuxième article⁶ ne sera pas publié par la *Rheinische Zeitung* en raison du refus de son rédacteur en chef Heinrich Bürgers⁷.

Le troisième compte rendu d'Engels sur le *Capital* paraîtra le 02.11.67 dans la *Eiberfeld Zeitung*⁸.

Le quatrième compte rendu d'Engels sur le *Capital* paraîtra le 17.11.67 dans la *Düsseldorfer Zeitung*⁹.

Le cinquième compte rendu paraîtra le 27.12.67

¹ C9, p. 9.

² C9, pp. 10-11.

³ C9, p. 12.

⁴ Cf. MEW 16, pp. 207-218 et pp. 226-252.

⁵ L'article est daté du 12 octobre. Cf. MECW, vol. 20, pp. 207-209.

⁶ Cf. MECW, vol. 20, pp. 210-213.

⁷ Un ancien membre de la *Ligue des communistes* devenu un libéral.

⁸ Cf. MECW, vol. 20, pp. 215-215. L'article a été publié grâce aux bons soins de Carl Siebel. Engels l'annonce à Marx dans ses lettres du 22 octobre et du 5 novembre 67 (C9, p. 67 et p. 74).

⁹ Cf. MECW, vol. 20, pp. 216-218.

dans *Der Beobachter*¹.

Le même jour paraît dans le *Staats-Anzeiger für Württemberg* le sixième de ses comptes rendus².

Le **27 novembre 67**, Marx est informé par Victor Schily que Moses Hess a l'intention de faire une recension favorable du *Capital* dans *Le Courrier français* et qu'il envisage d'en faire une traduction en collaboration avec Elie Reclus³.

Marx lui répond dès le **30 novembre 67**, marquant son accord : « Dès réception de ta lettre, j'ai écrit à Meissner qu'il te fasse parvenir pour Reclus un exemplaire du livre. Reclus me semble l'homme adéquat pour traduire l'œuvre en français avec la collaboration d'un Allemand; pour le cas où on la traduirait, j'indiquerais quelques modifications de telle ou telle partie et me réserverais, en même temps, l'ultime révision. ».

Il ajoute : « Ce qui devrait être fait en premier lieu, et dès que possible, serait de publier des extraits du livre dans le *Courrier français*. Je ne vois pas pourquoi Hess aurait besoin de faire intervenir pour cela une tierce personne. Il vaut mieux qu'il le fasse seul. Le thème qu'il envisage, la législation anglaise sur les fabriques, me semble aussi le plus indiqué pour présenter l'ouvrage. Cependant, même ça, on ne peut le faire sans quelques mots d'introduction sur la théorie de la valeur, car Proudhon, sur ce sujet, a complètement brouillé les esprits⁴. ».

29.11.67. Engels à Marx, s'agissant de Schily : « A ta place je montrerais un tout petit peu de réserve vis-à-vis de ce brave homme⁶. ».

1868

En janvier 68 se trouve envisagée la traduction par le polonais Jozef Cwierciakiewicz, membre de la Première internationale.

25.01.68. Marx en informe Engels : « Le Polonais Card⁷ m'écrit de Genève, il s'est proposé pour faire la traduction en français (...) Card n'est pas du tout l'homme qu'il faut, il ne sert qu'à faire peur à Moses⁸. ».

Engels fait paraître dans le *Demokratisches Wochenblatt* de Leipzig des **21 et 28 mars 1868** un article intitulé *Le Capital* qui est une sorte de résumé de l'ouvrage⁹.

16.09.68. Engels adresse à Marx cette sugges- Marx lui répondra le même jour : « Je ne peux

¹ Cf. MECW, vol. 20, pp. 224-226. Un article publié avec l'assistance de Ludwig Kugelmann.

² Cf. MECW, vol. 20, pp. 227-228. L'article n'est pas signé.

³ Marx en informe Engels dans sa lettre du 28 novembre 67 : « En tout cas, *note-t-il*, je ne permettrai pas à Moses de tirer « profit » de mon travail sans que j'y gagne quelque chose moi aussi. » (C9, p. 95).

⁴ C9, p. 106.

⁵ Marx à Engels, le 01.02.68 : « Ci-joint lettre de Schily. A en juger par ce qu'il dit, l'affaire est mal partie à Paris, comme tout ce qui est en rapport avec Moses. Reclus ne me semble pas non plus être l'homme indiqué. » (C9, p. 165).

⁶ C9, p. 100.

⁷ Card était le deuxième nom de Cwierciakiewicz.

⁸ à Moses Hess. C9, p. 161. Marx confirmera sa position dans sa lettre à Engels du 01.02.68 : « Quant au Polonais de Genève, c'est bien sûr exclu. » (C9, p. 165).

⁹ Les articles d'Engels se trouvent aux pages 219-225 du tome 3 du *Capital Livre premier*, Editions sociales, Paris 1969.

tion « Un bref exposé populaire du contenu de ton livres à *l'intention des travailleurs* ne répondrait-il pas à un besoin urgent ? Si on ne le fait pas, un quelconque Moses s'en chargera en le massacrant. Qu'en penses-tu ?¹ ».

Fin de l'année 68 : Paul Lafargue envisage la traduction par la française Clémence Royer, traductrice de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Mais le projet n'aboutit pas³.

pas faire moi-même la publicité de mon propre livre. Il serait aussi très bon que tu écrives toi-même une petite brochure de vulgarisation. Espérons que ça va accrocher maintenant !² ».

1869

Octobre 1869 : Marx confie le travail de traduction du *Capital* à Charles Keller, membre de la section de Paris de la Première internationale qui avait, semble-t-il, été pressenti par Victor Schily et Moses Hess.

Marx commente cette traduction dans sa lettre à Paul et Laura Lafargue du **18 octobre 1869** : « Dites à Monsieur Keller de continuer. En gros je suis content de sa traduction, bien qu'elle manque d'élégance et soit faite sans beaucoup de soin⁵. ».

Sa participation à la Commune l'empêchera de poursuivre le travail qu'il avait commencé⁴.

1870

On se tourne vers le blanquiste Charles Victor Jaclard⁶ et son épouse, la féministe révolutionnaire russe Anna Korvine-Krouvoskaia⁷.

1871

12.10.71 : Paul Lafargue informe Engels de ses transactions avec Maurice Lachâtre : « Ces conditions, *lui annonce-t-il*, ne sont ni fantasques ni extraordinaires, et encore moins désagréables; mais Mohr⁸ a de si drôles préjugés que je crois utile d'en appeler immédiatement à votre sens pratique pour combattre et vaincre les objections. (...) Il faut vous dire en passant que c'est grâce à un réfugié de la Commune séduit par Laura que nous sommes parvenus à obtenir cette « rara avis⁹ », un éditeur¹⁰. ».

Il poursuit en décrivant les conditions financières, indiquant qu'il n'a pas hésité à verser une caution de quelque deux mille francs : « Je me suis empressé d'accepter, car ces deux mille francs me rendent associé et donnent des droits qui permettront à Mohr de disposer comme il l'entendra de la traduction de son livre. ». Et s'agissant de cette avance : « Ainsi Mohr ne doit avoir aucun scrupule à ce sujet : en tout cas, s'il en avait, je compte sur vous pour les combattre. ».

Il lui demande enfin de « songer à la biographie qui doit précéder et servir de préface au *Capital*; je crois qu'il serait bien important de raconter les péripéties du groupe qui était autour de vous et qui se dispersa après 1849¹¹. ».

18.12.71 : Marx répond à Laura Lafargue qui, le

¹ C9, p. 298.

² C9, p. 302.

³ Marx à Laura et Paul Lafargue, le 15.02.69 : « Le récit vivant que Paul a fait de son aventure avec Mademoiselle Royer a amusé Engels et ma modeste personne. Je n'ai nullement été étonné de son échec. Il se souviendra qu'immédiatement après avoir lu sa préface à l'ouvrage de Darwin, je lui ai dit que c'était une bourgeoise. » (C10, pp. 24-25).

⁴ Jenny, la fille de Marx, évoque le personnage de Ch. Keller dans sa lettre à L. Kugelmann du 30 octobre 1869 (C10, p. 189).

⁵ C10, p. 181. De son côté, Ch. Keller écrit, le 12.12.71, à Léo Frankel : « Salue bien le citoyen Marx, et prie-le toujours de refaire le 1^{er} chapitre de son 1^{er} volume, sinon je le menace de le traduire tel quel. » (Notre source : la notice du Maitron).

⁶ En 1865, il avait participé au projet d'évasion de Blanqui vers la Belgique. En 1867, il avait rejoint à Genève l'Alliance créée par Bakounine. Il participera activement à la Commune de Paris. En octobre 71, son épouse et lui se réfugieront à Londres où il entretiendra de cordiales relations avec Marx.

⁷ Marx à Engels le 14 avril 1870 : « Lafargue a fait la connaissance, à Paris, d'une jeune Russe très cultivée (amie de son ami Jaclard, excellent jeune homme. » (C10, p. 351).

⁸ Le surnom de Marx.

⁹ « cet oiseau rare ».

¹⁰ C12, pp. 393-394.

¹¹ Cette biographie fera l'objet de nombreuses sollicitudes des uns et des autres. Elle ne sera finalement pas insérée dans *Le Capital*.

12 décembre dernier, l'avait informé des premières négociations avec l'éditeur Lachâtre que Paul et elle avaient rencontré à San Sebastian, en Espagne : « Je préfère à tous points de vue, *lui écrit-il*, une édition *populaire à bon marché*. C'est une heureuse coïncidence qu'une deuxième édition allemande se soit révélée nécessaire justement maintenant. (...) Le traducteur français va, bien sûr, devoir traduire cette édition allemande revue et corrigée¹ ».

Décembre 1871 : Marx confie la traduction du *Capital* à Joseph Roy.

Fin 1871, Marx prépare la deuxième édition du livre I et rédige un nouveau manuscrit sur la forme valeur.

1872

09.01.72. Marx s'adresse à M. Lachâtre pour se plaindre amèrement de ses mauvaises relations avec l'imprimeur parisien Louis Lahure².

Son propos à l'égard de J. Roy n'est pas moins sévère : « C'est la traduction de M. Roy qui me donne peut-être plus de travail que si je faisais toute la besogne. (...) Presque tous mes travaux sont interrompus par le remaniement de cette traduction. ».

S'agissant de sa biographie, il lui recommande de s'adresser directement à Engels.

22.01.72. Jenny, la fille de Marx, informe Ludwig Kugelmann des circonstances de la traduction française du *Capital* : « (...) papa est obligé en ce moment de préparer le premier chapitre pour le traducteur français qui doit aussitôt se mettre au travail, Lafargue ayant découvert un excellent éditeur français qui tient beaucoup à publier *le Capital*. Le traducteur n'est pas Keller, qui n'a pu reprendre sa traduction parce qu'il est pris par un autre travail. Charles Longuet, ancien membre de la Commune, a trouvé un autre traducteur (je crois qu'il s'appelle Leroy³) qui a traduit plusieurs ouvrages de Feuerbach avec beaucoup de talent. (...) Le livre doit sortir par *livraisons*, trente, je crois⁴. ».

30.01.72. Marx s'adresse à Maurice Lachâtre pour négocier les conditions du contrat d'édition. S'excusant du retard de sa réponse en raison de la publication de la deuxième édition allemande et de la traduction russe en cours, il se montre plutôt sévère et exigeant : « quoique votre projet de contrat soit le plus défavorable qui m'ait jamais été proposé par un éditeur, *lui écrit-il*, j'accepte avec les modifications suivantes (...) ». Il réclame notamment que 40 exemplaires de chaque livraison lui soient remis gratuitement « pour que je puisse moi-même en faire la distribution à la presse anglaise, américaine, italienne et espagnole. ». Il lui annonce par ailleurs la prochaine parution de deux autres volumes⁵ : « Quant à ceux-ci, je me réserve tous mes droits. De l'autre côté, je n'ai pas l'intention en ce moment de vous engager à en publier la traduction

S'agissant de la traduction, il lui annonce : « Après bien des démarches, j'ai maintenant réussi à trouver un traducteur français parfait, le traducteur de Feuerbach, M. Roy à Bordeaux, qui en ce moment s'occupe déjà de la traduction de mon livre. ».

¹ C11, p. 393.

² Gaudin, op.cit., Lettre 1, pp. 74-77. On comprend aisément la difficulté des relations entre les protagonistes : l'auteur vit à Londres, l'éditeur réside en Espagne, l'imprimeur travaille à Paris, le traducteur est bordelais.

³ Il s'agit bien sûr de Joseph Roy.

⁴ C12, pp. 24-25.

⁵ Il s'agit des volumes 2 et 3 qui seront édités par Engels après la mort de Marx.

française¹. ».

02.02.72. Joseph Roy accuse réception des envois de Marx : « Je lis assez facilement votre écriture de sorte que vous pourrez vous dispenser de m'envoyer les épreuves allemandes bien qu'il me serait plus facile de traduire sur l'imprimé. Dès aujourd'hui je vais me mettre à l'œuvre et j'irai plus ou moins vite suivant les conditions de temps qui me seront faites par l'éditeur². ».

13.02.72. Signature du contrat entre Marx et Maurice Lachâtre pour la publication du *Capital*.

17.02.72. Maurice Lachâtre s'adresse très courtoisement à Marx qu'il interpelle comme « Illustre philosophe » : « Nous voici engagés l'un envers l'autre pour la publication de votre livre – *Le Capital* – qu'on m'a dit être la pierre angulaire de l'édifice moderne que vous élevez là où s'abriteront les générations affranchies. Singulière destinée que celle qui préside à la création de ce livre, car sa traduction en français est une véritable création ! (...) Votre livre enfanté au milieu des douleurs me vaudra peut-être bien des persécutions; je les accepte. ».

28.02.72. Marx à sa fille Laura Lafargue : « (...) Keller n'est pas le traducteur de mon livre. (...) J'ai trouvé en Roy, le traducteur de Feuerbach, quelqu'un correspondant parfaitement à ce que je cherchais⁴. ».

07.03.72. Marx remercie M. Lachâtre pour sa « lettre trop flatteuse ». Il demeure toutefois rétif sur la publication de sa biographie : « Quant à la biographie vous m'obligerez en n'insistant pas sur sa publication immédiate. Mon ami Engels, qui fournira les détails à Lafargue, est dans ce moment trop excédé de travail pour s'en occuper. D'après mon opinion, il ne faut pas perdre de temps et rien ne vous empêche de publier la biographie plus tard⁵. ».

12.03.72. Maurice Lachâtre envoie à Marx la copie de la lettre qu'il envisage de publier en préface du *Capital*, ainsi jointe à l'autographie de Marx : « J'envoie à Paris votre lettre afin qu'on la mette en mains pour la faire autographier; l'imprimeur recevra la composition de la première livraison qui comprendra seulement le titre – le second titre – le portrait de l'auteur votre autographe et ma réponse imprimée⁶. ».

14.03.72. Joseph Roy s'adresse à Marx et commente certaines difficultés de la traduction : « Ce n'est pas que la traduction présente de graves difficultés, mais elle en présente une foule de petites qui arrêtent à chaque pas⁷. ».

Il ajoute, insistant pour recevoir une biographie de Marx : « Je vous prie de ne faire aucune communication aux journaux relative à la traduction française de votre livre; soyons prudents. Chaque chose viendra en son temps. Le livre doit faire son chemin sans bruits, sans éclat; il faudra attendre qu'il ait entièrement paru avant de faire les annonces dans les journaux et de provoquer les critiques. Ayez la bonté de me faire savoir si votre opinion est la même, car, dans le cas contraire, je me conformerais à vos désirs et vous ferais le sacrifice de mes sentiments sur ces questions d'opportunité pour la polémique à engager avec le journaux³. ».

Il ajoute : « Concernant la biographie, je n'ai pas encore réussi à me décider pour savoir s'il était opportun de la publier en liaison avec ce travail. ».

S'agissant du *Capital*, il lui écrit : « La méthode est tout à fait différente de celle appliquée par les socialistes français et autres. Je ne prends pas mon point de départ des idées générales comme l'égalité etc., mais je commence, au contraire, par l'analyse objective des rapports économiques tels qu'ils sont et c'est pour cela que l'esprit révolutionnaire du livre ne se révèle que graduellement. Ce que je crains, au contraire, c'est que l'aridité des premières analyses ne rebute le lecteur français. ».

¹ Laurent Baronian et Nicolas Rieucau, « Pièces inédites de Marx », article cité, Document 1, p. 18.

² C12, p. 395.

³ C12, pp. 395-397.

⁴ C12, p. 56.

⁵ Gaudin, op.cit., Lettre 5, p. 85.

⁶ C12, p. 397. Lachâtre reviendra sur le sujet dans sa lettre du **18 mars 72** en indiquant à Marx la manière de rédiger son autographe : « Votre signature doit être très lisible, et le corps de la lettre, c'est-à-dire les caractères, un peu gros, afin qu'on puisse lire facilement ce que vous aurez écrit. » (C12, p. 400).

⁷ C12, p. 399.

18.03.72 : Marx s'adresse à Maurice Lachâtre :

« J'applaudis à votre idée de publier la traduction de *Das Kapital* en livraisons périodiques. Sous cette forme l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière et pour moi cette considération l'emporte sur toute autre.

Voilà le beau côté de votre médaille, mais en voici le revers : la méthode d'analyse que j'ai employée et qui n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques, rend assez ardue la lecture des premiers chapitres, et il est à craindre que le public français toujours impatient de conclure, avide de connaître le rapport des principes généraux avec les questions immédiates qui le passionnent, ne se rebute parce qu'il n'aura pu tout d'abord passer outre.

C'est là un désavantage contre lequel je ne puis rien si ce n'est toutefois prévenir et prémunir les lecteurs soucieux de vérité. Il n'y a pas de route royale pour la science et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés¹. ».

21.03.72. Marx confie à Paul Lafargue son énervement à l'égard de son éditeur : « La Châtre, lui écrit-il, est un charlatan abominable. Il fait perdre du temps par des choses absurdes². »

27.03.72 : Parution en Russie de la traduction du Livre I du *Capital* par Nikolai F. Danielson, en collaboration avec Lioubavine et G. A. Lopatine³.

Il s'agit de la première traduction en langue étrangère.

02.05.72. Joseph Roy prend contact avec Marx et s'excuse de son retard en raison de son récent mariage. S'agissant de La Châtre, il lui écrit : « Je vous plains sincèrement d'avoir affaire à maître La Châtre et je regrette que vous ne vous soyez pas adressé à un autre éditeur. Il me semble que vous en auriez trouvé facilement un meilleur, mais il n'y a plus à revenir là-dessus et il ne nous reste qu'à en rire. Votre portrait, votre autographe, la réponse du bonhomme qui doit être assez drôle, les gravures dont il illumine votre texte, tout cela, fait malgré vous, ne laisse pas d'être fort plaisant ? Cependant il eût mieux valu que votre livre fût imprimé sans tous ces falbalas⁵. ».

03.05.72. Jenny, la fille de Marx, informe L. Kugelman que son père vient de recevoir « les premières épreuves des livraisons qui doivent être publiées en français. ».

Cette lettre sera reproduite *sous sa forme manuscrite* en début de l'édition du livre I du *Capital*.

Il note en conclusion : « Roy est un traducteur parfait. ».

Marx en annoncera la parution dans sa lettre à Maurice Lachâtre du **12 octobre 72** : « En Russie mon livre a eu un succès extraordinaire. Dès que j'aurai les mains un peu libres, je vous enverrai quelques extraits des critiques russes. C'était à la fin d'avril (72) que la traduction russe (en gros volume) fut publiée et on m'a déjà averti de Petersbourg qu'une deuxième édition se fera en 1873⁴. ».

Elle note : « On a malheureusement perdu beaucoup de temps parce que l'éditeur, M. Lachâtre, tenait à imprimer dans la première livraison un portrait de l'auteur de *Das Kapital*. ».

Elle ajoute : « La traduction de la première partie du livre est moins bonne que nous avions sujet de l'espérer d'après la réputation du traducteur,

¹ Gaudin, Lettre 7, p. 93.

² C12, p. 77.

³ Lopatine qui avait rendu visite à Marx à Londres en juillet 1870 (Cf. C11, pp. 5-7).

⁴ C12, p. 417.

⁵ C12, p. 407.

M. Roy, qui a traduit Feuerbach. Papa est obligé de faire d'innombrables corrections, il doit récrire non seulement des phrases complètes, mais des pages entières¹. ».

05.05.72 : M. Lachâtre à l'adresse de Marx : « Je bois du lait (...) en lisant les livraisons du *Capital*; les commencements sont ardu, ainsi que vous en avez prévenu les lecteurs, mais je prévois la conclusion, et je jouis à l'avance de la stupéfaction des bourgeois quand vous allez dérouler sous leurs yeux les vérités qui sont dans le germe de votre dissertation sur la valeur des marchandises, du produit du travail². ».

08.05.72. Lachâtre insiste auprès de Marx pour obtenir de lui une biographie : « Je vous renouvelle la prière de me donner votre biographie assez à temps pour qu'elle puisse être traduite avant que l'ouvrage soit terminé, et mise à la fin de la publication, en même temps que votre postface qui prendrait le titre de « Lettre de l'auteur aux abonnés³ » ».

Ce même jour, Joseph Roy s'adresse à Marx : « Je vous envoie les épreuves de la 3^e livraison du *Capital*. Comme vous le verrez, il n'y a pas mal de corrections à faire. Les compositeurs font des fautes qui me paraissent assez singulières; ils oublient des mots ou en ajoutent d'autres de leur cru et quelquefois corrigent le texte à leur façon (...) J'espère que plus tard ça ira de mieux en mieux⁴. ».

23.05.72. Marx écrit à Adolph Sorge : « Je suis submergé de travail. (...) J'ai tous les jours à corriger les épreuves allemandes de la deuxième édition du *Kapital* et les épreuves de la traduction française faite à Paris, que j'ai souvent à récrire complètement afin de rendre le texte compréhensible pour le Français⁵. ».

28.05.72. Marx à N. Danielson : « Bien que l'édition française (traduite par M. Roy, traducteur de Feuerbach) soit l'œuvre d'un grand connaisseur de deux langues, il a pourtant traduit souvent trop littéralement. C'est pourquoi je suis obligé de récrire des passages entiers en français, pour qu'ils soient rédigés dans un style familier au public français⁶. ».

30.05.72. M. Lachâtre s'adresse à Marx pour se plaindre des nombreuses fautes de style et de typographie laissées sur les épreuves qu'il reçoit : « les fautes de style et les non-sens proviennent de la traduction (...) il est certain pour moi que le travail de traduction laisse beaucoup à désirer. (...) Votre révision sur le manuscrit du traducteur est *absolument nécessaire*⁷. ».

Juin 72 : parution chez Otto Meissner à Hambourg de la première partie (5 cahiers) de la deuxième édition allemande du Livre I.

21.06.72. Marx à F.A. Sorge : « Pour ce qui est

¹ C12, pp. 98-99.

² Gaudin Lettre 12, p. 101. Cf. aussi C12, pp. 40-111.

³ C12, p. 412.

⁴ C12, p. 412.

⁵ C12, p. 121.

⁶ C12, p. 132.

⁷ C12, pp. 414-415.

de mon *Capital*, la parution de la première livraison allemande aura lieu la semaine prochaine. Il en est de même pour la première livraison en français. (...) On a tiré 10.000 exemplaires de l'édition française (sous le titre de laquelle est écrit – et ce n'est pas une clause de style – « entièrement révisée par l'auteur », car elle m'a coûté un travail de diable¹. ».

27.06.72. La fille de Marx s'adresse à L. Kugelmann et l'informe des travaux de son père sur la révision de la traduction française « qui est malheureusement si imparfaite que le Maure a été obligé de récrire la plus grande partie du premier chapitre². ».

17.09.72. C'est le début de la mise en vente de la première série de la traduction française du *Capital*.

Maurice Lachâtre en informe Marx dans sa lettre du **19 octobre 72** : « Je vous adresse ci-joint le tableau des ventes de la 1^{er} série du *Capital*, jour par jour, depuis le moment de la mise en vente, 17 septembre jusqu'au 12 octobre; le total est de 576. Ce résultat a été obtenu sans qu'il ait été fait ni annonces, ni articles, ni affiches, ni réclames, ni même prospectus; rien, absolument rien pour faire savoir que votre livre se publiait, pas même la simple annonce que je mets sur les couvertures des séries de mes autres ouvrages. Nous devons être contents. ».

Il insiste derechef pour obtenir la biographie de Marx : « Votre biographie est bien demandée, paraît-il, par beaucoup de monde à Paris; j'insiste donc pour obtenir de vous que vous chargiez l'ami que vous affectionnez, Engels, de faire cet intéressant travail que nous placerons à la suite de l'ouvrage, et qui en sera le couronnement³. ».

23.10.72. Lachâtre s'adresse à Paul Lafargue : « L'important, pour nous, est de paraître, non de vendre; pendant que la publication se fait, il ne faut ni tambours ni clairons; le grand sabre de Mac Mahon est suspendu sur nos têtes; l'acier tranche la plume; glissons-nous sans bruit, et atteignons le but : paraître. Lorsque l'ouvrage entier sera publié, alors nous pourrions nous occuper de propagande. Ces atermoiements contrarient l'auteur, et moi autant que M. Karl Marx; mais il faut savoir attendre en ce monde, quand on n'est pas le plus fort⁴. ».

23.12.72. Jenny, la fille de Marx, s'adresse à L. Kugelmann : « La traduction française du *Capital* progresse lentement. La prochaine livraison sera excellente. Papa l'a complètement réécrite. Le traducteur, qui n'est pas brillant, avait fait du mauvais travail. Malheureusement des corrections de ce genre donnent au maure autant, sinon plus de travail que s'il avait tout rédigé lui-même. Il travaille tous les soirs jusqu'à deux ou trois heures du matin⁵. ».

1873

18.01.73. Marx écrit à N. Danielson : « La 2^e livraison de la traduction française ne paraîtra

¹ C12, p. 145.

² C12, p. 147.

³ C12, p. 418.

⁴ C12, p. 419.

⁵ C12, p. 235.

que dans quelques jours. Les délais sont causés par divers incidents qui, étant donné l'état du siège actuel à Paris, compliquent n'importe quelle affaire. Le travail que me donne la révision de la traduction elle-même est incroyable. J'aurais probablement moins de mal si j'avais d'emblée fait moi-même tout le travail. Et avec ça, un rafistolage de ce genre reste toujours un travail mal fait¹. ».

24.01.1873 : Marx signe sa **postface** à la deuxième édition allemande du *Capital*.

11.02.73 : Marx annonce à Johann Philipp Becker que « la 2e livraison de la traduction française vient tout juste d'être publiée². ».

14.02.73. Lachâtre s'adresse à Engels pour obtenir de lui une biographie de Marx : « La démocratie française et, je le crois, celle de tous les pays désire depuis longtemps une biographie du maître, de votre illustre ami Karl Marx; je publie en ce moment *Le Capital*, édition en français; je voudrais pouvoir couronner l'œuvre en donnant à la fin du volume la biographie de l'auteur. Consentiriez-vous à vous charger de ce travail ?³ ».

Engels lui répondra favorablement dès le **11.03.73** tout en précisant : « J'accepte votre proposition d'écrire l'histoire de Karl Marx, qui sera en même temps celle du parti communiste allemand d'avant 48 et du parti socialiste d'après 52. Envisagée sous ce point de vue, la biographie d'un homme deviendra l'histoire du parti, dont Marx est sans contredit la plus haute personification et sera du plus grand intérêt pour la démocratie française. C'est cette considération qui m'engagera à me distraire de mes travaux pour me consacrer à cette œuvre, qui demande des recherches et du temps pour être digne du sujet⁴. ».

Lachâtre ne tardera pas à réagir avec beaucoup de réserve, abandonnant en vérité le projet. Le **16.03.73**, il répond à Engels : « Si vous jugez que cette biographie entraîne l'histoire entière du parti communiste, les conditions de travail se modifient singulièrement; mais pour un pareil ouvrage, il me semble que Paris est mal choisi, nul imprimeur n'osera s'en charger avec l'état de siège⁵. »

Engels réagira **fin mars**. Il fait observer à Lachâtre : « Marx ayant mené une vie essentiellement active, raconter sa vie, c'est faire l'histoire du mouvement philosophique et révolutionnaire allemand et international depuis 42 pour y tracer sa participation personnelle et l'influence de ses écrits. Si vous ne désirez qu'une biographie de reporter, c'est déjà fait. *L'Illustration* en a publié une et si vous m'en envoyez un exemplaire, je suis prêt à y faire les corrections nécessaires⁶. ».

¹ C12, p. 248.

² C12, p. 253.

³ C12, pp. 419-420.

⁴ C12, p. 420. Engels ajoute néanmoins : « mais je ne puis consentir à m'occuper de ce travail que lorsque dans une seconde lettre vous m'aurez dit vos conditions. ».

⁵ C12, p. 421. Et s'agissant de conditions financières évoquées par Engels, il note : « j'aurai cru vous faire injure que de vous offrir le paiement d'une feuille de laurier que vous auriez apportée à la couronne que nous déposons sur le buste de votre illustre ami. ».

⁶ C12, p. 422. *L'Illustration*, *Journal universel* était un hebdomadaire littéraire publié à Paris depuis mars 1843. Il avait publié dans son numéro n° 1498 du samedi 11 novembre 1871, en première page, un portrait de Marx et, pp. 310-311, un grand article biographique non signé intitulé *Karl Marx*. (Le numéro se trouve en ligne – tome 58 – sur le site de books.google.fr). Nous renvoyons aussi à l'article de Michel Cordillot, « Un article sur Karl Marx dans *L'Illustration* au lendemain de la Commune » paru dans son ouvrage « Aux origines du socialisme moderne. La première internationale, La Commune de Paris, L'exil », Editions de l'Atelier, Paris 2010, pp. 141-160 (M. Cordillot y reproduit l'article de *L'Illustration*). M. Cordillot attribue cet article à Eugène Vermersch, le fondateur du *Père Duchêne* pendant la Commune. Une attribution problématique, à vrai dire. On lira toutefois dans la lettre du 16 octobre 1871 de Jenny Marx à L. Kugelmann cette annonce très précise : « Je viens d'envoyer une courte esquisse de la vie publique de Maure (ses œuvres, son activité politique) au *Père Duchêne*, c'est-à-dire à Vermersch qui va écrire une biographie. » (C11, p. 324). Observons enfin qu'en juillet 1869, Engels avait déjà rédigé une biographie de Marx qui avait paru, le 11 août

Lachâtre ne donnera pas suite à la proposition d'Engels.

Mai-juin : Marx connaît une inquiétante aggravation de son état de santé. Le **12.08.73**, il écrira à N. Danielson : « J'ai été sérieusement malade pendant plusieurs mois et, pour cause de surmenage, ma vie a même été en danger pendant quelque temps. J'ai tellement souffert de la tête qu'on a pu craindre une attaque d'hémiplégie et actuellement encore je ne suis pas en état de travailler plus que quelques heures par jour¹. ».

Juin : Publication de la deuxième édition allemande.

Das Kapital : Kritik der politischen Ökonomie, Erster Band. Buch I : Der Produktionsprozess des Kapitals, Zweite verbesserte Auflage, Verlag von Otto Meissner, Hambourg, 1872²

01.07.73. Engels à L. Kugelmann : il évoque le mauvais état de santé de Marx et décrit « le travail d'Hercule que lui donne la traduction française du *Capital*³ – il doit pour ainsi dire la refaire entièrement. ».

10.07.73 : Marx s'adresse à Just Vernouillet, le directeur de la maison d'édition Lachâtre à Paris : « Vous savez qu'il n'y a rien de plus dangereux dans les maladies que les rechutes, mais je suis maintenant en état de reprendre sérieusement le travail que le manuscrit de M. Roy – dont j'ai maintenant une quantité accumulée – me donne⁴. ».

04.08.73. Marx adresse à M. Lachâtre un exemplaire de sa biographie : « Longuet l'a faite, mais il ne faut pas le nommer. J'ai ajouté une des mes photographies dont la reproduction dans le *Capital* est très mauvaise⁵. ».

Vers le **15.11.73**, Marx remet à la bibliothèque du British Museum une partie de l'édition française du *Capital*.

28.10.73 : Marx à Just Vernouillet : « J'ai reçu de la part de M. Roy la fin de la traduction⁶. ».

24.12.73. Lachâtre s'adresse à Marx de Bruxelles où il s'est réfugié : « J'espère que nous pourrions achever *Le Capital* parce que nous évitons avec grand soin de faire aucun bruit autour du livre et de produire votre nom. Nous serons prudents jusque la fin de la publication. Ensuite nous verrons. La vente est nulle sur votre livre; cela se conçoit vu les longues interruptions qui ont existé entre les séries déjà publiées⁷. ».

1874

12.05.74. Marx à Lachâtre : « Le manuscrit de Roy est fini depuis longtemps, mais comme il fallait le refaire de fond en comble, l'imprimeur à Paris n'en a pas encore mon édition dont ce n'est que le brouillon qui est fait⁸. ».

14.05.74. M. Lachâtre s'adresse à Marx : « Je

1869, dans le n° 185 de la revue *Die Zukunft* (Cf. MECW, vol. 16, pp. 361-366 et MECW, vol. 21, pp. 59-64). Il peut s'agir de cette version.

¹ C12, p. 310.

² L'ouvrage est daté de 1872 par l'éditeur en raison du début de la parution en 1872 des épisodes.

³ C12, p. 302.

⁴ C12, p. 304.

⁵ Gaudin, Lettre 34, p. 148.

⁶ Gaudin, Lettre 36, p. 150.

⁷ Gaudin, Lettre 38, p. 152.

⁸ C12, p. 354.

serai bien heureux quand vous m'annoncerez que votre santé est tout à fait rétablie; votre existence est précieuse pour l'humanité et pour votre chère famille. Le livre *Le Capital* est un monument, il doit se terminer dans l'intérêt des classes déshéritées pour lesquelles vous l'avez écrit. Hâtons-nous; qui sait ce qui adviendra de la liberté de la presse, en France, quand les ruraux Versailles vont avoir édicté la loi contre la librairie. Il ne me sera peut-être pas accordé de brevet, et ma maison courra le risque d'être fermée¹. ».

21.07.74. Lachâtre s'inquiète de ne plus rien recevoir de Marx : « Le peu d'abonnés qui ont résisté à des suspensions aussi longues dans la publication achèvent de se démoraliser – et l'éditeur, je dois vous le déclarer, n'est pas moins mécontent que les abonnés. Si l'ouvrage ne doit pas se continuer, ayez la bonté de m'en prévenir, je ferai mettre au pilon les livraisons clichées, et je ferai mon deuil de huit mille francs qu'elles m'ont coûté². ».

18.09.74. Marx répond à M. Lachâtre : « J'ai pris les eaux de Karlsbad pendant 5 semaines et je quitte l'Allemagne dans quelques jours pour retourner à Londres. Je crois que ma santé est rétablie et que je serai maintenant en état d'en finir une bonne fois avec l'édition française³. ».

Il termine en annonçant : « Si je passe par la Belgique (...) je me ferai un plaisir d'aller vous voir. ».

1875

20.01.75. Marx à Max Oppenheim : « J'en ai fini aujourd'hui avec la traduction française des livraisons du *Capital* qui ne sont pas encore parues. Dès que l'intégralité paraît, je vous l'envoie, car j'ai beaucoup modifié et beaucoup allongé notamment dans les dernières parties de l'édition française⁴. ».

30.01.75. Marx à Lachâtre : « J'ai aujourd'hui envoyé à Paris la fin du manuscrit, à l'exception de la postface et des tables des matières et des *errata*, lesquelles ne peuvent être faites qu'au moment où j'aurai devant moi les fascicules pas encore publiés⁵. ».

15.02.75 : Lachâtre à Marx : « Votre livre continue à promener le lecteur dans des sphères au-dessus de l'intelligence du vulgaire. Je le constate avec un réel chagrin, les ouvriers français moins instruits que les travailleurs allemands ne pourront rien assimiler de votre ouvrage. Je corrige les épreuves, je lis vos dissertations avec respect mais sans les comprendre. Or, jugeant que mon degré d'intelligence est à un niveau fort ordinaire, j'en conclus que la masse des lecteurs ne comprendra pas mieux que moi vos admirables théories, si vous ne finissez pas par les traduire en langage qui soit à la portée du vulgaire dont je fais partie⁶. ».

Il reviendra sur ce propos dans sa lettre du **04.05.75** : « Ces derrières livraisons, *lui écrit-il*, m'ont donné une très vive satisfaction : les ouvriers comprendront ce qui s'y trouve; ce texte est à la portée de toutes les intelligences⁷. ».

28.04.75. Marx signe l'**Avis au lecteur de l'édition française de 1872.**

Lachâtre lui signalera son désaccord sur cet « avis au lecteur ». Le **11.06.75**, il lui écrit de Vevey : « Il est regrettable, selon moi, que vous

¹ Gaudin, Lettre 39, p. 154.

² Gaudin, Lettre 40, p. 155.

³ Gaudin, Lettre 41, P. 156.

⁴ C13, p. 18.

⁵ C13, p. 19.

⁶ Gaudin, Lettre 42, p. 158.

⁷ Gaudin, Lettre 43, p. 159.

ayez fait un avis au lecteur pour appeler leur attention sur les défauts de la traduction de M. Roy, et que vous ayez relevé les fautes dans les errata en indiquant qu'il y en avait bien d'autres. Vous faites à l'avance la besogne des critiques et vous dénigrez votre propre livre.¹ » .

05.05.75. Marx annonce à W. Bracke la prochaine parution des dernières livraisons de la traduction française du *Capital* : « L'avancée de l'impression était entravée depuis longtemps par l'interdiction du gouvernement français. L'affaire sera réglée cette semaine ou au début de la semaine prochaine². »

Novembre 75 : parution de l'édition française du livre complet *Le Capital*. Critique de l'économie politique. Livre premier. Le développement de la production capitaliste. Traduction de Joseph Roy.

¹ Gaudin, Lettre 44, p. 160.

² C13, p. 33.

2.1. Préface de la première édition allemande de 1867

(NB : les notes de bas de page appartiennent au manuscrit de Marx. Nos ajouts se trouvent signalés par leur mise entre parenthèses.)

L'ouvrage dont je livre au public le premier volume forme la suite d'un écrit publié en 1859, sous le titre de *Critique de l'économie politique*. Ce long intervalle entre les deux publications m'a été imposé par une maladie de plusieurs années.

Afin de donner à ce livre un complément nécessaire, j'y ai fait entrer, en le résumant dans le premier chapitre, l'écrit qui l'avait précédé. Il est vrai que j'ai cru devoir dans ce résumé modifier mon premier plan d'exposition. Un grand nombre de points d'abord simplement indiqués sont ici développés amplement, tandis que d'autres, complètement développés d'abord, ne sont plus qu'indiqués ici. L'*histoire de la théorie de la valeur et de la monnaie*, par exemple, a été écartée¹; mais par contre le lecteur trouvera dans les notes du premier chapitre de nouvelles sources pour l'histoire de cette théorie.

Dans toutes les sciences le commencement est ardu. Le premier chapitre, principalement la partie qui contient l'*analyse de la marchandise*, sera donc d'une intelligence un peu difficile. Pour ce qui est de l'analyse de la *substance de la valeur* et de sa *quantité*, je me suis efforcé d'en rendre l'exposé aussi clair que possible et accessible à tous les lecteurs².

La *forme de la valeur* réalisée dans la *forme monnaie* est quelque chose de très simple. Cependant l'esprit humain a vainement cherché depuis plus de deux mille ans à en pénétrer le secret, tandis qu'il est parvenu à analyser, du moins approximativement, des formes bien plus complexes et cachant un sens plus profond. Pourquoi ? Parce que le corps organisé est plus facile à étudier que la cellule qui en est l'élément. D'un autre côté, l'analyse des formes économiques ne peut s'aider du microscope ou des réactifs fournis par la chimie; l'abstraction est la seule force qui puisse lui servir d'instrument. Or, pour la société bourgeoise actuelle, la *forme marchandise* du produit du travail, ou la *forme valeur* de la marchandise, est la *forme cellulaire économique*. Pour l'homme peu cultivé l'analyse de cette forme paraît se perdre dans des *minuties*; ce sont en effet et nécessairement des *minuties*, mais comme il s'en trouve dans l'*anatomie micrologique*.

Cette référence à l'instrument de l'**abstraction** est soulignée par Louis Althusser qui observe : « Attention : l'abstraction scientifique n'est pas du tout « abstraite », tout au contraire. Exemple : lorsque Marx parle du capital social total, personne ne peut le « toucher avec les mains », lorsque Marx parle de la « plus-value totale », personne ne peut la toucher avec les mains, ni la compter : pourtant ces deux concepts abstraits désignent des réalités effectivement existantes. Ce qui fait que l'abstraction est scientifique, c'est justement qu'elle désigne une réalité concrète qui existe bel et bien, mais qu'on ne peut « toucher avec les mains » ni « voir avec les yeux ». Tout concept abstrait donne donc la connaissance d'une réalité dont il révèle

¹ (Pour le détail, nous renvoyons à notre **fascicule 30** consacré à la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859, en particulier aux chapitres 10, 11 et 12.)

² « Ceci m'a paru d'autant plus nécessaire que, même l'écrit de F. Lassalle contre Schultze-Delitzsch, dans la partie où il déclare donner la « quintessence » de mes idées sur ce sujet, renferme de graves erreurs. C'est sans doute dans un but de propagande que F. Lassalle, tout en évitant d'indiquer sa source, a emprunté à mes écrits, presque mot pour mot, toutes les propositions théoriques de ses travaux économiques, sur le *caractère historique* du capital, par exemple, sur *les liens qui unissent les rapports de production et le mode de production etc.*, et même la terminologie créée par moi. Je ne suis, bien entendu, pour rien dans les détails où il est entré, ni dans les conséquences pratiques où il a été conduit et dont je n'ai pas à m'occuper ici. » (Sur les relations entre Marx et F. Lassalle au cours de cette période – les années 1850-1859 – nous renvoyons aux chapitres 4 et 5.1 de notre **fascicule 32**.)

l'existence : concept abstrait veut alors dire formule apparemment abstraite mais en réalité terriblement concrète par l'objet qu'elle désigne¹. ».

A part ce qui regarde la *forme de la valeur*, la lecture de ce livre ne présentera pas de difficultés. Je suppose naturellement des lecteurs qui veulent apprendre quelque chose de neuf et par conséquent aussi penser par eux-mêmes.

Le physicien pour se rendre compte des procédés de la nature, ou bien étudie les phénomènes lorsqu'ils se présentent sous la forme la plus accusée, et la moins obscurcie par des influences perturbatrices, ou bien il expérimente dans des conditions qui assurent autant que possible la régularité de leur marche. J'étudie dans cet ouvrage le *mode de production capitaliste* et les *rappports de production et d'échange* qui lui correspondent. L'Angleterre est le lieu classique de cette production. Voilà pourquoi j'emprunte à ce pays les faits et les exemples principaux qui servent d'illustration au développement de mes théories. Si le lecteur allemand se permettait un mouvement d'épaules pharisaïque à propos de l'état des ouvriers anglais, industriels et agricoles, ou se berçait de l'idée optimiste que les choses sont loin d'aller aussi mal en Allemagne, je serais obligé de lui crier : *De te fabula narratur*².

Il ne s'agit point ici du développement plus ou moins complet des antagonismes sociaux qu'engendrent les lois naturelles de la production capitaliste, mais de *ces lois elles-mêmes*, des *tendances* qui se manifestent et se réalisent avec une nécessité de fer. Le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle l'image de leur propre avenir.

Marx se tourne à présent vers la situation économique et sociale en Allemagne où le capitalisme n'a pas encore pris toute la mesure de son déploiement anglais. La perspective est celle du passage d'un Etat féodal à un Etat pleinement bourgeois capitaliste en raison du développement de sa base économique. Marx, observons-le, insiste sur le caractère évolutif du capitalisme comme processus en cours : « la société actuelle, bien loin d'être un cristal solide, est un organisme susceptible de changement et toujours en voie de transformation. ».

Mais laissons de côté ces considérations. Chez nous, là où la production capitaliste a pris pied, par exemple dans les fabriques proprement dites, l'état des choses est de beaucoup plus mauvais qu'en Angleterre, parce que le contrepoids des lois anglaises fait défaut³. Dans toutes les autres sphères, nous sommes, comme tout l'ouest de l'Europe continentale, affligés et par le développement de la production capitaliste, et aussi par le manque de ce développement. Outre les maux de l'époque actuelle, nous avons à supporter une longue série de maux héréditaires provenant de la végétation continue de modes de production qui ont vécu, avec la suite des rapports politiques et sociaux à *contretemps* qu'ils engendrent. Nous avons à souffrir non seulement de la part des vivants, mais encore de la part des morts. *Le mort saisit le vif* !⁴

Comparée à la statistique anglaise, la statistique sociale de l'Allemagne et du reste du continent européen est réellement misérable. Malgré tout, elle soulève un coin du voile, assez pour laisser entrevoir une tête de Méduse. *Nous serions effrayés de*

¹ (Louis Althusser, *Avertissement aux lecteurs du Livre I du Capital*, Marx, *Le Capital Livre I*, Editions Garnier Flammarion, Paris 1969, p. 10).

² (« *C'est de toi qu'on parle ici* », une citation des *Satires* d'Horace, Livre I, Satire I.)

³ (Marx fait ici référence aux lois anglaises sur les manufactures, les *Factory Acts*, qui ont réglementé les conditions de travail, et tout particulièrement le *Factory Act* de 1833, promulgué par le parti des whigs alors au pouvoir : cette législation imposait aux patrons manufacturiers les premières conditions de travail relatives à l'emploi des jeunes enfants. Le *Factory Act* de 1847 limitera le travail des ouvriers à 10 heures par jour et 8 heures pour le samedi, le dimanche devenant un jour de repos.)

⁴ (Une maxime de l'époque féodale pour désigner la dévolution successorale automatique des biens et droits d'un défunt à ses héritiers. En français dans le texte.)

l'état des choses chez nous, si nos gouvernements et nos parlements établissaient, comme en Angleterre, des commissions d'études périodiques sur la situation économique; si ces commissions étaient, comme en Angleterre, armées de pleins pouvoirs pour la recherche de la vérité; si nous réussissions à trouver pour cette haute fonction des hommes aussi experts, aussi impartiaux, aussi rigides et désintéressés que les inspecteurs de fabriques de la Grande Bretagne, que ses reporters sur la santé publique (*Public Health*), que ses commissaires d'instruction l'exploitation des femmes et des enfants, sur les conditions de logement et de nourriture, etc. Persée se couvrirait d'un nuage pour poursuivre les monstres; nous, pour pouvoir nier l'existence des monstruosité, nous nous plongeons dans le nuage entier, jusqu'aux yeux et aux oreilles.

Il ne faut point se faire d'illusions. De même que la guerre de l'Indépendance américaine au XVIII^e siècle a sonné la cloche d'alarme pour la classe moyenne en Europe, de même la guerre civile américaine au XIX^e siècle a sonné le tocsin pour la classe ouvrière européenne. En Angleterre, la marche du bouleversement social est visible à tous les yeux; à une certaine période ce bouleversement aura nécessairement son contrecoup sur le continent. Alors il revêtira dans son allure des formes plus ou moins brutales ou humaines selon le degré de développement de la classe des travailleurs. Abstraction faite de motifs plus élevés, leur propre intérêt commande donc aux classes régnantes actuelles d'écarter tous les obstacles légaux qui peuvent gêner le développement de la classe ouvrière. C'est en vue de ce but que j'ai accordé dans ce volume une place si importante à l'histoire, au contenu et aux résultats de la législation anglaise sur les grandes fabriques. Une nation peut et doit tirer un enseignement de l'histoire d'une autre nation. Lors même qu'une société est arrivée à découvrir la piste de *la loi naturelle qui préside à son mouvement*, et le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne, elle ne peut ni dépasser d'un saut ni abolir par des décrets les phases son développement naturel; mais elle peut abrégé la période de la gestation, et adoucir les maux de leur enfantement.

Pour éviter des malentendus possibles, encore un mot. Je n'ai pas peint en rose le capitaliste et le propriétaire foncier. Mais il ne s'agit ici *des personnes*, qu'autant qu'elles sont *la personnification de catégories économiques, les supports d'intérêts et de rapports de classes déterminés*. Mon point de vue, d'après lequel *le développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la nature et à son histoire*, peut moins que tout autre rendre l'individu responsable de rapports dont il reste socialement la créature, quoi qu'il puisse faire pour s'en dégager.

Sur le terrain de l'économie politique la *libre et scientifique recherche* rencontre bien plus d'ennemis que dans ses autres champs d'exploration. La nature particulière du sujet qu'elle traite soulève contre elle et amène sur le champ de bataille les passions les plus vives, les plus mesquines et les plus haïssables du coeur humain, toutes les furies de l'intérêt privé. La Haute Eglise d'Angleterre, par exemple, pardonnera bien plus facilement une attaque contre trente-huit de ses trente-neuf articles de foi que contre un trente-neuvième de ses revenus. Comparé à la critique de la vieille propriété, l'athéisme lui-même est aujourd'hui une *culpa levis*¹. Cependant il est impossible de méconnaître ici un certain progrès. Il me suffit pour cela de renvoyer le lecteur au livre bleu² publié dans ces dernières semaines : « *Correspondence with Her Majesty's missions abroad, regarding Industrial Questions and Trade's Unions.* » Les représentants étrangers de la couronne d'Angleterre y expriment tout net l'opinion qu'en Allemagne, en France, en un

¹ (Une faute légère.)

² (Ce terme désigne les publications du parlement anglais éditées sous une couverture de couleur bleue.)

mot dans tous les Etats civilisés du continent européen, une transformation des rapports existants entre le capital et le travail est aussi sensible et aussi inévitable que dans la Grande Bretagne. En même temps, par-delà l'océan Atlantique, M. Wade, vice président des Etats-Unis du Nord de l'Amérique, déclarait ouvertement dans plusieurs meetings publics, qu'après l'abolition de l'esclavage, la question à l'ordre du jour serait celle de la transformation des rapports du capital et de la propriété foncière. Ce sont là des signes du temps, que ni manteaux de pourpre ni soutanes noires ne peuvent cacher. Ils ne signifient point que demain des miracles vont s'accomplir. Ils montrent que même dans les classes sociales régnantes, le pressentiment commence à poindre, que la société actuelle, bien loin d'être un cristal solide, est un organisme susceptible de changement et toujours en voie de transformation.

Le second volume de cet ouvrage traitera de la *circulation du capital* (Livre II) et des *formes diverses qu'il revêt dans la marche de son développement* (Livre III). Le troisième et dernier volume exposera *l'histoire de la théorie*¹.

Tout jugement inspiré par une critique vraiment scientifique est pour moi le bienvenu. Vis-à-vis des préjugés de ce qu'on appelle *l'opinion publique* à laquelle je n'ai jamais fait de concessions, j'ai pour devise, après comme avant, la parole du grand Florentin :

*Segui il tuo corso, e lascia dir le genti*² !

Londres, 25 juillet 1867.

Karl Marx.

¹ (C'est à l'initiative d'Engels que paraîtront, en 1885, le Livre II et, en 1894, le Livre III. Le Livre IV sera publié par Karl Kautsky, en 1905 et 1910, en trois volumes intitulés « Théories sur la plus-value ».)

² (« Suis ton chemin et laisse dire les gens ! » une citation de Dante, *La Divine Comédie*, Le Purgatoire, Ve Chant. Une adaptation de Marx, semble-t-il. L'écrit de Dante donne, en effet, à lire au 5^e tercet du chant V : « Vien dietro a me, e lascia dir le genti », soit, c'est nous qui soulignons, « Avance *derrière-moi* et laisse dire les gens. ». Un signe de modestie ?).

2.2. Hommages et dédicaces

Le Capital est dédié par Marx à son « inoubliable ami, au pionnier courageux, fidèle et noble du prolétariat WILHEM WOLFF, né à Tarnau le 21 juin 1809, mort en exil à Manchester le 9 mai 1864 ».

*

Un bref mot, d'abord, sur la personnalité de **Maurice La Châtre**¹.

Fils d'un colonel baron d'Empire, né le 14.10.1814, Maurice La Châtre intègre, à 16 ans, l'école militaire de Saint-Cyr en vue de devenir officier mais il s'en trouve exclu en février 1831 pour avoir participé à une manifestation antiroyaliste et anticléricale.

Il rejoint à 20 ans le mouvement des saint-simoniens et des fouriéristes. En 1839, il s'installe à Paris où il fonde une banque des échanges et débute sa carrière de libraire-éditeur. En 1842, il publie son *Histoire des Papes*, une somme anticléricale en 10 volumes qui fera scandale.

En 1846, il acquiert en Gironde, à Arbanats, un vaste domaine qu'il divisera en parcelles et vendra en 1852 en vue de fonder dans le village une « commune modèle » d'inspiration icarienne.

Proche, en 1848, de Louis Blanc et de Félix Pyat, proche, en 1849, de Proudhon, il sera condamné à la prison ferme en septembre 1857 pour la publication des *Mystère du peuple* d'Eugène Sue sous l'inculpation d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs. Il se réfugie alors en novembre 1858 à Barcelone.

Revenu à Paris en novembre 1864, il participera aux événements de la Commune comme capitaine du 4^e bataillon fédéré. Il réussit à échapper à la répression versaillaise² et à se réfugier de nouveau en Espagne, à San Sebastian, où il rencontre Paul Lafargue avec lequel il négocie en octobre 1871, la publication de la traduction française du *Capital*.

Fin 1873, l'offensive des carlistes le contraint de quitter l'Espagne. Condamné à Paris le 19 décembre 73, il se trouve contraint de céder sa librairie à Adolphe Quest comme administrateur provisoire³. Le 13 février 74, il se défait de ses parts au bénéfice de Just Vernouillet. Il se réfugie alors à Bruxelles (où il se trouve bientôt expulsé) et, en mai 1875, vers la Suisse, à Vevey, puis en Italie à San Remo.

De retour à Paris en juin 1879, il se rapprochera vers la fin de sa vie des anarchistes. Il meurt le 9 mars 1900.

*

Londres 18 mars 1872

Au citoyen Maurice La Châtre⁴

Cher citoyen,

J'applaudis à votre idée de publier la traduction de *Das Kapital* en livraisons périodiques. Sous cette forme l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière et pour moi cette considération l'emporte sur toute autre.

¹ Ce patronyme est orthographié aussi bien Maurice Lachâtre, Maurice La Châtre ou encore Maurice Delachâtre. Nos sources : la notice du Maitron et de Wikipédia, ainsi que les précises données de François Gaudin dans « Traduire *Le Capital* », en particulier aux pages 56-58.

² Les troupes versaillaises à sa recherche fusillent son caissier.

³ Lequel Adolphe Quest multipliera les obstructions à la publication du *Capital*.

⁴ C12, p. 74.

Voilà le beau côté de votre médaille, mais en voici le revers : la méthode d'analyse que j'ai employée et qui n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques, rend assez ardue la lecture des premiers chapitres, et il est à craindre que le public français toujours impatient de conclure, avide de connaître le rapport des principes généraux avec les questions immédiates qui le passionnent, ne se rebute parce qu'il n'aura pu tout d'abord passer outre.

C'est là un désavantage contre lequel je ne puis rien si ce n'est toutefois prévenir et prémunir les lecteurs soucieux de vérité. Il n'y a pas de route royale pour la science et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés.

Recevez, cher citoyen, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Karl Marx.

*

Lettre de Maurice Lachâtre à Karl Marx¹

Cher Maître,

Votre livre, *le Capital*, vous a attiré tant de sympathies parmi les classes ouvrières, en Allemagne, qu'il était naturel qu'un éditeur français eût l'idée de donner à son pays la traduction de cette œuvre magistrale.

La Russie a devancé la France, il est vrai, pour la reproduction de cet ouvrage important; mais notre pays aura l'heureuse fortune de posséder la traduction faite sur *le manuscrit de la deuxième édition allemande*, avant même son apparition en Allemagne, et révisée par l'auteur.

La France pourra revendiquer la plus large part dans l'initiation des autres peuples à vos doctrines, car ce sera notre texte qui servira pour toutes les traductions qui seront faites du livre, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Amérique, partout enfin où se rencontreront des hommes de progrès, avides de connaître et désireux de propager les principes qui doivent régir les sociétés modernes dans l'ancien et le nouveau monde.

Le mode de publication que nous avons adopté, par livraisons à dix centimes, aura cet avantage, de permettre à un plus grand nombre de nos amis de se procurer votre livre, les pauvres ne pouvant payer la science qu'avec l'obole; votre but se trouvera atteint : rendre votre œuvre accessible à tous.

Quant à la crainte que vous manifestez de voir les lecteurs s'arrêter devant l'aridité des matières économiques traitées dans les premiers chapitres, l'avenir nous apprendra si elle était fondée.

Nous devons espérer que les personnes qui s'abonneront à votre ouvrage, ayant pour objet principal l'étude des doctrines

¹ Cette lettre a été publiée sans date. Elle a sans doute été rédigée en mars 1872. Cf. la lettre de Lachâtre à Marx du 12 mars 1872 : « Ci-joint ma lettre en réponse à la vôtre, qui sera publiée, *lui écrit-il*, à la page qui suivra votre autographe, - si vous l'approuvez. J'en ai conservé une copie. » (C12, p. 397).

économiques, ne se laisseront pas arrêter dans leur lecture par l'application de vos méthodes analytiques; chacun comprendra que les premiers chapitres d'un livre d'économie politique doivent être consacrés à des raisonnements abstraits, préliminaires obligés des questions brûlantes qui passionnent les esprits, et qu'on ne peut arriver que graduellement à la solution des problèmes sociaux traités dans les chapitres suivants; tous les lecteurs voudront vous suivre, — c'est ma conviction, — jusqu'à la conclusion de vos magnifiques théories.

Veillez agréer, cher maître, l'assurance de toutes mes sympathies.

Maurice Lachâtre

*

Marx, Avis au lecteur de l'édition française

M. J. Roy s'était engagé à donner une traduction aussi exacte et même littérale que possible; il a scrupuleusement rempli sa tâche. Mais ses scrupules mêmes m'ont obligé à modifier la rédaction, dans le but de la rendre plus accessible au lecteur. Ces remaniements faits au jour le jour, puisque le livre se publiait par livraisons, ont été exécutés avec une attention inégale et ont dû produire des discordances de style.

Ayant une fois entrepris ce travail de révision, j'ai été conduit à l'appliquer aussi au fond du texte original (la seconde édition allemande), à simplifier quelques développements, à en compléter d'autres, à donner des matériaux historiques ou statistiques additionnels, à ajouter des aperçus critiques, etc. Quelles que soient donc les imperfections littéraires de cette édition française, elle possède une valeur scientifique indépendante de l'original et doit être consultée même par les lecteurs familiers avec la langue allemande.

Je donne ci-après les parties de la postface de la deuxième édition allemande, qui ont trait au développement de l'économie politique en Allemagne et à la méthode employée dans cet ouvrage.

Karl Marx.

Londres, 28 avril 1875.

*

Nous terminons cette séquence par une brève note sur la personnalité de **Joseph Roy**¹.

Joseph Roy est né le 12.09.1830 à Blaye, en Gironde, fils d'un boulanger. Après son diplôme de bachelier en lettres et en sciences, il se rend, en octobre 1852, en Allemagne, à Göttingen, où il se lie d'amitié avec Édouard Vaillant qui était en relation avec Ludwig Feuerbach.

En 1861, il devient journaliste, administrateur d'un journal littéraire *La Jeunesse* qui n'aura qu'une existence éphémère en raison d'une poursuite en justice. Il se trouve, en effet, accusé, avec Auguste Vermorel, l'un de ses rédacteurs, d'« excitation à la haine et au mépris du gouvernement ».

¹ Nos sources : François Gaudin, op.cit., pp. 61-64 et J-P. Lefebvre, article cité, *La Pensée* N° 233, pp. 89-91. Observons que les historiens ne disposent pas de nombreuses indications sur la biographie de Joseph Roy.

Il est le traducteur, en 1864, de deux ouvrages de Ludwig Feuerbach *La Religion*, et *Essence du christianisme*.

Son existence paraît très instable. Le 8 janvier 1865, il écrit à Feuerbach : « Pendant ces deux mois, pour échapper à des ennuis de toutes sortes, j'ai vécu comme un sauvage, le fusil à la main dans les marais et dans les bois. L'inconscience du temps a été chez moi si grande que j'ai oublié tout, même les devoirs de la plus simple et de la plus agréable politesse¹. ».

En 1872, il enseigne à Bordeaux où, en avril, il fonde une famille avec son épouse Elisa Viroben.

En 1876, il enseigne l'anglais et l'allemand au collège de Blaye avant de rejoindre Paris.

Il ne rencontrera Marx qu'une seule fois, en août 1882, à Argenteuil, chez Charles Longuet².

En février 1885, il rencontre Paul Lafargue qui le décrit comme une personne désœuvrée³.

Il décède le 29.12.1916 à Paris, à 86 ans.

¹ Nous citons à partir de l'article de J-P. Lefebvre (*La Pensée* 233, p. 90).

² Cf. les lettres de Marx à Engels du 21.08.82 et du 24.08.82 (MECW, vol. 46, p. 309 et p. 310).

³ Lettre du 27.02.85 de Paul Lafargue à Engels : « Il y a trois jours, je reçus la visite de Roy, le traducteur du premier volume ; c'était la première fois que je le voyais ; le pauvre diable est dans la misère. » (Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue, *Correspondance*, tome 1, p. 268, Editions sociales, Paris 1956).

2.3. Première section — La marchandise et la monnaie

Chapitre premier : La marchandise

(NB : pour rappel, les notes de bas de page appartiennent au manuscrit de Marx. Nos ajouts se trouvent signalés par leur mise entre parenthèses.)

*

I. — Les deux facteurs de la marchandise : valeur d'usage et valeur d'échange ou valeur proprement dite. (Substance de la valeur. Grandeur de la valeur.)

Marx débute son étude par la distinction entre les deux catégories de **valeur d'usage** et de **valeur d'échange** : « J'ai, le premier, *observera-t-il*, mis en relief ce double caractère du travail représenté dans la marchandise¹ ».

La **valeur d'usage**, dans sa dimension **matérielle**, physiquement tangible en vue de son usage et de sa consommation : si j'achète un pain chez le boulanger, c'est pour me nourrir. Telle est son utilité.

La **valeur d'échange**, dans sa dimension **relationnelle** destinée à la vente : si le boulanger fabrique ses pains, c'est en vue d'en faire le commerce. Telle est sa finalité. Marx, observons-le, la nomme « valeur proprement dite² ».

La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une « immense accumulation de marchandises³ ». L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches.

La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire⁴. Il ne s'agit pas non plus ici de savoir comment ces besoins sont satisfaits, soit immédiatement, si l'objet est un moyen de subsistance, soit par une voie détournée, si c'est un moyen de production.

Chaque chose utile, comme le fer, le papier, etc., peut être considérée sous un double point de vue, celui de la qualité et celui de la quantité. Chacune est un ensemble de propriétés diverses et peut, par conséquent, être utile par différents côtés. Découvrir ces côtés divers et, en même temps, les divers usages des choses est une œuvre de l'histoire⁵. Telle est la découverte

¹ (*Le Capital*, Livre I, Editions sociales, Paris 1971, p. 57. Une déclaration qu'il convient de mettre en rapport avec la version de la quatrième édition allemande de 1890 où l'on peut lire, c'est nous qui soulignons : « J'ai été le premier à mettre le doigt, *de manière critique*, sur cette nature bifide du travail contenu dans la marchandise » (*Le Capital*, Livre I, traduction révisée par Jean-Pierre Lefebvre, Editions sociales, *Les Essentielles*, Paris 2016, p. 45). Une précision d'importance, car la distinction comme telle, sauf assurément « de manière critique », s'était déjà trouvée établie dans les travaux d'Adam Smith et de David Ricardo.)

² (Sauf précision, le terme de *valeur* sera, en effet, le plus souvent utilisé au sens de *valeur d'échange*.)

³ (Marx cite le début de sa *Contribution à la critique de l'économie politique*. (Editions sociales, Paris 1977, p. 7.))

⁴ « Le désir implique le besoin; c'est l'appétit de l'esprit, lequel lui est aussi naturel que la faim l'est au corps. C'est de là que la plupart des choses tirent leur valeur. » (Nicholas Barbon, *A Discourse concerning coining the New Money Lighter, in Answer to Mr Locke's Considerations*, etc., London, 1696, p. 2 et 3.)

⁵ « Les choses ont une vertu intrinsèque (*virtue*), telle est chez Barbon la désignation spécifique pour *valeur d'usage*) qui en tout lieu ont la même qualité comme l'aimant, par exemple, attire le fer » (*ibid.*, p. 6). La

de mesures sociales pour la quantité des choses utiles. La diversité de ces mesures des marchandises a pour origine en partie la nature variée des objets à mesurer, en partie la convention.

L'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage¹. Mais cette utilité n'a rien de vague et d'indécis. Déterminée par les propriétés du corps de la marchandise, elle n'existe point sans lui. Ce corps lui-même, tel que fer, froment, diamant, etc., est conséquemment une valeur d'usage, et ce n'est pas le plus ou moins de travail qu'il faut à l'homme pour s'approprier les qualités utiles qui lui donnent ce caractère. Quand il est question de valeurs d'usage, on sous-entend toujours une quantité déterminée, comme une douzaine de montres, un mètre de toile, une tonne de fer, etc. Les valeurs d'usage des marchandises fournissent le fonds d'un savoir particulier, de la science et de la routine commerciales².

Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage ou la consommation. Elles forment *la matière de la richesse*, quelle que soit la forme sociale de cette richesse. Dans la société que nous avons à examiner, elles sont en même temps les soutiens matériels de la valeur d'échange.

La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport *quantitatif*, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre³, rapport qui change constamment avec le temps et le lieu. La valeur d'échange semble donc quelque chose d'arbitraire et de purement relatif; une valeur d'échange intrinsèque, immanente à la marchandise, paraît être, comme dit l'école, une *contradictio in adjecto*⁴. Considérons la chose de plus près.

Marx insiste sur le caractère particulier de la valeur d'échange : elle résulte nécessairement du rapport de deux marchandises avec un comparatif commun, abstraction faite de leurs *qualités* matérielles. Seul compte dans l'échange le paramètre de la **quantité**.

Une marchandise particulière, un quarteron de froment, par exemple, s'échange dans les proportions les plus diverses avec d'autres articles. Cependant, sa valeur d'échange reste immuable, de quelque manière qu'on l'exprime, en x cirage, y soie, z or, et ainsi de suite. Elle doit donc avoir un contenu distinct de ces expressions diverses.

Prenons encore deux marchandises, soit du froment et du fer. Quel que soit leur rapport d'échange, il peut toujours être représenté par une équation dans laquelle une quantité donnée de froment est réputée égale à une quantité quelconque de fer, par exemple : 1 quarteron de froment = *a* kilogramme de fer. Que signifie cette équation ? C'est que dans deux objets différents,

propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer ne devint utile que lorsque, par son moyen, on eut découvert la polarité magnétique.

¹ « Ce qui fait la valeur naturelle d'une chose, c'est la propriété qu'elle a de satisfaire les besoins ou les convenances de la vie humaine. » (John Locke, *Some Considerations on the Consequences of the Lowering of Interest*, 1691; in *Works*, Londres, 1777, t. II, p. 28.) Au XVIIe siècle on trouve encore souvent chez les écrivains anglais le mot *Worth* pour valeur d'usage et le mot *Value* pour valeur d'échange, suivant l'esprit d'une langue qui aime à exprimer la chose *immédiate* en termes germaniques et la chose *réfléchie* en termes romans.

² Dans la société bourgeoise « nul n'est censé ignorer la loi ». — En vertu d'une *factio juris* [fiction juridique] économique, tout acheteur est censé posséder une connaissance encyclopédique des marchandises.

³ « La valeur consiste dans le rapport d'échange qui se trouve entre telle chose et telle autre, entre telle mesure d'une production et telle mesure des autres. » (Le Trosne, *De l'intérêt social*, in *Physiocrates*, Ed. Daire, Paris, 1846, t. XII, p. 889).

⁴ « Rien ne peut avoir une valeur intrinsèque. » (N. Barbon, *op.cit.*, p. 6); ou, comme dit Butler : *The value of a thing / Is just as much as it will bring.* (« Une chose juste vaut autant que ce qu'elle rapporte. »).

dans 1 quarteron de froment et dans a kilogramme de fer, il existe quelque chose de commun. Les deux objets sont donc égaux à un *troisième* qui, par lui-même, n'est ni l'un ni l'autre. Chacun des deux doit, en tant que valeur d'échange, être réductible au troisième, indépendamment de l'autre.

Un exemple emprunté à la géométrie élémentaire va nous mettre cela sous les yeux. Pour mesurer et comparer les surfaces de toutes les figures rectilignes, on les décompose en triangles. On ramène le triangle lui-même à une expression tout à fait différente de son aspect visible : au demi-produit de sa base par sa hauteur. De même, les valeurs d'échange des marchandises doivent être ramenées à quelque chose qui leur est commun et dont elles représentent un plus ou un moins.

Ce quelque chose de commun ne peut être une propriété naturelle quelconque, géométrique, physique, chimique, etc., des marchandises. Leurs qualités naturelles n'entrent en considération qu'autant qu'elles leur donnent une utilité qui en fait des valeurs d'usage. Mais, d'un autre côté, il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction. Dans l'échange, une valeur d'utilité vaut précisément autant que toute autre, pourvu qu'elle se trouve en proportion convenable. Ou bien, comme dit le vieux Barbon :

« Une espèce de marchandise est aussi bonne qu'une autre quand sa valeur d'échange est égale; il n'y a aucune différence, aucune distinction dans les choses chez lesquelles cette valeur est la même¹. ».

Comme valeurs d'usage, les marchandises sont avant tout de qualité différente; comme valeurs d'échange, elles ne peuvent être que de différente quantité.

La valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail. Mais déjà le produit du travail lui-même est métamorphosé à notre insu. Si nous faisons abstraction de sa valeur d'usage, tous les éléments matériels et formels qui lui donnaient cette valeur disparaissent à la fois. Ce n'est plus, par exemple, une table, ou une maison, ou du fil, ou un objet utile quelconque; ce n'est pas non plus le produit du travail du tourneur, du maçon, de n'importe quel travail productif déterminé. Avec les caractères utiles particuliers des produits du travail disparaissent en même temps, et le caractère utile des travaux qui y sont contenus, et les formes concrètes diverses qui distinguent une espèce de travail d'une autre espèce. Il ne reste donc plus que le caractère commun de ces travaux; ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée.

Or ce paramètre commun, c'est précisément la **dépense de force de travail humaine** qu'ont nécessitée les produits échangés.

Considérons maintenant le résidu des produits du travail. Chacun d'eux ressemble complètement à l'autre. Ils ont tous une même réalité fantomatique. Métamorphosés en *sublimés* identiques, échantillons du même travail indistinct, tous ces objets ne manifestent plus qu'une chose, c'est que

¹ « *One sort of wares are as good as another, if the value be equal. There is no difference or distinction in things of equal value.* » Barbon ajoute : « Cent livres sterling en plomb ou en fer ont autant de valeur que cent livres sterling en argent ou en or. » (N. Barbon, *op.cit.*, p. 53 et 7).

dans leur production une force de travail humaine a été dépensée, que du travail humain y est accumulé. En tant que cristaux de cette substance sociale commune, ils sont réputés valeurs.

Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange des marchandises est par conséquent leur valeur; et une valeur d'usage, ou un article quelconque, n'a une valeur qu'autant que du travail humain est matérialisé en elle.

Comment mesurer maintenant la grandeur de sa valeur ? Par le *quantum* de la substance « créatrice de valeur » contenue en lui, du travail. La quantité de travail elle-même a pour mesure sa durée dans le temps, et le temps de travail possède de nouveau sa mesure, dans des parties du temps telles que l'heure, le jour, etc.

La **mesure** de cette valeur s'accomplit en rapport avec *le temps de travail dépensé*, non pas, insiste Marx, tel temps de travail *singulier* de tel travailleur singulier, mais le temps de travail **socialement nécessaire** en fonction des conditions moyennes de production.

On pourrait s'imaginer que si la valeur d'une marchandise est déterminée par le *quantum* de travail dépensé pendant sa production plus un homme est paresseux ou inhabile, plus sa marchandise a de valeur, parce qu'il emploie plus de temps à sa fabrication. Mais le travail qui forme la substance de la valeur des marchandises est du travail égal et indistinct une dépense de la même force. La force de travail de la société tout entière, laquelle se manifeste dans l'ensemble des valeurs, ne compte par conséquent que comme force unique, bien qu'elle se compose de forces individuelles innombrables. Chaque force de travail individuelle est égale à toute autre, en tant qu'elle possède le caractère d'une force sociale moyenne et fonctionne comme telle, c'est-à-dire n'emploie dans la production d'une marchandise que le temps de travail nécessaire en moyenne ou le temps de travail nécessaire socialement.

Le temps socialement nécessaire à la production des marchandises est celui qu'exige tout travail, exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales. Après l'introduction en Angleterre du tissage à la vapeur, il fallut peut-être moitié moins de travail qu'auparavant pour transformer en tissu une certaine quantité de fil. Le tisserand anglais, lui, eut toujours besoin du même temps pour opérer cette transformation; mais dès lors le produit de son heure de travail individuelle ne représenta plus que la moitié d'une heure sociale de travail et ne donna plus que la moitié de la valeur première.

C'est donc seulement le *quantum* de travail, ou le temps de travail nécessaire, dans une société donnée, à la production d'un article qui en détermine la quantité de valeur¹. Chaque marchandise particulière compte en général comme un exemplaire moyen de son espèce². Les marchandises dans lesquelles sont contenues d'égales quantités de travail, ou qui peuvent être produites dans le même temps, ont, par conséquent, une valeur égale. La valeur d'une marchandise est à la valeur de toute au-

¹ « Dans les échanges, la valeur des choses utiles est réglée par la quantité de travail nécessairement exigée et ordinairement employée pour leur production. » (*Some Thoughts on the Interest of Money in general, and particular in the Public Funds*, etc., London, p. 36.) Ce remarquable écrit anonyme du siècle dernier ne porte aucune date. D'après son contenu, il est évident qu'il a paru sous George II, vers 1739 ou 1740.

² « Toutes les productions d'un même genre ne forment proprement qu'une masse, dont le prix se détermine en général et sans égard aux circonstances particulières. » (Le Trosne, *op.cit.*, p. 893).

tre marchandise, dans le même rapport que le temps de travail nécessaire à la production de l'une est au temps de travail nécessaire à la production de l'autre.

La quantité de valeur d'une marchandise resterait évidemment constante si le temps nécessaire à sa production restait aussi constant. Mais ce denier varie avec chaque modification de la force productive du travail, qui, de son côté, dépend de circonstances diverses, entre autres de l'habileté moyenne des travailleurs; du développement de la science et du degré de son application technologique des combinaisons sociales de la production; de l'étendue et de l'efficacité des moyens de produire et des conditions purement naturelles. La même quantité de travail est représentée, par exemple, par 8 boisseaux de froment si la saison est favorable, par 4 boisseaux seulement dans le cas contraire. La même quantité de travail fournit une plus forte masse de métal dans les mines riches que dans les mines pauvres, etc. Les diamants ne se présentent que rarement dans la couche supérieure de l'écorce terrestre; aussi faut-il pour les trouver un temps considérable en moyenne, de sorte qu'ils représentent beaucoup de travail sous un petit volume. Il est douteux que l'or ait jamais payé complètement sa valeur. Cela est encore plus vrai du diamant. D'après *Eschwege*, le produit entier de l'exploitation des mines de diamants du Brésil, pendant 80 ans, n'avait pas encore atteint en 1823 le prix du produit moyen d'une année et demie dans les plantations de sucre ou de café du même pays, bien qu'il représentât beaucoup plus de travail et, par conséquent plus de valeur. Avec des mines plus riches, la même quantité de travail se réaliserait dans une plus grande quantité de diamants dont la valeur baisserait. Si l'on réussissait à transformer avec peu de travail le charbon en diamant, la valeur de ce dernier tomberait peut-être au-dessous de celle des briques. En général, plus est grande la force productive du travail, plus est court le temps nécessaire à la production d'un article, et plus est petite la masse de travail cristallisée en lui, plus est petite sa valeur. Inversement, plus est petite la force productive du travail, plus est grand le temps nécessaire à la production d'un article, et plus est grande sa valeur. La quantité de valeur d'une marchandise varie donc en raison directe du *quantum* et en raison inverse de la force productive du travail qui se réalise en elle.

Nous connaissons maintenant la substance de la valeur : c'est le travail. Nous connaissons la mesure de sa quantité : c'est la durée du travail.

Une chose peut être une valeur d'usage sans être une valeur. Il suffit pour cela qu'elle soit utile à l'homme sans qu'elle provienne de son travail. Tels sont l'air des prairies naturelles, un sol vierge, etc. Une chose peut être utile et produit du travail humain, sans être marchandise. Quiconque, par son produit, satisfait ses propres besoins ne crée qu'une valeur d'usage personnelle. Pour produire des marchandises, il doit non seulement produire des valeurs d'usage, mais des valeurs d'usage pour d'autres, des valeurs d'usage sociales¹. Enfin, aucun objet ne peut être une valeur s'il n'est une chose utile. S'il est inutile, le travail qu'il renferme est dépensé inutilement et conséquemment ne crée pas valeur.

¹ **Note de la rédaction** : Friedrich Engels a intercalé ici dans le texte, entre parenthèses, dans la quatrième édition allemande, le passage suivant : « Et non simplement pour *d'autres*. Le paysan au Moyen Age produisait la redevance en blé pour le seigneur féodal, la dîme en blé pour la prêtraille. Mais ni le blé de la redevance, ni le blé de la dîme ne devenaient marchandise, du fait d'être produits pour d'autres. Pour devenir marchandise, le produit doit être livré à *l'autre*, auquel il sert de valeur d'usage, par voie d'échange. ». Il ajoute en note la remarque suivante : « J'intercale ici ce passage entre parenthèses, parce qu'en l'omettant, il est arrivé souvent que le lecteur se soit mépris en croyant que chaque produit, qui est consommé par un autre que le producteur, est considéré par Marx comme une marchandise. ».

2.4. II. — Double caractère du travail présenté par la marchandise.

(NB : pour rappel, les notes de bas de page appartiennent au manuscrit de Marx. Nos ajouts se trouvent signalés par leur mise entre parenthèses.)

Marx insiste tout particulièrement dans ce chapitre sur la nature du **travail socialement nécessaire** qui se trouve investi dans la *valeur* marchande.

Il s'agit, précise-t-il, et cette notion est l'un de ses principaux apports théoriques, de travail « **dans le sens abstrait du mot** », à savoir d'une dépense, certes très *concrète*, de *travail simple* conditionné par les structures de production d'une société à tel moment donné de son développement.

Au premier abord, la marchandise nous est apparue comme quelque chose à double face, valeur d'usage et valeur d'échange. Ensuite nous avons vu que tous les caractères qui distinguent le travail productif de valeurs d'usage disparaissent dès qu'il s'exprime dans la valeur proprement dite. J'ai, le premier, mis en relief ce double caractère du travail représenté dans la marchandise¹. Comme l'économie politique pivote autour de ce point, il nous faut ici entrer dans de plus amples détails.

Prenons deux marchandises, un habit, par exemple, et 10 mètres de toile; admettons que la première ait deux fois la valeur de la seconde, de sorte que si 10 mètres de toile = x , l'habit = $2x$.

L'habit est une valeur d'usage qui satisfait un besoin particulier. Il provient d'un genre particulier d'activité productive, déterminée par son but, par son mode d'opération, son objet, ses moyens et son résultat. Le travail qui se manifeste dans l'utilité ou la valeur d'usage de son produit, nous le nommons tout simplement travail utile. A ce point de vue, il est toujours considéré par rapport à son rendement.

De même que l'habit et la toile sont deux choses utiles différentes, de même le travail du tailleur, qui fait l'habit, se distingue de celui du tisserand, qui fait de la toile. Si ces objets n'étaient pas des valeurs d'usage de qualité diverse et, par conséquent, des produits de travaux utiles de diverse qualité, ils ne pourraient se faire vis-à-vis comme marchandises. L'habit ne s'échange pas contre l'habit, une valeur d'usage contre la même valeur d'usage.

A l'ensemble des valeurs d'usage de toutes sortes correspond un ensemble de travaux utiles également variés, distincts de genre, d'espèce, de famille — une division sociale du travail. Sans elle pas de production de marchandises, bien que la production des marchandises ne soit point réciproquement indispensable à la division sociale du travail. Dans la vieille communauté indienne, le travail est socialement divisé sans que les produits deviennent pour cela marchandises. Ou, pour prendre un exemple plus fa-

¹ (Une déclaration, répétons-le, qu'il convient de mettre en rapport avec la version de la quatrième édition allemande de 1890 où l'on peut lire, c'est nous qui soulignons : « J'ai été le premier à mettre le doigt, *de manière critique*, sur cette nature bifide du travail contenu dans la marchandise » (*Le Capital*, Livre I, traduction révisée par Jean-Pierre Lefebvre, Editions sociales, *Les essentielles*, Paris 2016, p. 45). Une précision d'importance, car la distinction comme telle, sauf assurément « de manière critique », s'était déjà trouvée établie dans les travaux d'Adam Smith et de David Ricardo.)

milier, dans chaque fabrique le travail est soumis à une division systématique; mais cette division ne provient pas de ce que les travailleurs échangent réciproquement leurs produits individuels. Il n'y a que les produits de travaux privés et indépendants les uns des autres qui se présentent comme marchandises réciproquement échangeables.

C'est donc entendu : la valeur d'usage de chaque marchandise recèle un travail utile spécial ou une activité productive qui répond à un but particulier. Des valeurs d'usage ne peuvent se faire face comme marchandises que si elles contiennent des travaux utiles de qualité différente. Dans une société dont les produits prennent en général la forme marchandise, c'est-à-dire dans une société où tout producteur doit être marchand, la différence entre les genres divers des travaux utiles qui s'exécutent indépendamment les uns des autres pour le compte privé de producteurs libres se développe en un système fortement ramifié, en une division sociale du travail.

Il est d'ailleurs fort indifférent à l'habit qu'il soit porté par le tailleur ou par ses pratiques. Dans les deux cas, il sert de valeur d'usage. De même le rapport entre l'habit et le travail qui le produit n'est pas le moins du monde changé parce que sa fabrication constitue une profession particulière, et qu'il devient un anneau de la division sociale du travail. Dès que le besoin de se vêtir l'y a forcé, pendant des milliers d'années, l'homme s'est taillé des vêtements sans qu'un seul homme devînt pour cela un tailleur. Mais toile ou habit, n'importe quel élément de la richesse matérielle non fourni par la nature, a toujours dû son existence à un travail productif spécial ayant pour but d'approprier des matières naturelles à des besoins humains. En tant qu'il produit des valeurs d'usage, qu'il est utile, le travail, indépendamment de toute forme de société, est la condition indispensable de l'existence de l'homme, une nécessité éternelle, le médiateur de la circulation matérielle entre la nature et l'homme.

Les valeurs d'usage, toile, habit, etc., c'est-à-dire les corps des marchandises, sont des combinaisons de deux éléments, matière et travail. Si l'on en soustrait la somme totale des divers travaux utiles qu'ils recèlent, il reste toujours un résidu matériel, un quelque chose fourni par la nature et qui ne doit rien à l'homme.

L'homme ne peut point procéder autrement que la nature elle-même, c'est-à-dire il ne fait que changer la forme des matières¹. Bien plus, dans cette œuvre de simple transformation, il est encore constamment soutenu par des forces naturelles. Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre, la mère, comme dit *William Petty*.

Laissons maintenant la marchandise en tant qu'objet d'utilité et revenons à sa valeur².

D'après notre supposition, l'habit vaut deux fois la toile. Ce n'est là cependant qu'une différence *quantitative* qui ne nous intéresse pas encore. Aussi observons-nous que si un habit est égal à

¹ « Tous les phénomènes de l'univers, qu'ils émanent de l'homme ou des lois générales de la nature, ne nous donnent pas l'idée de création réelle, mais seulement d'une modification de la matière. Réunir et séparer — voilà les seuls éléments que l'esprit humain saisisse en analysant l'idée de la reproduction. C'est aussi bien une reproduction de valeur (*valeur d'usage*, bien qu'ici Verri, dans sa polémique contre les physiocrates, ne sache pas lui-même de quelle sorte de valeur il parle) et de richesse, que la terre, l'air et l'eau se transforment en grain, ou que la main de l'homme convertisse la glutine d'un insecte en soie, ou lorsque des pièces de métal s'organisent par un arrangement de leurs atomes. » (Pietro Verri, *Meditazioni sulla Economia politica*, imprimé pour la première fois en 1773, Edition des économistes italiens de Custodi, *Parte moderna*, 1804, t. xv, p. 21-22.)

² (à sa valeur d'échange, on l'a compris.)

deux fois 10 mètres de toile, 20 mètres de toile sont égaux à un habit. En tant que valeurs, l'habit et la toile sont des choses de même substance, des expressions objectives d'un travail identique. Mais la confection des habits et le tissage sont des travaux différents. Il y a cependant des états sociaux dans lesquels le même homme est tour à tour tailleur et tisserand, où par conséquent ces deux espèces de travaux sont de simples modifications du travail d'un même individu, au lieu d'être des fonctions fixes d'individus différents, de même que l'habit que notre tailleur fait aujourd'hui et le pantalon qu'il fera demain ne sont que des variations de son travail individuel. On voit encore au premier coup d'œil que dans notre société capitaliste, suivant la direction variable de la demande du travail, une portion donnée de travail humain doit s'offrir tantôt sous la forme de confection de vêtements, tantôt sous celle de tissage. Quel que soit le frottement causé par ces mutations de forme du travail, elles s'exécutent quand même.

En fin de compte, toute activité productive, abstraction faite de son caractère utile, est une dépense de force humaine. La confection des vêtements et le tissage, malgré leur différence, sont tous deux une dépense productive du cerveau, des muscles, des nerfs, de la main de l'homme, et en ce sens du travail humain au même titre. La force, humaine de travail, dont le mouvement ne fait que changer de forme dans les diverses activités productives, doit assurément être plus ou moins développée pour pouvoir être dépensée sous telle ou telle forme. Mais la valeur des marchandises représente purement et simplement le travail de l'homme, une dépense de force humaine en général. Or, de même que dans la société civile un général ou un banquier joue un grand rôle, tandis que l'homme pur et simple fait triste figure¹, de même en est-il du travail humain. C'est une dépense de la force simple que tout homme ordinaire, sans développement spécial, possède dans l'organisme de son corps. Le travail simple moyen change, il est vrai, de caractère dans différents pays et suivant les époques; mais il est toujours déterminé dans une société donnée. Le travail complexe (*skilled labour*, travail qualifié) n'est qu'une puissance du travail simple, ou plutôt n'est que le travail simple multiplié, de sorte qu'une quantité donnée de travail complexe correspond à une quantité plus grande de travail simple. L'expérience montre que cette réduction se fait constamment. Lors même qu'une marchandise est le produit du travail le plus complexe, sa valeur la ramène, dans une proportion quelconque, au produit d'un travail simple, dont elle ne représente par conséquent qu'une quantité déterminée². Les proportions diverses, suivant lesquelles différentes espèces de travail sont réduites au travail simple comme à leur unité de mesure, s'établissent dans la société à l'insu des producteurs et leur paraissent des conventions traditionnelles. Il s'ensuit que, dans l'analyse de la valeur, on doit traiter chaque variété de force de travail comme une force de travail simple.

De même donc que dans les valeurs toile et habit la différence de leurs valeurs d'usage est éliminée, de même, disparaît dans le travail que ces valeurs représentent la différence de ses formes utiles taille de vêtements et tissage. De même que les valeurs d'usage toile et habit sont des combinaisons d'activités productives spéciales avec le fil et le drap, tandis que les valeurs de ces choses sont de pures cristallisations d'un travail identique, de même, les travaux fixés dans ces valeurs n'ont plus de rapport productif avec le fil et le drap, mais expriment simplement une dépense de la même force humaine. Le tissage et la taille forment la toile et l'habit, précisément parce qu'ils ont des

¹ Comparez HEGEL, *Philosophie du droit*, Berlin 1840, p. 250, § 190.

² Le lecteur doit remarquer qu'il ne s'agit pas ici du *salaire* ou de la valeur que l'ouvrier reçoit pour une journée de travail, mais de la *valeur* de la marchandise dans laquelle se réalise cette journée de travail. Aussi bien la catégorie du salaire n'existe pas encore au point où nous en sommes de notre exposition.

qualités différentes; mais ils n'en forment les valeurs que par leur qualité commune de travail humain.

L'habit et la toile ne sont pas seulement des valeurs en général mais des valeurs d'une grandeur déterminée; et, d'après notre supposition, l'habit vaut deux fois autant que 10 mètres de toile. D'où vient cette différence ? De ce que la toile contient moitié moins de travail que l'habit, de sorte que pour la production de ce dernier la force de travail doit être dépensée pendant le double du temps qu'exige la production de la première.

Si donc, quant à la valeur d'usage, le travail contenu dans la marchandise ne vaut que qualitativement, par rapport à la grandeur de la valeur, il ne compte que quantitativement. Là, il s'agit de savoir comment le travail se fait et ce qu'il produit; ici, combien de temps il dure. Comme la grandeur de valeur d'une marchandise ne représente que le *quantum* de travail contenu en elle, il s'ensuit que toutes les marchandises, dans une certaine proportion, doivent être des valeurs égales.

La force productive de tous les travaux utiles qu'exige la confection d'un habit reste-t-elle constante, la quantité de la valeur des habits augmente avec leur nombre. Si un habit représente x journées de travail, deux habits représentent $2x$, et ainsi de suite. Mais, admettons que la durée du travail nécessaire à la production d'un habit augmente ou diminue de moitié; dans le premier cas un habit a autant de valeur qu'en avaient deux auparavant, dans le second deux habits n'ont pas plus de valeur que n'en avait précédemment un seul, bien que, dans les deux cas, l'habit rende après comme avant les mêmes services et que le travail utile dont il provient soit toujours de même qualité. Mais le *quantum* de travail dépensé dans sa production n'est pas resté le même.

Une quantité plus considérable de valeurs d'usage forme évidemment une plus grande *richesse matérielle*; avec deux habits on peut habiller deux hommes, avec un habit on n'en peut habiller qu'un, seul, et ainsi de suite. Cependant, à une masse croissante de la richesse matérielle peut correspondre un décroissement simultané de sa valeur. Ce mouvement contradictoire provient du double caractère du travail. L'efficacité, dans un temps donné, d'un travail utile dépend de sa force productive. Le travail utile devient donc une source plus ou moins abondante de produits en raison directe de l'accroissement ou de la diminution de sa force productive. Par contre, une variation de cette dernière force n'atteint jamais directement le travail représenté dans la valeur. Comme la force productive appartient au travail concret et utile, elle ne saurait plus toucher le travail dès qu'on fait abstraction de sa forme utile. Quelles que soient les variations de sa force productive, le même travail, fonctionnant durant le même temps, se fixe toujours dans la même valeur. Mais il fournit dans un temps déterminé plus de valeurs d'usage, si sa force productive augmente, moins, si elle diminue. Tout changement dans la force productive, qui augmente la fécondité du travail et par conséquent la masse des valeurs d'usage livrées par lui, diminue la valeur de cette masse ainsi augmentée, s'il raccourcit le temps total de travail nécessaire à sa production, et il en est de même inversement.

Il résulte de ce qui précède que s'il n'y a pas, à proprement parler, deux sortes de travail dans la marchandise, cependant le même travail y est opposé à lui-même, suivant qu'on le rapporte à la valeur d'usage de la marchandise comme à son produit, ou à la valeur de cette marchandise comme à sa pure expression objective. Tout travail est d'un côté dépense, dans le sens physiologique, de force humaine, et, à ce titre de travail humain égal, il forme la valeur des marchandises. De l'autre côté, tout travail est dépense de la force humaine sous telle ou telle forme productive, déterminée par un but particulier, et à ce titre de

travail concret et utile, il produit des valeurs d'usage ou utilités. De même que la marchandise doit avant tout être une utilité pour être une valeur, de même, le travail doit être avant tout utile, pour être censé dépense de force humaine, travail humain, dans le sens abstrait du mot¹.

La substance de la valeur et la grandeur de valeur sont maintenant déterminées. Reste à analyser la forme de la valeur.

¹ Pour démontrer que « le travail ... est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir dans tous les temps et dans tous les lieux à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises », *A. Smith* dit : « Des quantités égales de travail doivent nécessairement, dans tous les temps et dans tous les lieux, être d'une valeur égale pour celui qui travaille. Dans son état habituel de santé, de force et d'activité, et d'après le degré ordinaire d'habileté ou de dextérité qu'il peut avoir, il faut toujours qu'il donne la même portion de son repos, de sa liberté, de son bonheur. » (*Wealth of nations*, t. 1, ch. v.) D'un côté, *A. Smith* confond ici (ce qu'il ne fait pas toujours) la détermination de la valeur de la marchandise par le *quantum de travail* dépensé dans sa production, avec la détermination de sa *valeur* par la *valeur du travail*, et cherche, par conséquent, à prouver que d'égales quantités de travail ont toujours la même valeur. D'un autre côté, il pressent, il est vrai, que tout travail n'est qu'une *dépense de force humaine de travail*, en tant qu'il se représente dans la valeur de la marchandise; mais il comprend cette dépense exclusivement comme abnégation, comme sacrifice de repos, de liberté et de bonheur, et non, en même temps, comme affirmation normale de la vie. Il est vrai aussi qu'il a en vue le travailleur salarié moderne. Un des prédécesseurs de *A. Smith*, cité déjà par nous, dit avec beaucoup plus de justesse : « Un homme s'est occupé pendant une semaine à fournir une chose nécessaire à la vie... et celui qui lui en donne une autre en échange ne peut pas mieux estimer ce qui en est l'équivalent qu'en calculant ce que lui a coûté exactement le même travail et le même temps. Ce n'est en effet que l'échange du travail d'un homme dans une chose durant un certain temps contre le travail d'un autre homme dans une autre chose durant le même temps. » (*Some Thoughts on the interest of money in general*, etc., p. 39.)

2.5. III. — Forme de la valeur

Marx entreprend dans ce long chapitre de fournir « la genèse de la forme **monnaie** » comme **expression de la valeur**.

Les marchandises viennent au monde sous la forme de valeurs d'usage ou de matières marchandes, telles que fer, toile, laine, etc. C'est là tout bonnement leur forme naturelle. Cependant, elles ne sont marchandises que parce qu'elles sont deux choses à la fois, objets d'utilité et porte-valeur. Elles ne peuvent donc entrer dans la circulation qu'autant qu'elles se présentent sous une double forme : leur forme de nature et leur forme de valeur¹.

La réalité que possède la valeur de la marchandise diffère en ceci de l'amie de Falstaff, la veuve l'Eveillée, qu'on ne sait où la prendre². Par un contraste des plus criants avec la grossièreté du corps de la marchandise, il n'est pas un atome de matière qui pénètre dans sa valeur. On peut donc tourner et retourner à volonté une marchandise prise à part; en tant qu'objet de valeur, elle reste insaisissable. Si l'on se souvient cependant que les valeurs des marchandises n'ont qu'une réalité purement sociale, qu'elles ne l'acquièrent qu'en tant qu'elles sont des expressions de la même unité sociale, du travail humain, il devient évident que cette réalité sociale ne peut se manifester aussi que dans les transactions sociales, dans les rapports des marchandises les unes avec les autres. En fait, nous sommes partis de la valeur d'échange ou du rapport d'échange des marchandises pour trouver les traces de leur valeur qui y est cachée. Il nous faut revenir maintenant à cette forme sous laquelle la valeur nous est d'abord apparue.

Chacun sait, lors même qu'il ne sait rien autre chose, que les marchandises possèdent une forme valeur particulière qui contraste de la manière la plus éclatante avec leurs formes naturelles diverses : la forme monnaie. Il s'agit maintenant de faire ce que l'économie bourgeoise n'a jamais essayé; il s'agit de fournir la *genèse* de la forme monnaie, c'est-à-dire de développer l'expression de la valeur contenue dans le rapport de valeur des marchandises depuis son ébauche la plus simple et la moins apparente jusqu'à cette forme monnaie qui saute aux yeux de tout le monde. En même temps, sera résolue et disparaîtra l'énigme de la monnaie.

En général, les marchandises n'ont pas d'autre rapport entre elles qu'un rapport de valeur, et le rapport de valeur le plus simple est évidemment celui d'une marchandise avec une autre marchandise d'espèce différente, n'importe laquelle. Le rapport de valeur ou d'échange de deux marchandises fournit donc pour une marchandise l'expression de valeur la plus simple.

¹ Les économistes peu nombreux qui ont cherché, comme Bailey, à faire l'analyse de *la forme de la valeur*, ne pouvaient arriver à aucun résultat : premièrement, parce qu'ils confondent toujours la valeur avec sa forme; secondement, parce que sous l'influence grossière de la pratique bourgeoise, ils se préoccupent dès l'abord exclusivement de la quantité. « *The command of quantity... constitutes value* [Le pouvoir de disposer de la quantité... constitue la valeur]. » (S. BAYLEY, *Money and its Vicissitudes*, London, 1837, p. 11.)

² (En référence avec un dialogue de la pièce de Shakespeare *Henri IV*, 1^{ère} partie, acte III, scène III. Le personnage de Falstaff déclare au prince Henry, à propos de Mistress Quickly, l'hôtesse de la taverne d'East-Cheap, la comparant à une loutre : « Eh bien, parce qu'elle n'est ni chair ni poisson : un homme ne sait comment la prendre », à quoi l'hôtesse lui répond : « Tu es un homme sans conscience de dire ça; tu sais, et tout homme sait, comment me prendre, manant. » (Le théâtre complet de Shakespeare, Editions Rencontre, Garnier-Frères 1961-1964, traduction de François-Victor Hugo, tome 6, p. 137)).

Il débute son analyse par l'examen de la **forme simple**, dite accidentelle, de la valeur, à savoir l'échange entre **deux** marchandises dont l'une exprime la forme **relative**, et l'autre, la forme **équivalent** de la valeur.

A. Forme simple ou accidentelle de la valeur.

x *marchandise A* = *y* *marchandise B*,
ou *x* *marchandise A* vaut *y* *marchandise B*.
(20 mètres de toile = 1 habit, ou 20 mètres de toile ont la valeur d'un habit.)

1. Les deux pôles de l'expression de la valeur : sa forme relative et sa forme équivalent.

Le mystère de toute forme de valeur gît dans cette forme simple. Aussi c'est dans son analyse que se trouve la difficulté.

Deux marchandises différentes A et B, et, dans l'exemple que nous avons choisi, la toile et l'habit, jouent ici évidemment deux rôles distincts. La toile exprime sa valeur dans l'habit et celui-ci sert de matière à cette expression. La première marchandise joue un rôle actif, la seconde un rôle passif. La valeur de la première est exposée comme valeur relative, la seconde marchandise fonctionne comme *équivalent*.

La forme relative et la forme équivalent sont deux aspects corrélatifs, inséparables, mais, en même temps, des *extrêmes opposés, exclusifs l'un de l'autre*, c'est-à-dire des pôles de la même expression de la valeur. Ils se distribuent toujours entre les diverses marchandises que cette expression met en rapport. Cette équation : 20 *mètres de toile* = 20 mètres de toile, exprime seulement que 20 mètres de toile ne sont pas autre chose que 20 mètres de toile, c'est-à-dire ne sont qu'une certaine somme d'une valeur d'usage. La valeur de la toile ne peut donc être exprimée que dans une autre marchandise, c'est-à-dire relativement. Cela suppose que cette autre marchandise se trouve en face d'elle sous forme d'équivalent. D'un autre côté, la marchandise qui figure comme *équivalent* ne peut se trouver à la fois sous forme de valeur relative. Elle n'exprime pas sa valeur, mais fournit seulement la matière pour l'expression de la valeur de la première marchandise.

L'expression : 20 *mètres de toile* = un *habit*, ou : 20 *mètres de toile* valent un *habit*, renferme, il est vrai, la réciproque : 1 *habit* = 20 *mètres de toile*, ou : 1 *habit* vaut 20 *mètres de toile*. Mais il me faut alors renverser l'équation pour exprimer relativement la valeur de l'habit, et dès que je le fais, la toile devient *équivalent* à sa place. Une même marchandise ne peut donc revêtir simultanément ces deux formes dans la même expression de la valeur. Ces deux formes s'excluent en vertu de leur nature polaire.

2. La forme relative de la valeur.

a) *Contenu de cette forme.* — Pour trouver comment l'expression simple de la valeur d'une marchandise est contenue dans le rapport de valeur de deux marchandises, il faut d'abord l'examiner, abstraction faite de son côté *quantitatif*. C'est le contraire qu'on fait en général en envisageant dans le rapport de valeur exclusivement la proportion dans laquelle des quantités déterminées de deux sortes de marchandises sont dites égales entre elles. On oublie que des choses différentes ne peuvent être comparées *quantitativement* qu'après avoir été ramenées à la

même unité. Alors seulement elles ont le même dénominateur et deviennent commensurables.

Que 20 mètres de toile = 1 habit, ou = 20, ou x habits, c'est-à-dire qu'une quantité donnée de toile vaille plus ou moins d'habits, une proportion de ce genre implique toujours que l'habit et la toile, comme grandeurs de valeur, sont des expressions de la même unité. Toile = habit, voilà le fondement de l'équation.

Mais les deux marchandises dont la qualité égale, l'essence identique, est ainsi affirmée, n'y jouent pas le même rôle. Ce n'est que la valeur de la toile qui s'y trouve exprimée. Et comment ? En la comparant à une marchandise d'une espèce différente, l'habit comme son équivalent, c'est-à-dire une chose qui peut la remplacer ou est échangeable avec elle. Il est d'abord évident que l'habit entre dans ce rapport exclusivement comme forme d'existence de la valeur, car ce n'est qu'en exprimant de la valeur qu'il peut figurer comme valeur vis-à-vis d'une autre marchandise. De l'autre côté, le propre valoir de la toile se montre ici ou acquiert une expression distincte. En effet, la valeur habit pourrait-elle être mise en équation avec la toile ou lui servir d'équivalent, si celle-ci n'était pas elle-même valeur ?

Empruntons une analogie à la chimie. L'acide butyrique et le formiate de propyle sont deux corps qui diffèrent d'apparence aussi bien que de qualités physiques et chimiques. Néanmoins, ils contiennent les mêmes éléments : carbone, hydrogène et oxygène. En outre, ils les contiennent dans la même proportion de $C_4H_8O_2$. Maintenant, si l'on mettait le formiate de propyle en équation avec l'acide butyrique ou si l'on en faisait l'équivalent, le formiate de propyle ne figurerait dans ce rapport que comme forme d'existence de $C_4H_8O_2$, c'est-à-dire de la substance qui lui est commune avec l'acide. Une équation où le formiate de propyle jouerait le rôle d'équivalent de l'acide butyrique serait donc une manière un peu gauche d'exprimer la substance de l'acide comme quelque chose de tout à fait distinct de sa forme corporelle.

Si nous disons : en tant que valeurs toutes les marchandises ne sont que du travail humain cristallisé, nous les ramenons par notre analyse à l'abstraction valeur, mais, avant comme après, elles ne possèdent qu'une seule forme, leur forme naturelle d'objets utiles. Il en est tout autrement dès qu'une marchandise est mise en rapport de valeur avec une autre marchandise. Dès ce moment, son caractère de valeur ressort et s'affirme comme sa propriété inhérente qui détermine sa relation avec l'autre marchandise.

L'habit étant posé l'équivalent de la toile, le travail contenu dans l'habit est affirmé être identique avec le travail contenu dans la toile. Il est vrai que la taille se distingue du tissage. Mais son équation avec le tissage la ramène par le fait à ce qu'elle a de réellement commun avec lui, à son caractère de travail humain. C'est une manière détournée d'exprimer que le tissage, en tant qu'il tisse de la valeur, ne se distingue en rien de la taille des vêtements, c'est-à-dire est du travail humain abstrait. Cette équation exprime donc le caractère spécifique du travail qui constitue la valeur de la toile.

Il ne suffit pas cependant d'exprimer le caractère spécifique du travail qui fait la valeur de la toile. La force de travail de l'homme à l'état fluide, ou le travail humain, forme bien de la valeur, mais n'est pas valeur. Il ne devient valeur qu'à l'état coagulé, sous la forme d'un objet. Ainsi, les conditions qu'il faut remplir pour exprimer la valeur de la toile paraissent se contredire elles-mêmes. D'un côté, il faut la représenter comme une pure condensation du travail humain abstrait, car en tant que valeur la marchandise n'a pas d'autre réalité. En même temps, cette

condensation doit revêtir la forme d'un objet visiblement distinct de la toile, elle-même, et qui tout en lui appartenant, lui soit commune avec une autre marchandise. Ce problème est déjà résolu.

En effet, nous avons vu que, dès qu'il est posé comme équivalent, l'habit n'a plus besoin de passeport pour constater son caractère de valeur. Dans ce rôle, sa propre forme d'existence devient une forme d'existence de la valeur; cependant l'habit, le corps de la marchandise habit, n'est qu'une simple valeur d'usage; un habit exprime aussi peu de valeur que le premier morceau de toile venu. Cela prouve tout simplement que, dans le rapport de valeur de la toile, il signifie plus qu'en dehors de ce rapport; de même que maint personnage important dans un costume galonné devient tout à fait insignifiant si les galons lui manquent.

Dans la production de l'habit, de la force humaine a été dépensée en fait sous une forme particulière. Du travail humain est donc accumulé en lui. A ce point de vue, l'habit est porte-valeur, bien qu'il ne laisse pas percer cette qualité à travers la transparence de ses fils, si râpé qu'il soit. Et, dans le rapport de valeur de la toile, il ne signifie pas autre chose. Malgré son extérieur si bien boutonné, la toile a reconnu en lui une âme sœur pleine de valeur. C'est le côté platonique de l'affaire. En réalité, l'habit ne peut point représenter dans ses relations extérieures la valeur, sans que la valeur, prenne en même temps l'aspect d'un habit. C'est ainsi que le particulier A ne saurait représenter pour l'individu B une majesté, sans que la majesté aux yeux de B revête immédiatement et la figure et le corps de A; c'est pour cela probablement qu'elle change, avec chaque nouveau père du peuple, de visage, de cheveux, et de mainte autre chose.

Le rapport qui fait de l'habit l'équivalent de la toile métamorphose donc la forme habit en forme valeur de la toile ou exprime la valeur de la toile dans la valeur d'usage de l'habit. En tant que valeur d'usage, la toile est un objet sensiblement différent de l'habit; en tant que valeur, elle est chose égale à l'habit et en a l'aspect; comme cela est clairement prouvé par l'équivalence de l'habit avec elle. Sa propriété de valoir apparaît dans son égalité avec l'habit, comme la nature moutonnaire du chrétien dans sa ressemblance avec l'agneau de Dieu.

Comme on le voit, tout ce que l'analyse de la valeur nous avait révélé auparavant, la toile elle-même le dit, dès qu'elle entre en société avec une autre marchandise, l'habit. Seulement, elle ne trahit ses pensées que dans le langage qui lui est familier; le langage des marchandises. Pour exprimer que sa valeur vient du travail humain, dans sa propriété abstraite, elle dit que l'habit en tant qu'il vaut autant qu'elle, c'est-à-dire est valeur, se compose du même travail qu'elle même. Pour exprimer que sa réalité sublime comme valeur est distincte de son corps raide et filamenteux, elle dit que la valeur a l'aspect d'un habit, et que par conséquent elle-même, comme chose valable, ressemble à l'habit, comme un œuf à un autre. Remarquons en passant que la langue des marchandises possède, outre l'hébreu, beaucoup d'autres dialectes et patois plus ou moins corrects. Le mot allemand *Werstein*, par exemple, exprime moins nettement que le verbe roman *valere*, *valer*, et le français *valoir*, que l'affirmation de l'équivalence de la marchandise B avec la marchandise A est l'expression propre de la valeur de cette dernière. *Paris vaut bien une messe*¹.

En vertu du rapport de valeur, la forme naturelle de la marchandise B devient la forme de valeur de la marchandise A, ou

¹ (En français dans l'original.)

bien le corps de B devient pour A le miroir de sa valeur¹. La valeur de la marchandise A ainsi exprimée dans la valeur d'usage de la marchandise B acquiert la forme de valeur relative.

b) *Détermination quantitative de la valeur relative.* — Toute marchandise dont la valeur doit être exprimée est un certain *quantum* d'une chose utile, par exemple : 15 boisseaux de froment, 100 livres de café, etc., qui contient un *quantum* déterminé de travail. La forme de la valeur a donc à exprimer non seulement de la valeur en général, mais une valeur d'une certaine grandeur. Dans le rapport de valeur de la marchandise A avec la marchandise B, non seulement la marchandise B est déclarée égale à A au point de vue de la qualité, mais encore un certain *quantum* de B équivaut au *quantum* donné de A.

L'équation : 20 mètres de toile = 1 habit, ou 20 mètres de toile *valent* un habit, suppose que les deux marchandises coûtent autant de travail l'une que l'autre, ou se produisent dans le même temps; mais ce temps varie pour chacune d'elles avec chaque variation de la force productive du travail qui la crée. Examinons maintenant l'influence de ces variations sur l'expression relative de la grandeur de valeur.

I. Que la valeur de la toile change pendant que la *valeur de l'habit* reste constante². — Le temps de travail nécessaire à sa production double-t-il, par suite, je suppose, d'un moindre rendement du sol qui fournit le lin, alors sa valeur double. Au lieu de 20 mètres de toile = 1 habit, nous aurions : 20 mètres de toile = 2 habits, parce que 1 habit contient maintenant moitié moins de travail. Le temps nécessaire à la production de la toile diminue-t-il au contraire de moitié par suite d'un perfectionnement apporté aux métiers à tisser sa valeur diminue dans la même proportion. Dès lors, 20 mètres de toile = 1/2 habit. La valeur relative de la marchandise A, c'est-à-dire sa valeur exprimée dans la marchandise B, hausse ou baisse, par conséquent, en raison directe de la valeur de la marchandise A si celle de la marchandise B reste constante.

II. Que la valeur de la toile reste constante pendant que la valeur de 1 habit varie. — Le temps nécessaire à la production de l'habit double-t-il dans ces circonstances, par suite, je suppose, d'une tonte de laine peu favorable, au lieu de 20 mètres de toile = 1 habit, nous avons maintenant 20 mètres de toile = 1/2 habit. La valeur de l'habit tombe-t-elle au contraire de moitié, alors 20 mètres de toile = 2 habits. La valeur de la marchandise A demeurant constante, on voit que sa valeur relative exprimée dans la marchandise B hausse ou baisse en raison inverse du changement de valeur de B.

Si l'on compare les cas divers compris dans I et II, il est manifeste que le même changement de grandeur de la valeur relative peut résulter de causes tout opposées. Ainsi l'équation : 20 mètres de toile = 1 habit devient : 20 mètres de toile = 2 habits, soit parce que la valeur de la toile double ou que la valeur des habits diminue de moitié, et 20 mètres de toile = 1/2 habit, soit parce que la valeur de la toile diminue de moitié ou que la valeur de l'habit devient double.

III. Les quantités de travail nécessaires à la production de la toile et de l'habit changent-elles simultanément, dans le même sens et dans la même proportion ? Dans ce cas, 20 mètres de

¹ Sous un certain rapport, il en est de l'homme comme de la marchandise. Comme il ne vient point au monde avec un miroir, ni en philosophe à la Fichte dont le Moi n'a besoin de rien pour s'affirmer, il se mire et se reconnaît d'abord seulement dans un autre homme. Aussi cet autre, avec peau et poil, lui semble-t-il la forme phénoménale du genre homme.

² L'expression *valeur* est employée ici, comme plusieurs fois déjà de temps à autre, pour *quantité de valeur*.

toile = 1 *habit* comme auparavant, quels que soient leurs changements de valeur. On découvre ces changements par comparaison avec une troisième marchandise dont la valeur reste la même. Si les valeurs de toutes les marchandises augmentaient ou diminuaient simultanément et dans la même proportion, leurs valeurs relatives n'éprouveraient aucune variation. Leur changement réel de valeur se reconnaîtrait à ce que, dans un même temps de travail, il serait maintenant livré en général une quantité de marchandises plus ou moins grande qu'auparavant.

IV. Les temps de travail nécessaires à la production et de la toile et de l'habit, ainsi que leurs valeurs, peuvent simultanément changer dans le même sens, mais à un degré différent, ou dans un sens opposé, etc. L'influence de toute combinaison possible de ce genre sur la valeur relative d'une marchandise se calcule facilement par l'emploi des cas I, II et III.

Les changements réels dans la grandeur de la valeur ne se reflètent point comme on le voit, ni clairement ni complètement dans leur expression relative. La valeur relative d'une marchandise peut changer, bien que sa valeur reste constante; elle peut rester constante, bien que sa valeur change, et, enfin, des changements dans la quantité de valeur et dans son expression relative peuvent être simultanés sans correspondre exactement¹.

3. La forme équivalent et ses particularités.

On l'a déjà vu : en même temps qu'une marchandise A (la toile), exprime, sa valeur dans la valeur d'usage d'une marchandise différente B (l'habit), elle imprime à cette dernière une forme particulière de valeur, celle d'équivalent. La toile manifeste son propre caractère de valeur par un rapport dans lequel une autre marchandise, l'habit, tel qu'il est dans sa forme naturelle, lui fait équation. Elle exprime donc qu'elle-même vaut quelque chose, par ce fait qu'une autre marchandise, l'habit, est immédiatement échangeable avec elle.

En tant que valeurs, toutes les marchandises sont des expressions égales d'une même unité, le travail humain, remplaçables les unes par les autres. Une marchandise est, par conséquent, échangeable avec une autre marchandise, dès qu'elle possède une forme, qui la fait apparaître comme valeur.

Une marchandise est immédiatement échangeable avec toute autre dont elle est l'équivalent, c'est-à-dire : la place qu'elle occupe dans le rapport de valeur fait de sa forme naturelle la forme valeur de l'autre marchandise. Elle n'a pas besoin de revêtir une forme différente de sa forme naturelle pour se manifester comme valeur à l'autre marchandise, pour valoir comme telle et, par conséquent, pour être échangeable avec elle. La forme équi-

¹ Dans un écrit dirigé principalement contre la théorie de la valeur de Ricardo, on lit : « Vous n'avez qu'à admettre que le travail nécessaire à sa production restant toujours le même, A baisse parce que B, avec lequel il s'échange, hausse, et votre principe général au sujet de la valeur tombe... En admettant que B baisse relativement à A, quand la valeur de A hausse relativement à B, Ricardo détruit lui-même la base de son grand axiome que la valeur d'une marchandise est toujours déterminée par la quantité de travail incorporée en elle; car si un changement dans les frais de A change non seulement sa valeur relativement à B, avec lequel il s'échange, mais aussi la valeur de B relativement à A, quoique aucun changement n'ait eu lieu dans la quantité de travail exigé pour la production de B : alors tombent non seulement la doctrine qui fait de la quantité de travail appliquée à un article la mesure de sa valeur, mais aussi la doctrine qui affirme que la valeur est réglée par les frais de production. » (J. BROADHURST, *Political Economy*. London, 1842, p. 11, 14.) Maître Broadhurst pouvait aussi bien dire : Que l'on considère les fractions 10/20, 10/50, 10/100, le nombre 10 reste toujours le même, et cependant sa valeur proportionnelle décroît constamment, parce que la grandeur des dénominateurs augmente. Ainsi tombe le grand principe d'après lequel la grandeur des nombres entiers est déterminée par la quantité des unités qu'ils contiennent.

valent est donc pour une marchandise la forme sous laquelle elle est immédiatement échangeable avec une autre.

Quand une marchandise, comme des habits, par exemple, sert d'équivalent à une autre marchandise, telle que la toile, et acquiert ainsi la propriété caractéristique d'être immédiatement échangeable avec celle-ci, la proportion n'est pas le moins du monde donnée dans laquelle cet échange peut s'effectuer. Comme la quantité de valeur de la toile est donnée, cela dépendra de la quantité de valeur des habits. Que dans le rapport de valeur, l'habit figure comme équivalent et la toile comme valeur relative, ou que ce soit l'inverse, la proportion, dans laquelle se fait l'échange, reste la même. La quantité de valeur respective des deux marchandises, mesurée par la durée comparative du travail nécessaire à leur production, est, par conséquent, une détermination tout à fait indépendante de la forme de valeur.

La marchandise dont la valeur se trouve sous la forme relative est toujours exprimée comme quantité de valeur, tandis qu'au contraire il n'en est jamais ainsi de l'*équivalent* qui figure toujours dans l'équation comme simple quantité d'une chose utile. 40 mètres de toile, par exemple, *valent* — quoi ? 2 habits. La marchandise habit jouant ici le rôle d'équivalent, donnant ainsi un corps à la valeur de la toile, il suffit d'un certain *quantum* d'habits pour exprimer le *quantum* de valeur qui appartient à la toile. Donc, 2 habits peuvent exprimer la quantité de valeur de 40 mètres de toile, mais non la leur propre. L'observation superficielle de ce fait, que, dans l'équation de la valeur, l'équivalent ne figure jamais que comme simple *quantum* d'un objet d'utilité, a induit en erreur S. Bailey ainsi que beaucoup d'économistes avant et après lui. Ils n'ont vu dans l'expression de la valeur qu'un rapport de quantité. Or, sous la forme équivalent une marchandise figure comme simple quantité d'une matière quelconque précisément parce que la quantité de sa valeur n'est pas exprimée.

Les contradictions que renferme la forme d'équivalent exigent maintenant un examen plus approfondi de ses particularités.

Première particularité de la forme d'équivalent : la valeur d'usage devient la forme de manifestation de son contraire, la valeur.

La forme naturelle des marchandises devient leur forme de valeur. Mais, en fait, ce *quid pro quo* n'a lieu pour une marchandise B (habit, froment, fer, etc.) que dans les limites du rapport de valeur, dans lequel une autre marchandise, A (toile, etc.) entre avec elle, et seulement dans ces limites. Considéré isolément, l'habit, par exemple, n'est qu'un objet d'utilité, une valeur d'usage, absolument comme la toile; sa forme n'est que la forme naturelle d'un genre particulier de marchandise. Mais comme aucune marchandise ne peut se rapporter à elle-même comme équivalent, ni faire de sa forme naturelle la forme de sa propre valeur, elle doit nécessairement prendre pour équivalent une autre marchandise dont la valeur d'usage lui sert ainsi de forme valeur.

Une mesure appliquée aux marchandises en tant que matières, c'est-à-dire en tant que valeurs d'usage, va nous servir d'exemple pour mettre ce qui précède directement sous les yeux du lecteur. Un pain de sucre, puisqu'il est un corps, est pesant et, par conséquent, a du poids ; mais il est impossible de voir ou de sentir ce poids rien qu'à l'apparence. Nous prenons maintenant divers morceaux de fer de poids connu. La forme matérielle du fer, considérée en elle-même, est aussi peu une forme de manifestation de la pesanteur que celle du pain de sucre. Cependant, pour exprimer que ce dernier est pesant, nous le plaçons en un rapport de poids avec le fer. Dans ce rapport, le fer est considéré comme un corps qui ne représente rien que de la pesanteur.

Des quantités de fer employées pour mesurer le poids du sucre représentent donc vis-à-vis de la matière sucre une simple forme, la forme sous laquelle la pesanteur se manifeste. Le fer ne peut jouer ce rôle qu'autant que le sucre ou n'importe quel autre corps, dont le poids doit être trouvé, est mis en rapport avec lui à ce point de vue. Si les deux objets n'étaient pas pesants, aucun rapport de cette espèce ne serait possible entre eux, et l'un ne pourrait point servir d'expression à la pesanteur de l'autre. Jetons-les tous deux dans la balance et nous voyons en fait qu'ils sont la même chose comme pesanteur, et que, par conséquent, dans une certaine proportion ils sont aussi du même poids. De même que le corps fer, comme mesure de poids, vis-à-vis du pain de sucre ne représente que pesanteur, de même, dans notre expression de valeur, le corps habit vis-à-vis de la toile ne représente que valeur.

Ici cependant cesse l'analogie. Dans l'expression de poids du pain de sucre, le fer représente une qualité naturelle commune aux deux corps, leur pesanteur, tandis que dans l'expression de valeur de la toile, le corps habit représente une qualité surnaturelle des deux objets, leur valeur, un caractère d'empreinte purement sociale.

Du moment que la forme relative exprime la valeur d'une marchandise de la toile, par exemple, comme quelque chose de complètement différent de son corps lui-même et de ses propriétés, comme quelque chose qui ressemble, à un habit, par exemple, elle fait entendre que sous cette expression un rapport social est caché.

C'est l'inverse qui a lieu avec la forme équivalent. Elle consiste précisément en ce que le corps d'une marchandise, un habit, par exemple, en ce que cette chose, telle quelle, exprime de la valeur, et, par conséquent possède naturellement forme de valeur. Il est vrai que cela n'est juste qu'autant qu'une autre marchandise, comme la toile, se rapporte à elle comme équivalent¹. Mais, de même que les propriétés matérielles d'une chose ne font que se confirmer dans ses rapports extérieurs avec d'autres choses au lieu d'en découler, de même, l'habit semble tirer de la nature et non du rapport de valeur de la toile sa forme équivalent, sa propriété d'être immédiatement échangeable, au même titre que sa propriété d'être pesant ou de tenir chaud. De là, le côté énigmatique de l'équivalent, côté qui ne frappe les yeux de l'économiste bourgeois que lorsque cette forme se montre à lui tout achevée, dans la monnaie. Pour dissiper ce caractère mystique de l'argent et de l'or, il cherche ensuite à les remplacer sournoisement par des marchandises moins éblouissantes; il fait et refait avec un plaisir toujours nouveau le catalogue de tous les articles qui, dans leur temps, ont joué le rôle d'équivalent. Il ne pressent pas que l'expression la plus simple de la valeur, telle que 20 mètres de toile valent un habit, contient déjà l'énigme et que c'est sous cette forme simple qu'il doit chercher à la résoudre.

Deuxième particularité de la forme équivalent : le travail concret devient la forme de manifestation de son contraire, le travail humain abstrait.

Dans l'expression de la valeur d'une marchandise, le corps de l'équivalent figure toujours comme matérialisation du travail humain abstrait, et est toujours le produit d'un travail particulier, concret et utile. Ce travail concret ne sert donc ici qu'à exprimer du travail abstrait. Un habit, par exemple, est-il une sim-

¹ Dans un autre ordre d'idées il en est encore ainsi. Cet homme, par exemple, n'est roi que parce que d'autres hommes se considèrent comme ses sujets et agissent en conséquence. Ils croient au contraire être sujets parce qu'il est roi.

ple réalisation, l'activité du tailleur qui se réalise en lui n'est aussi qu'une simple forme de réalisation du travail abstrait. Quand on exprime la valeur de la toile dans l'habit, l'utilité du travail du tailleur ne consiste pas en ce qu'il fait des habits et, selon le proverbe allemand, des hommes, mais en ce qu'il produit un corps, transparent de valeur, échantillon d'un travail qui ne se distingue en rien du travail réalisé dans la valeur de la toile. Pour pouvoir s'incorporer dans un tel miroir de valeur, il faut que le travail du tailleur ne reflète lui-même rien que sa propriété de travail humain.

Les deux formes d'activité productive, tissage et confection de vêtements, exigent une dépense de force humaine. Toutes deux possèdent donc la propriété commune d'être du travail humain, et dans certains cas, comme par exemple, lorsqu'il s'agit de la production de valeur, on ne doit les considérer qu'à ce point de vue. Il n'y a là rien de mystérieux; mais dans l'expression de valeur de la marchandise, la chose est prise au rebours. Pour exprimer, par exemple, que le tissage, non comme tel, mais, en sa qualité de travail, humain en général, forme la valeur de la toile, on lui oppose un autre travail, celui qui produit l'habit, l'équivalent de la toile, comme la forme expresse dans laquelle le travail humain se manifeste. Le travail du tailleur est ainsi métamorphosé en simple expression de sa propre qualité abstraite.

Troisième particularité de la forme équivalent : le travail concret qui produit l'équivalent, dans notre exemple, celui du tailleur, en servant simplement d'expression au travail humain indistinct, possède la forme de l'égalité avec un autre travail, celui que recèle la toile, et devient ainsi, quoique travail privé, comme tout autre travail productif de marchandises, travail sous forme sociale immédiate. C'est pourquoi il se réalise par un produit qui est immédiatement échangeable avec une autre marchandise.

Les deux particularités de la forme équivalent, examinées en dernier lieu, deviennent encore plus faciles à saisir, si nous remontons au grand penseur qui a analysé le premier la forme valeur, ainsi que tant d'autres formes, soit de la pensée, soit de la société, soit de la nature : nous avons nommé Aristote¹.

D'abord Aristote exprime clairement que la forme argent de la marchandise n'est que l'aspect développé de la forme valeur simple, c'est-à-dire de l'expression de la valeur d'une marchandise dans une autre marchandise quelconque, car il dit :

« 5 lits = 1 maison » (« Klinai pente anti oikiaz ») « ne diffère pas » de :

« 5 lits = tant et tant d'argent » (« Klinai pente anti ... osou ai pente klinai »).

Il voit de plus que le rapport de valeur qui confient cette expression de valeur suppose, de son côté, que la maison est déclarée égale au lit au point de vue de la qualité, et que ces objets, sensiblement différents, ne pourraient se comparer entre eux comme des grandeurs commensurables sans cette égalité d'essence. « L'échange, dit-il, ne peut avoir lieu sans l'égalité, ni l'égalité sans la commensurabilité » ("out isotez me ousez summetriaz"). Mais ici il hésite et renonce à l'analyse de la forme valeur. « Il est, ajoute-t-il, impossible en vérité (" te men oun aleiteia adunaton ") que des choses si dissemblables soient commensurables entre elles », c'est-à-dire de qualité égale. L'affirmation de leur égalité ne peut être que contraire à la nature des choses; « on y a seulement recours pour le besoin pratique. ».

¹ (Ces références à Aristote – à *l'Éthique à Nicomaque* - reprennent les citations qu'en fait déjà Marx dans sa *Contribution* de 1859. Cf. la longue note 3 du chapitre « Le numéraire. Le signe de la valeur », LN p. 8/11 de notre **fascicule 30**.)

Ainsi, Aristote nous dit lui-même où son analyse vient échouer, — contre l'insuffisance de son concept de valeur. Quel est le « je ne sais quoi » d'égal, c'est-à-dire la substance commune que représente la maison pour le lit dans l'expression de la valeur de ce dernier ? « Pareille chose, dit Aristote, ne peut en vérité exister. » Pourquoi ? La maison représente vis-à-vis du lit quelque chose d'égal, en tant qu'elle représente ce qu'il y a de réellement égal dans tous les deux. Quoi donc ? Le travail humain.

Ce qui empêchait Aristote de lire dans la forme valeur des marchandises que tous les travaux sont exprimés ici comme travail humain indistinct et par conséquent égaux, c'est que la société grecque reposait sur le travail des esclaves et avait pour base naturelle l'inégalité des hommes et de leur force de travail. Le secret de l'expression de la valeur, l'égalité et l'équivalence de tous les travaux, parce que et en tant qu'ils sont du travail humain, ne peut être déchiffré que lorsque l'idée de l'égalité humaine a déjà acquis la ténacité d'un préjugé populaire. Mais cela n'a lieu que dans une société où la forme marchandise est devenue la forme générale des produits du travail, où, par conséquent, le rapport des hommes entre eux comme producteurs et échangistes de marchandises est le rapport social dominant. Ce qui montre le génie d'Aristote c'est qu'il a découvert dans l'expression de la valeur des marchandises un rapport d'égalité. L'état particulier de la société dans laquelle il vivait l'a seul empêché de trouver quel était le contenu réel de ce rapport.

4. Ensemble de la forme valeur simple.

La forme simple de la valeur d'une marchandise est contenue dans son rapport valeur ou d'échange avec un seul autre genre de marchandise quel qu'il soit. La valeur de la marchandise A est exprimée qualitativement par la propriété de la marchandise B d'être immédiatement échangeable avec A. Elle est exprimée quantitativement par l'échange toujours possible d'un *quantum* déterminé de B contre le *quantum* donné de A. En d'autres termes, la valeur d'une marchandise est exprimée par cela seul qu'elle se pose comme valeur d'échange.

Si donc, au début de ce chapitre, pour suivre la manière de parler ordinaire, nous avons dit : la marchandise est valeur d'usage et valeur d'échange, pris à la lettre, c'était faux. La marchandise est valeur d'usage ou objet d'utilité, et valeur. Elle se présente pour ce qu'elle est, chose double, dès que sa valeur possède une forme phénoménale propre, distincte de sa forme naturelle, celle de valeur d'échange; et elle ne possède jamais cette forme, si on la considère isolément. Dès qu'on sait cela, la vieille locution n'a plus de malice et sert pour l'abréviation.

Il ressort de notre analyse que c'est de la nature de la valeur des marchandises que provient sa forme, et que ce n'est pas au contraire de la manière de les exprimer par un rapport d'échange que découlent la valeur et sa grandeur. C'est là pourtant l'erreur des mercantilistes et de leurs modernes zéloteurs, les Ferrier, les Ganilh, etc.¹, aussi bien que de leurs antipodes, les commis voyageurs du libre-échange, tels que Bastiat et consorts. Les mercantilistes appuient surtout sur le côté qualitatif de l'expression de la valeur, conséquemment sur la forme équivalent de la marchandise, réalisée à l'œil, dans la forme argent; les modernes champions du libre-échange, au contraire, qui veulent se débarrasser à tout prix de leur marchandise, font ressortir exclusivement le côté quantitatif de la forme relative de la valeur. Pour eux, il n'existe donc ni valeur ni grandeur de va-

¹ F. L. A. FERRIER (sous-inspecteur des douanes), *Du gouvernement considéré dans ses rapports avec le commerce*, Paris, 1805 ; et Charles GANILH, *Des systèmes d'économie politique*, 2e édit., Paris, 1821. [Note à la deuxième édition]

leur en dehors de leur expression par le rapport d'échange, ce qui veut dire pratiquement en dehors de la cote quotidienne du prix courant. L'Écossais Mac Leod, qui s'est donné pour fonction d'habiller et d'orner d'un si grand luxe d'érudition le fouillis des préjugés économiques de Lombardstreet, — la rue des grands banquiers de Londres, — forme la synthèse réussie des mercantilistes superstitieux et des esprits forts du libre-échange.

Un examen attentif de l'expression de la valeur de A en B a montré que dans ce rapport la forme naturelle de la marchandise A ne figure que comme forme de valeur d'usage, et la forme naturelle de la marchandise B que comme forme de valeur. L'opposition intime entre la valeur d'usage et la valeur d'une marchandise se montre ainsi par le rapport de deux marchandises, rapport dans lequel A, dont la valeur doit être exprimée, ne se pose immédiatement que comme valeur d'usage, tandis que B, au contraire, dans laquelle la valeur est exprimée, ne se pose immédiatement que comme valeur d'échange. La forme valeur simple d'une marchandise est donc la simple forme d'apparition des contrastes qu'elle recèle, c'est-à-dire de la valeur d'usage et de la valeur.

Le produit du travail est, dans n'importe quel état social, valeur d'usage ou objet d'utilité; mais il n'y a qu'une époque déterminée dans le développement historique de la société, qui transforme généralement le produit du travail en marchandise, c'est celle où le travail dépensé dans la production des objets utiles revêt le caractère d'une qualité inhérente à ces choses, de leur valeur.

Le produit du travail acquiert la forme marchandise dès que sa valeur acquiert la forme de la valeur d'échange, opposée à sa forme naturelle; dès que, par conséquent, il est représenté comme l'unité dans laquelle se fondent ces contrastes. Il suit de là que la forme simple que revêt la valeur de la marchandise est aussi la forme primitive dans laquelle le produit du travail se présente comme marchandise et que le développement de la forme marchandise marche du même pas que celui de la forme valeur.

A première vue on s'aperçoit de l'insuffisance de la forme valeur simple, ce germe qui, doit subir une série de métamorphoses avant d'arriver à la forme prix.

En effet la forme simple ne fait que distinguer entre la valeur et la valeur d'usage d'une marchandise et la mettre en rapport d'échange avec une seule espèce de n'importe quelle autre marchandise, au lieu de représenter son égalité qualitative et sa proportionnalité quantitative avec toutes les marchandises. Dès que la valeur d'une marchandise est exprimée dans cette forme simple, une autre marchandise revêt de son côté la forme d'équivalent simple. Ainsi, par exemple, dans l'expression de la valeur relative de la toile l'habit ne possède la forme équivalent, forme qui indique qu'il est immédiatement échangeable, que par rapport à une seule marchandise, la toile.

Néanmoins, la forme valeur simple passe d'elle-même à une forme plus complète. Elle n'exprime, il est vrai, la valeur d'une marchandise A que, dans un seul autre genre de marchandise. Mais le genre de cette seconde marchandise peut être absolument tout ce qu'on voudra, habit, fer, froment, et ainsi de suite. Les expressions de la valeur d'une marchandise deviennent donc aussi variées que ses rapports de valeur avec d'autres marchandises. L'expression isolée de sa valeur se métamorphose ainsi en une série d'expressions simples que l'on peut prolonger à volonté.

La transition s'opère à présent vers **l'échange généralisé** des marchandises. L'analyse quitte l'hypothèse d'un échange duel pour envisager l'ensemble diversifié des échanges marchands en ce que dans leur diversité même, ils demeurent régis par la loi de la valeur.

B. Forme valeur totale ou développée.

z marchandise A = u marchandise B, ou =
 v marchandise C, ou = x marchandise E, ou = etc.
20 mètres de toile = 1 habit, ou = 10 livres de thé,
ou = 40 livres de café, ou = 2 onces d'or, ou = 1/2 tonne de fer,
ou = etc.

1. La forme développée de la valeur relative.

La valeur d'une marchandise, de la toile, par exemple, est maintenant représentée dans d'autres éléments innombrables. Elle se reflète dans tout autre corps de marchandise comme en un miroir¹.

Tout autre travail, quelle qu'en soit la forme naturelle, taille, ensemencage, extraction, de fer ou d'or, etc., est maintenant affirmé égal au travail fixé dans la valeur de la toile, qui manifeste ainsi son caractère de travail humain. La forme totale de la valeur relative met une marchandise en rapport social avec toutes. En même temps, la série interminable de ses expressions démontre que la valeur des marchandises revêt indifféremment toute forme particulière de valeur d'usage.

Dans la première forme : 20 mètres de toile = 1 habit, il peut sembler que ce soit par hasard que ces deux marchandises sont échangeables dans cette proportion déterminée.

Dans la seconde forme, au contraire, on aperçoit immédiatement ce que cache cette apparence. La valeur de la toile reste la même, qu'on l'exprime en vêtement en café, en fer, au moyen de marchandises sans nombre, appartenant à des échangistes les plus divers. Il devient évident que ce n'est pas l'échange qui règle la quantité de valeur d'une marchandise, mais, au contraire, la quantité de valeur de la marchandise qui règle ses rapports d'échange.

2. La forme d'équivalent particulière.

Chaque marchandise, habit, froment, thé, fer, etc., sert d'équivalent dans l'expression de la valeur de la toile. La forme naturelle de chacune de ces marchandises est maintenant une forme d'équivalent particulière à côté de beaucoup d'autres. De même, les genres variés de travaux utiles, contenus dans les divers corps de marchandises, représentent autant de formes particu-

¹ Voilà pourquoi l'on parle de la valeur habit de la toile quand on exprime sa valeur en habits, de sa valeur blé, quand on l'exprime en blé, etc. Chaque expression semblable donne à entendre que c'est sa propre valeur qui se manifeste dans ces diverses valeurs d'usage.

« La valeur d'une marchandise dénote son rapport d'échange [avec une autre marchandise quelconque] nous pouvons donc parler [de cette valeur comme] de sa valeur blé, sa valeur habit, par rapport à la marchandise à laquelle elle est comparée; et alors il y a des milliers d'espèces de valeur, autant d'espèces de valeur qu'il y a de genres de marchandises, et toutes sont également réelles et également nominales. » (*A Critical Dissertation on the Nature, Measure and Causes of Value : chiefly in reference to the writings of Mr. Ricardo and his followers. By the author of Essays on the Formation, etc., of Opinions*, London, 1825, p. 39.) S. Bailey, l'auteur de cet écrit anonyme qui fit dans son temps beaucoup de bruit en Angleterre, se figure avoir anéanti tout concept positif de valeur par cette énumération des expressions relatives variées de la valeur d'une même marchandise. Quelle que fût l'étroitesse de son esprit, il n'en a pas moins parfois mis à nu les défauts de la théorie de Ricardo. Ce qui le prouve, c'est l'animosité avec laquelle il a été attaqué par l'école ricardienne, par exemple dans la *Westminster Review*.

lières de réalisation ou de manifestation du travail humain pur et simple.

3. Défauts de la forme valeur totale, ou développée.

D'abord, l'expression relative de valeur est inachevée parce que la série de ses termes, n'est jamais close. La chaîne dont chaque comparaison de valeur forme un des anneaux peut s'allonger à volonté à mesure qu'une nouvelle espèce de marchandise fournit la matière d'une expression nouvelle. Si, de plus, comme cela doit se faire, on généralise cette forme en l'appliquant à tout genre de marchandise, on obtiendra, au bout du compte, autant de séries diverses et interminables d'expressions de valeur qu'il y aura de marchandises. — Les défauts de la forme développée de la valeur relative se reflètent dans la forme équivalent qui lui correspond. Comme la forme naturelle de chaque espèce de marchandises fournit ici une forme équivalent particulière à côté d'autres en nombre infini, il n'existe en général que des formes équivalent fragmentaires dont chacune exclut l'autre. De même, le genre de travail utile, concret, contenu dans chaque équivalent, n'y présente qu'une forme particulière, c'est-à-dire une manifestation incomplète du travail humain. Ce travail possède bien, il est vrai, sa forme complète ou totale de manifestation dans l'ensemble de ses formes particulières. Mais l'unité de forme et d'expression fait défaut.

La forme totale ou développée de la valeur relative ne consiste cependant qu'en une somme d'expressions relatives simples ou d'équations de la première forme telles que :

20 mètres de toile = 1 habit,

20 mètres de toile = 10 livres de thé, etc.,

dont chacune contient réciproquement l'équation identique :

1 habit = 20 mètres de toile,

10 livres de thé = 20 mètres de toile, etc.

En fait : le possesseur de la toile l'échange-t-il contre beaucoup d'autres marchandises et exprime-t-il conséquemment sa valeur dans une série d'autant de termes, les possesseurs des autres marchandises doivent les échanger contre la toile et exprimer les valeurs de leurs marchandises diverses dans un seul et même terme, la toile. — Si donc nous retournons la série : 20 mètres de toile = 1 habit, ou = 10 livres de thé, ou = etc., c'est-à-dire si nous exprimons la réciproque qui y est déjà implicitement contenue, nous obtenons :

C. Forme valeur générale.

<i>1 habit</i>	
<i>10 livres de thé</i>	
<i>40 livres de café</i>	
<i>2 onces d'or</i>	<i>= 20 mètres de toile.</i>
<i>½ tonne de fer</i>	
<i>X marchandise A</i>	
<i>etc.</i>	

1. Changement de caractère de la forme valeur.

Les marchandises expriment maintenant leurs valeurs : 1° d'une manière simple, parce qu'elles l'expriment dans une seule espèce de marchandise; 2° avec ensemble, parce qu'elles l'expriment dans la même espèce de marchandises. Leur forme valeur est simple et commune, conséquemment générale.

Les formes I et II ne parvenaient à exprimer la valeur d'une marchandise que comme quelque chose de distinct de sa propre valeur d'usage ou de sa propre matière. La première forme fournit des équations telles que celle-ci : 1 *habit* = 20 *mètres de toile* ; 10 *livres de thé* = 1/2 *tonne de fer*, etc. La valeur de l'habit est exprimée comme quelque chose d'égal à la toile, la valeur du thé comme quelque chose d'égal au fer, etc.; mais ces expressions de la valeur de l'habit et du thé sont aussi différentes l'une de l'autre que la toile et le fer. Cette forme ne se présente évidemment dans la pratique qu'aux époques primitives où les produits du travail n'étaient transformés en marchandises que par des échanges accidentels et isolés.

La seconde forme exprime plus complètement que la première la différence qui existe entre la valeur d'une marchandise, par exemple, d'un habit, et sa propre valeur d'usage. En effet, la valeur de l'habit y prend toutes les figures possibles vis-à-vis de sa forme naturelle; elle ressemble à la toile, au thé, au fer, à tout, excepté à l'habit. D'un autre côté, cette forme rend impossible toute expression commune de la valeur des marchandises, car, dans l'expression de valeur d'une marchandise quelconque, toutes les autres figurent comme ses équivalents, et sont, par conséquent, incapables d'exprimer leur propre valeur. Cette forme valeur développée se présente dans la réalité dès qu'un produit du travail, le bétail, par exemple, est échangé contre d'autres marchandises différentes, non plus par exception, mais déjà par habitude.

Dans l'expression générale de la valeur relative, au contraire, chaque marchandise, telle qu'habit, café, fer, etc., possède une seule et même forme valeur, par exemple, la forme toile, différente de sa forme naturelle. En vertu de cette ressemblance avec la toile, la valeur de chaque marchandise est maintenant distincte non seulement de sa propre valeur d'usage, mais encore de toutes les autres valeurs d'usage, et, par cela même, représentée comme le caractère commun et indistinct de toutes les marchandises. Cette forme est la première qui mette les marchandises en rapport entre elles comme valeurs, en les faisant apparaître l'une vis-à-vis de l'autre comme valeurs d'échange.

Les deux premières formes expriment la valeur d'une marchandise quelconque, soit en une autre marchandise différente, soit en une série de beaucoup d'autres marchandises. Chaque fois c'est, pour ainsi dire, l'affaire particulière de chaque marchandise prise à part de se donner une forme valeur, et elle y parvient sans que les autres marchandises s'en mêlent. Celles-ci jouent vis-à-vis d'elle le rôle purement passif d'équivalent. La forme générale de la valeur relative ne se produit au contraire que comme l'œuvre commune des marchandises dans leur ensemble. Une marchandise n'acquiert son expression de valeur générale que parce que, en même temps, toutes les autres marchandises expriment leurs valeurs dans le même équivalent, et chaque espèce de marchandise nouvelle qui se présente doit faire de même. De plus, il devient évident que les marchandises qui, au point de vue de la valeur, sont des choses purement sociales, ne peuvent aussi exprimer cette existence sociale que par une série embrassant tous leurs rapports réciproques; que

leur forme valeur doit, par conséquent, être une forme socialement validée.

La forme naturelle de la marchandise qui devient l'équivalent commun, la toile, est maintenant la forme officielle des valeurs. C'est ainsi que les marchandises se montrent les unes aux autres non seulement leur égalité qualitative, mais encore leurs différences quantitatives de valeur. Les quantités de valeur projetées comme sur un même miroir, la toile, se reflètent réciproquement.

Exemple : 10 livres de thé = 20 mètres de toile, et 40 livres de café = 20 mètres de toile. Donc 10 livres de thé = 40 livres de café, ou bien il n'y a dans 1 livre de café que 1/4 du travail contenu dans 1 livre de thé.

La forme générale de la valeur relative embrassant le monde des marchandises imprime à la marchandise équivalent qui en est exclue le caractère d'équivalent général. La toile est maintenant immédiatement échangeable avec toutes les autres marchandises. Sa forme naturelle est donc en même temps sa forme sociale. Le tissage, le travail privé qui produit la toile, acquiert par cela même le caractère de travail social, la forme d'égalité avec tous les autres travaux. Les innombrables équations dont se compose la forme générale de la valeur identifient le travail réalisé dans la toile avec le travail contenu dans chaque marchandise qui lui est tour à tour comparée, et fait du tissage la forme générale dans laquelle se manifeste le travail humain. De cette manière, le travail réalisé dans la valeur des marchandises n'est pas seulement représenté négativement, c'est-à-dire comme une abstraction où s'évanouissent les formes concrètes et les propriétés utiles du travail réel; sa nature positive s'affirme nettement. Elle est la réduction de tous les travaux réels à leur caractère commun de travail humain, de dépense de la même force humaine de travail.

La forme générale de la valeur montre, par sa structure même, qu'elle est l'expression sociale du monde des marchandises. Elle révèle, par conséquent, que dans ce monde le caractère humain ou général du travail forme son caractère social spécifique.

2. Rapport de développement de la forme valeur relative et de la forme d'équivalent.

La forme équivalent se développe simultanément et graduellement avec la forme relative; mais, et c'est là ce qu'il faut bien remarquer, le développement de la première n'est que le résultat et l'expression du développement de la seconde. C'est de celle-ci que part l'initiative.

La forme valeur relative simple ou isolée d'une marchandise suppose une autre marchandise quelconque comme équivalent accidentel. La forme développée de la valeur relative, cette expression de la valeur d'une marchandise dans toutes les autres, leur imprime à toutes, la forme d'équivalents particuliers d'espèce différente. Enfin, une marchandise spécifique acquiert la forme d'équivalent général, parce que toutes les autres marchandises en font la matière de leur forme générale de valeur relative.

A mesure cependant que la forme valeur en général se développe, se développe aussi l'opposition entre ses deux pôles, valeur relative et équivalent. De même la première forme valeur, *20 mètres de toile = 1 habit*, contient cette opposition, mais ne la fixe pas. Dans cette équation, l'un des termes, la toile, se trouve sous la forme valeur relative, et le terme opposé, l'habit, sous la forme équivalent. Si maintenant on lit à rebours cette équation, la toile et l'habit changent tout simplement de rôle,

mais la forme de l'équation reste la même. Aussi est-il difficile de fixer ici l'opposition entre les deux termes.

Sous la forme II, une espèce de marchandise peut développer complètement sa valeur relative, revêt la forme totale de la valeur relative, parce que, et en tant que toutes les autres marchandises se trouvent vis-à-vis d'elle sous la forme équivalent.

Ici l'on ne peut déjà plus renverser les deux termes de l'équation sans changer complètement son caractère, et la faire passer de la forme valeur totale à la forme valeur générale.

Enfin, la dernière forme, la forme III, donne à l'ensemble des marchandises une expression de valeur relative générale et uniforme, parce que et en tant qu'elle exclut de la forme équivalent toutes les marchandises, à l'exception d'une seule. Une marchandise, la toile, se trouve conséquemment sous forme d'échangeabilité immédiate avec toutes les autres marchandises, parce que et en tant que celles-ci ne s'y trouvent pas¹.

Sous cette forme III, le monde des marchandises ne possède donc une forme valeur relative sociale et générale, que parce que toutes les marchandises qui en font partie sont exclues de la forme équivalent ou de la forme sous laquelle elles sont immédiatement échangeables. Par contre, la marchandise qui fonctionne comme équivalent général, la toile, par exemple, ne saurait prendre part à la forme générale de la valeur relative; il faudrait pour cela qu'elle pût se servir à elle-même d'équivalent. Nous obtenons alors : *20 mètres de toile = 20 mètres de toile*, tautologie qui n'exprime ni valeur ni quantité de valeur. Pour exprimer la valeur relative de l'équivalent général, il nous faut lire à rebours la forme III. Il ne possède aucune forme relative commune avec les autres marchandises, mais sa valeur s'exprime relativement dans la série interminable de toutes les autres marchandises. La forme développée de la valeur relative, ou forme II, nous apparaît ainsi maintenant comme la forme spécifique dans laquelle l'équivalent général exprime sa propre valeur.

3. Transition de la forme valeur générale à la forme argent.

La forme équivalent général est une forme de la valeur en général. Elle peut donc appartenir à n'importe quelle marchandise. D'un autre côté, une marchandise ne peut se trouver sous cette forme (forme III) que parce qu'elle est exclue elle-même par toutes les autres marchandises comme équivalent. Ce n'est qu'à partir du moment où ce caractère exclusif vient s'attacher à un genre spécial de marchandise, que la forme valeur relative prend consistance, se fixe dans un objet unique et acquiert une authenticité sociale.

¹ La forme d'échangeabilité immédiate et universelle n'indique pas le moins du monde au premier coup d'œil qu'elle est une forme polarisée, renfermant en elle des oppositions, et tout aussi inséparable de la forme contraire sous laquelle l'échange immédiat n'est pas possible, que le rôle positif d'un des pôles d'un aimant l'est du rôle négatif de l'autre pôle. On peut donc s'imaginer qu'on a la faculté de rendre toutes les marchandises immédiatement échangeables, comme on peut se figurer que tous les catholiques peuvent être faits papes en même temps. Mais, en réalité, la forme valeur relative générale et la forme d'équivalent général sont les deux pôles opposés, se supposant et se repoussant réciproquement, du même rapport social des marchandises.

Cette impossibilité d'échange immédiat entre les marchandises est un des principaux inconvénients attachés à la forme actuelle de la production dans laquelle cependant l'économiste bourgeois voit le *nec plus ultra* de la liberté humaine et de l'indépendance individuelle. Bien des efforts inutiles, utopiques, ont été tentés pour vaincre cet obstacle. J'ai fait voir ailleurs que Proudhon avait été précédé dans cette tentative par Bray, Gray et d'autres encore.

La marchandise spéciale avec la forme naturelle de laquelle la forme équivalent s'identifie peu à peu dans la société devient marchandise monnaie ou fonctionne comme monnaie. Sa fonction sociale spécifique, et conséquemment son monopole social, est de jouer le rôle de l'équivalent universel dans le monde des marchandises. Parmi les marchandises qui, dans la forme II, figurent comme équivalents particuliers de la toile et qui, sous la forme III, expriment, ensemble dans la toile leur valeur relative, c'est l'or qui a conquis historiquement ce privilège. Mettons donc dans la forme III la marchandise or à la place de la marchandise toile, et nous obtenons :

C'est l'or ou l'argent qui vont jouer le rôle **d'équivalent général**.

D. Forme monnaie ou argent¹.

20 mètres de toile		
1 habit		
10 livres de thé		
40 livres de café	=	Onces d'or
½ tonne de fer		
X marchandise A		
Etc.		

Des changements essentiels ont lieu dans la transition de la forme I à la forme II, et de la forme II à la forme III. La forme IV, au contraire, ne diffère en rien de la forme III, si ce n'est que maintenant c'est l'or qui possède à la place de la toile la forme d'équivalent général. Le progrès consiste tout simplement en ce que la forme d'échangeabilité immédiate et universelle, ou la forme d'équivalent général, s'est incorporée définitivement dans la forme naturelle et spécifique de l'or.

L'or ne joue le rôle de monnaie vis-à-vis des autres marchandises que parce qu'il jouait déjà auparavant vis-à-vis d'elles le rôle de marchandise. De même qu'elles toutes, il fonctionnait aussi comme équivalent, soit accidentellement dans des échanges isolés, soit comme équivalent particulier à côté d'autres équivalents. Peu à peu il fonctionna dans des limites plus ou moins larges comme équivalent général. Dès qu'il a conquis le monopole de cette position dans l'expression de la valeur du monde marchand, il devient marchandise monnaie, et c'est seulement à partir du moment où il est déjà devenu marchandise monnaie que la forme IV se distingue de la forme III, ou que la forme générale de valeur se métamorphose en forme monnaie ou argent.

L'expression de valeur relative simple d'une marchandise, de la toile, par exemple, dans la marchandise qui fonctionne déjà comme monnaie, par exemple, l'or, est forme prix. La forme prix de la toile est donc :

¹ La traduction exacte des mots allemands « *Geld, Geldform* » présente une difficulté. L'expression : « forme argent » peut indistinctement s'appliquer à toutes les marchandises sauf les métaux précieux. On ne saurait pas dire, par exemple, sans amener une certaine confusion dans l'esprit des lecteurs : « forme argent de l'argent », ou bien « l'or devient argent ». Maintenant l'expression « forme monnaie » présente un autre inconvénient, qui vient de ce qu'en français le mot « monnaie » est souvent employé dans le sens de pièces monnayées. Nous employons alternativement les mots « forme monnaie » et « forme argent » suivant les cas, mais toujours dans le même sens.

20 mètres de toile = 2 onces d'or,

ou, si 2 livres sterling sont le nom de monnaie de 2 onces d'or,
20 mètres de toile = 2 livres sterling.

La difficulté dans le concept de la forme argent, c'est tout simplement de bien saisir la forme équivalent général, c'est-à-dire la forme valeur générale, la forme III. Celle-ci se résout dans la forme valeur développée, la forme II, et l'élément constituant de cette dernière est la forme I :

20 mètres de toile = 1 habit,
ou x marchandise A = y marchandise B.

La forme simple de la marchandise est par conséquent le germe de la forme argent¹.

¹ L'économie politique classique n'a jamais réussi à déduire de son analyse de la marchandise, et spécialement de la valeur de cette marchandise, la forme sous laquelle elle devient valeur d'échange, et c'est là un de ses vices principaux. Ce sont précisément ses meilleurs représentants, tels qu'Adam Smith et Ricardo, qui traitent la forme valeur comme quelque chose d'indifférent ou n'ayant aucun rapport intime avec la nature de la marchandise elle-même. Ce n'est pas seulement parce que la valeur comme quantité absorbe leur attention. La raison en est plus profonde. La forme valeur du produit du travail est la forme la plus abstraite et la plus générale du mode de production actuel, qui acquiert par cela même un caractère historique, celui d'un mode particulier de production sociale. Si on commet l'erreur de la prendre pour la forme naturelle, éternelle, de toute production dans toute société, on perd nécessairement de vue le côté spécifique de la forme valeur, puis de la forme marchandise, et à un degré plus développé, de la forme argent, forme capital, etc. C'est ce qui explique pourquoi on trouve chez des économistes complètement d'accord entre eux sur la mesure de la quantité de valeur par la durée de travail les idées les plus diverses et les plus contradictoires sur l'argent, c'est-à-dire sur la forme fixe de l'équivalent général. On remarque cela surtout dès qu'il s'agit de questions telles que celle des banques par exemple; c'est alors à n'en plus finir avec les définitions de la monnaie et les lieux communs constamment débités à ce propos. — Je fais remarquer une fois pour toutes que j'entends par économie politique classique toute économie qui, à partir de William Petty, cherche à pénétrer l'ensemble réel et intime des rapports de production dans la société bourgeoise, par opposition à l'économie vulgaire qui se contente des apparences, rumine sans cesse pour son propre besoin et pour la vulgarisation des plus grossiers phénomènes les matériaux déjà élaborés par ses prédécesseurs, et se borne à ériger pédantesquement en système et à proclamer comme vérités éternelles les illusions dont le bourgeois aime à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles.

2.6. IV. — Le caractère fétiche de la marchandise et son secret

Ce chapitre constitue une **nouveauté** par rapport aux analyses précédentes qui reprenaient pour l'essentiel les apports de la *Contribution* de 1859.

Le concept de fétichisme de la marchandise a fait l'objet de nombreuses études d'inégale pertinence¹.

Mais tournons-nous d'abord vers le dictionnaire² pour obtenir la définition suivante du vocable *fétichisme* : « Système religieux consistant à faire de divers objets naturels ou façonnés les signes efficaces de puissances supra-humaines et à les utiliser dans des pratiques de magie », avec cette précision concernant Marx : « Processus de réification³ réduisant les rapports sociaux à des relations d'échanges entre des marchandises, dans le mode de production marchande. ».

Marx entreprend dans ce chapitre l'analyse du processus au terme duquel l'*équivalent* général, sous forme de monnaie, **occulte** son statut de *mesure* de la valeur pour apparaître comme sa **cause** elle-même⁴. Ce phénomène d'*autonomisation* de la valeur entraîne l'effacement de sa relation avec le travail, le travail socialement nécessaire, le travail dit *abstrait*, qui en est la **véritable et seule source**.

La valeur paraît dominer dans son univers **comme une divinité** avec laquelle la marchandise fétichisée communique.

Le rapport social des hommes entre eux, par le travail qu'ils accomplissent, « revêt (alors) pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles », ce qui entraîne cette « fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses, des produits eux-mêmes. ».

Avec cette conséquence que les producteurs se trouvent dominés par leurs produits.

Une marchandise paraît au premier coup d'œil quelque chose de trivial et qui se comprend de soi-même. Notre analyse a montré au contraire que c'est une chose très complexe, pleine de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques. En tant que valeur d'usage, il n'y a en elle rien de mystérieux, soit qu'elle satisfasse les besoins de l'homme par ses propriétés, soit que ses propriétés soient produites par le travail humain. Il est évident que l'activité de l'homme transforme les matières fournies par la nature de façon à les rendre utiles. La forme du bois, par exemple, est changée, si l'on en fait une table. Néanmoins, la table reste bois, une chose ordinaire et qui tombe sous les sens. Mais dès qu'elle se présente comme marchandise, c'est une toute autre affaire. A la fois saisissable et insaisissable, il ne lui suffit pas de poser ses pieds sur le sol; elle se dresse, pour ainsi dire, sur sa tête de bois en face des autres marchandises et se livre à des caprices plus bizarres que si elle se mettait à danser⁵.

Le caractère mystique de la marchandise ne provient donc pas de sa valeur d'usage. Il ne provient pas davantage des caractères qui déterminent la valeur. D'abord, en effet, si variés que puissent être les travaux utiles ou les activités productives, c'est

¹ (Signalons, parmi d'autres apports, l'ouvrage d'Antoine Artous, *Le fétichisme chez Marx*, aux Editions Syllepse, la communication d'Alain Bihr au 5^e Congrès Marx International, Université Paris X Nanterre d'octobre 2007 « La critique du fétichisme économique. Fil rouge du Capital », et la conférence de Bernard Vasseur, « Lecture de Marx : le fétichisme de la marchandise, du capitalisme et de l'argent » en ligne sur le site de You Tube)

² (Le CNTRL, Central National de Ressources Textuelles et Lexicales, en l'occurrence.)

³ (La catégorie de *réification* n'est pas requise explicitement par Marx. Elle fera l'objet tout particulier des travaux de Georg Lukács, notamment dans son ouvrage fondamental de 1923 *Histoire et conscience de classe*.)

⁴ (Imaginons, par exemple, que le thermomètre se trouve perçu comme la cause elle-même de la chaleur, ainsi confondu avec la chaudière.)

⁵ On se souvient que la Chine et les tables commencèrent à danser, lorsque tout le reste du monde semblait ne pas bouger — *pour encourager les autres*.

une vérité physiologique qu'ils sont avant tout des fonctions de l'organisme humain, et que toute fonction pareille, quels que soient son contenu et sa forme, est essentiellement une dépense du cerveau, des nerfs, des muscles, des organes, des sens, etc., de l'homme. En second lieu, pour ce qui sert à déterminer la quantité de la valeur, c'est-à-dire la durée de cette dépense ou la quantité de travail, on ne saurait nier que cette quantité de travail se distingue visiblement de sa qualité. Dans tous les états sociaux le temps qu'il faut pour produire les moyens de consommation a dû intéresser l'homme, quoique inégalement, suivant les divers degrés de la civilisation¹. Enfin dès que les hommes travaillent d'une manière quelconque les uns pour les autres, leur travail acquiert aussi une forme sociale.

D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail, dès qu'il revêt la forme d'une marchandise ? Evidemment de cette forme elle-même.

Le caractère d'égalité des travaux humains acquiert la forme de valeur des produits du travail; la mesure des travaux individuels par leur durée acquiert la forme de la grandeur de valeur des produits du travail; enfin les rapports des producteurs, dans lesquels s'affirment les caractères sociaux de leurs travaux, acquièrent la forme d'un rapport social des produits du travail. Voilà pourquoi ces produits se convertissent en marchandises, c'est-à-dire en choses qui tombent et ne tombent pas sous les sens, ou choses sociales. C'est ainsi que l'impression lumineuse d'un objet sur le nerf optique ne se présente pas comme une excitation subjective du nerf lui-même, mais comme la forme sensible de quelque chose qui existe en dehors de l'œil. Il faut ajouter que dans l'acte de la vision la lumière est réellement projetée d'un objet extérieur sur un autre objet, l'œil; c'est un rapport physique entre des choses physiques. Mais la forme valeur et le rapport de valeur des produits du travail n'ont absolument rien à faire avec leur nature physique. C'est seulement un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt ici pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles. Pour trouver une analogie à ce phénomène, il faut la chercher dans la région nuageuse du monde religieux. Là les produits du cerveau humain ont l'aspect d'êtres indépendants, doués de corps particuliers, en communication avec les hommes et entre eux. Il en est de même des produits de la main de l'homme dans le monde marchand. C'est ce qu'on peut nommer le fétichisme attaché aux produits du travail, dès qu'ils se présentent comme des marchandises, fétichisme inséparable de ce mode de production.

En général, des objets d'utilité ne deviennent des marchandises que parce qu'ils sont les produits de travaux privés exécutés indépendamment les uns des autres. L'ensemble de ces travaux privés forme le travail social. Comme les producteurs n'entrent socialement en contact que par l'échange de leurs produits, ce n'est que dans les limites de cet échange que s'affirment d'abord les caractères sociaux de leurs travaux privés. Ou bien les travaux privés ne se manifestent en réalité comme divisions du travail social que par les rapports que l'échange établit entre les produits du travail et indirectement entre les producteurs. Il en résulte que pour ces derniers les rapports de leurs travaux privés apparaissent ce qu'ils sont, c'est-à-dire non des rapports sociaux immédiats des personnes dans leurs travaux mêmes, mais bien plutôt des rapports sociaux entre les choses.

¹ Chez les anciens Germains la grandeur d'un arpent de terre était calculée d'après le travail d'un jour, et de là son nom *Tagwerk*, *Mannwerk*, etc. (*Jurnale* ou *jurnalís*, *terra jurnalís* ou *diurnalís*.) D'ailleurs l'expression de « journal » de terre subsiste encore dans certaines parties de la France (voir Georg Ludwig von MAURER, *Einleitung zur Geschichte der Mark-, Hof-, Dorf- und Stadt-Verfassung...*, Munich, 1854, p. 129 et suiv.). [Deuxième édition]

C'est seulement dans leur échange que les produits du travail acquièrent comme valeurs une existence sociale identique et uniforme, distincte de leur existence matérielle et multiforme comme objets d'utilité. Cette scission du produit du travail en objet utile et en objet de valeur s'élargit dans la pratique dès que l'échange a acquis assez d'étendue et d'importance pour que des objets utiles soient produits en vue de l'échange, de sorte que le caractère de valeur de ces objets est déjà pris en considération dans leur production même. A partir de ce moment, les travaux privés des producteurs acquièrent en fait un double caractère social. D'un côté, ils doivent être travail utile, satisfaire des besoins sociaux, et, s'affirmer ainsi comme parties intégrantes du travail général, d'un système de division sociale du travail qui se forme spontanément; de l'autre côté, ils ne satisfont les besoins divers des producteurs eux-mêmes, que parce que chaque espèce de travail privé utile est échangeable avec toutes les autres espèces de travail privé utile, c'est-à-dire est réputé leur égal. L'égalité de travaux qui diffèrent *toto coelo* [complètement] les uns des autres ne peut consister que dans une abstraction de leur inégalité réelle, que dans la réduction à leur caractère commun de dépense de force humaine, de travail humain en général, et c'est l'échange seul qui opère cette réduction en mettant en présence les uns des autres sur un pied d'égalité les produits des travaux les plus divers.

Le double caractère social des travaux privés ne se réfléchit dans le cerveau des producteurs que sous la forme que leur imprime le commerce pratique, l'échange des produits. Lorsque les producteurs mettent en présence et en rapport les produits de leur travail à titre de valeurs, ce n'est pas qu'ils voient en eux une simple enveloppe sous laquelle est caché un travail humain identique; tout au contraire : en réputant égaux dans l'échange leurs produits différents, ils établissent par le fait que leurs différents travaux sont égaux. Ils le font sans le savoir¹. La valeur ne porte donc pas écrit sur le front ce qu'elle est. Elle fait bien plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe. Ce n'est qu'avec le temps que l'homme cherche à déchiffrer le sens de l'hiéroglyphe, à pénétrer les secrets de l'œuvre sociale à laquelle il contribue, et la transformation des objets utiles en valeurs est un produit de la société, tout aussi bien que le langage.

La découverte scientifique faite plus tard que les produits du travail, en tant que valeurs, sont l'expression pure et simple du travail humain dépensé dans leur production, marque une époque dans l'histoire du développement de l'humanité mais ne dissipe point la fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses, des produits eux-mêmes. Ce qui n'est vrai que pour cette forme de production particulière, la production marchande, à savoir : que le caractère social des travaux les plus divers consiste dans leur égalité comme travail humain, et que ce caractère social spécifique revêt une forme objective, la forme valeur des produits du travail, ce fait, pour l'homme engrené dans les rouages et les rapports de la production des marchandises, paraît, après comme avant la découverte de la nature de la valeur, tout aussi invariable et d'un ordre tout aussi naturel que la forme gazeuse de l'air qui est restée la même après comme avant la découverte de ses éléments chimiques.

Ce qui intéresse tout d'abord pratiquement les échangistes, c'est de savoir combien ils obtiendront en échange de leurs produits, c'est-à-dire la proportion dans laquelle les produits s'échangent entre eux. Dès que cette proportion a acquis une certaine fixité habituelle, elle leur paraît provenir de la nature même des pro-

¹ Quand donc Galiani dit : « La valeur est un rapport entre deux personnes » (*La Ricchezza è una ragione tra due persone*. (GALIANI, *Della Moneta*, p. 221, t. III du recueil de Custodi : *Scrittori classici italiani di Economia politica*. — *Parte moderna*, Milan, 1803), il aurait dû ajouter : un rapport caché sous l'enveloppe des choses. [Deuxième édition]

duits du travail. Il semble qu'il réside dans ces choses une propriété de s'échanger en proportions déterminées comme les substances chimiques se combinent en proportions fixes.

Le caractère de valeur des produits du travail ne ressort en fait que lorsqu'ils se déterminent comme quantités de valeur. Ces dernières changent sans cesse, indépendamment de la volonté et des prévisions des producteurs, aux yeux desquels leur propre mouvement social prend ainsi la forme d'un mouvement des choses, mouvement qui les mène, bien loin qu'ils puissent le diriger. Il faut que la production marchande se soit complètement développée avant que de l'expérience même se dégage cette vérité scientifique : que les travaux privés, exécutés indépendamment les uns des autres, bien qu'ils s'entrelacent comme ramifications du système social et spontané de la division du travail, sont constamment ramenés à leur mesure sociale proportionnelle. Et comment ? Parce que dans les rapports d'échange accidentels et toujours variables de leurs produits, le temps de travail social nécessaire à leur production l'emporte de haute lutte comme loi naturelle régulatrice, de même que la loi de la pesanteur se fait sentir à n'importe qui lorsque sa maison s'écroule sur sa tête¹. La détermination de la quantité de valeur par la durée de travail est donc un secret caché sous le mouvement apparent des valeurs des marchandises; mais sa solution, tout en montrant que la quantité de valeur ne se détermine pas au hasard, comme il semblerait, ne fait pas pour cela disparaître la forme qui représente cette quantité comme un rapport de grandeur entre les choses, entre les produits eux-mêmes du travail.

La réflexion sur les formes de la vie sociale, et, par conséquent, leur analyse scientifique, suit une route complètement opposée au mouvement réel. Elle commence, après coup, avec des données déjà tout établies, avec les résultats du développement. Les formes qui impriment aux produits du travail le cachet de marchandises et qui, par conséquent, président déjà à leur circulation possèdent aussi déjà la fixité de formes naturelles de la vie sociale, avant que les hommes cherchent à se rendre compte, non du caractère historique de ces formes qui leur paraissent bien plutôt immuables, mais de leur sens intime. Ainsi c'est seulement l'analyse du prix des marchandises qui a conduit à la détermination de leur valeur quantitative, et c'est seulement l'expression commune des marchandises en argent qui a amené la fixation de leur caractère valeur. Or, cette forme acquise et fixe du monde des marchandises, leur forme argent, au lieu de révéler les caractères sociaux des travaux privés et les rapports sociaux des producteurs, ne fait que les voiler. Quand je dis que du froment, un habit, des bottes se rapportent à la toile comme à l'incarnation générale du travail humain abstrait, la fausseté et l'étrangeté de cette expression sautent immédiatement aux yeux. Mais quand les producteurs de ces marchandises les rapportent, à la toile, à l'or ou à l'argent, ce qui revient au même, comme à l'équivalent général, les rapports entre leurs travaux privés et l'ensemble du travail social leur apparaissent précisément sous cette forme bizarre.

Les catégories de l'économie bourgeoise sont des formes de l'intellect qui ont une vérité objective, en tant qu'elles reflètent des rapports sociaux réels, mais ces rapports n'appartiennent qu'à cette époque historique déterminée, où la production marchande est le mode de production social. Si donc nous envisageons d'autres formes de production, nous verrons disparaître aussitôt tout ce mysticisme qui obscurcit les produits du travail dans la période actuelle.

¹ « Que doit-on penser d'une loi qui ne peut s'exécuter que par des révolutions périodiques ? C'est tout simplement une loi naturelle fondée sur l'inconscience de ceux qui la subissent. » (Friedrich ENGELS « *Umrisse, zu einer Kritik der Nationalökonomie* », p. 103, dans les *Annales franco-allemandes*, éditées par Arnold Rude et Karl Marx, Paris, 1844.)

Marx engage sa démonstration par une brève *esquisse* historique des modes¹ de production qu'il débute, avec quelque peu d'ironie², par l'évocation de la solitude de Robinson sur son île.

Puisque l'économie politique aime les Robinsonnades³, visitons d'abord Robinson dans son île.

Modeste, comme il l'est naturellement, il n'en a pas moins divers besoins à satisfaire, et il lui faut exécuter des *travaux utiles de genre différent*, fabriquer des meubles, par exemple, se faire des outils, apprivoiser des animaux, pêcher, chasser, etc. De ses prières et autres bagatelles semblables nous n'avons rien à dire, puisque notre Robinson y trouve son plaisir et considère une activité de cette espèce comme une distraction fortifiante. Malgré la variété de ses fonctions productives, il sait qu'elles ne sont que les formes diverses par lesquelles s'affirme le même Robinson, c'est-à-dire tout simplement des modes divers de travail humain. La nécessité même le force à partager son temps entre ses occupations différentes. Que l'une prenne plus, l'autre moins de place dans l'ensemble de ses travaux, cela dépend de la plus ou moins grande difficulté qu'il a à vaincre pour obtenir l'effet utile qu'il a en vue. L'expérience lui apprend cela, et notre homme qui a sauvé du naufrage montre, grand livre, plume et encre, ne tarde pas, en bon Anglais qu'il est, à mettre en note tous ses actes quotidiens. Son inventaire contient le détail des objets utiles qu'il possède, des différents modes de travail exigés par leur production, et enfin du temps de travail que lui coûtent en moyenne des quantités déterminées de ces divers produits. Tous les rapports entre Robinson et les choses qui forment la richesse qu'il s'est créée lui-même sont tellement simples et transparents que M. Baudrillard pourrait les comprendre sans une trop grande tension d'esprit. Et cependant toutes les déterminations essentielles de la valeur y sont contenues.

Il poursuit avec le mode de production féodal. Les rapports de domination sociale y sont clairement perçus comme des rapports de dépendance personnelle.

Transportons-nous, maintenant de l'île lumineuse de Robinson dans le sombre moyen âge européen. Au lieu de l'homme indépendant, nous trouvons ici tout le monde dépendant, serfs et seigneurs, vassaux et suzerains, laïques et clercs. Cette dépendance personnelle, caractérise aussi bien les rapports sociaux de la production matérielle que toutes les autres sphères de la vie auxquelles elle sert de fondement. Et c'est précisément parce que la société est basée sur la dépendance personnelle que tous les rapports sociaux apparaissent comme des rapports entre les personnes. Les travaux divers et leurs produits n'ont en conséquence pas besoin de prendre une figure fantastique distincte de leur réalité. Ils se présentent comme services, prestations et livraisons en nature. La forme naturelle du travail, sa particularité — et non sa généralité, son caractère abstrait, comme dans la production marchande — en est aussi la forme sociale. La cor-

¹ (« des formes de production », écrit-il.)

² (Compte tenu de ses nombreuses critiques, notamment dans les *Grundrisse*, à l'égard des robinsonnades de l'économie politique bourgeoise qui ne sont, à ses yeux, que de pures fictions idéologiques. Nous renvoyons sur le sujet aux pages de nos **fascicules 23**, chapitre 3.2. (« Robinsonnades ») et **29**, chapitre 1.1. (« Formes antérieures à la production capitaliste »).)

³ Ricardo lui-même a sa Robinsonnade. Le chasseur et le pêcheur primitifs sont pour lui des marchands qui échangent le poisson et le gibier en raison de la durée du travail réalisé dans leurs valeurs. A cette occasion, il commet ce singulier anachronisme, que le chasseur et le pêcheur consultent, pour le calcul de leurs instruments de travail, les tableaux d'annuités en usage à la Bourse de Londres en 1817. Les « parallélogrammes de M. Owen » paraissent être la seule forme de société qu'il connaisse en dehors de la société bourgeoise (K. Marx, *Contribution...*, *op.cit.*, p. 38-39). [Deuxième édition]

vée est tout aussi bien mesurée par le temps que le travail qui produit des marchandises; mais chaque corvéable sait fort bien, sans recourir à un Adam Smith, que c'est une quantité déterminée de sa force de travail personnelle qu'il dépense au service de son maître. La dîme à fournir au prêtre est plus claire que la bénédiction du prêtre. De quelque manière donc qu'on juge les masques que portent les hommes dans cette société, les rapports sociaux des personnes dans leurs travaux respectifs s'affirment nettement comme leurs propres rapports personnels, au lieu de se déguiser en rapports sociaux des choses, des produits du travail.

Puis la forme de l'association familiale régie par la mise en commun des travaux dont le caractère social est clairement perçu.

Pour rencontrer le travail commun, c'est-à-dire l'association immédiate, nous n'avons pas besoin de remonter à sa forme naturelle primitive, telle qu'elle nous apparaît au seuil de l'histoire de tous les peuples civilisés¹. Nous en avons un exemple tout près de nous dans l'industrie rustique et patriarcale d'une famille de paysans qui produit pour ses propres besoins bétail, blé, toile, lin, vêtements, etc. Ces divers objets se présentent à la famille comme les produits divers de son travail et non comme des marchandises qui s'échangent réciproquement. Les différents travaux d'où dérivent ces produits, agriculture, élevage du bétail, tissage, confection de vêtements, etc., possèdent de prime abord la forme de fonctions sociales, parce qu'ils sont des fonctions de la famille qui a sa division de travail tout aussi bien que la production marchande. Les conditions naturelles varient avec le changement des saisons, ainsi que les différences d'âge et de sexe, règlent dans la famille la distribution du travail et sa durée pour chacun. La mesure de la dépense des forces individuelles par le temps de travail apparaît ici directement comme caractère social des travaux eux-mêmes, parce que les forces de travail individuelles ne fonctionnent que comme organes de la force commune de la famille.

Enfin l'hypothèse, très rapidement esquissée, d'une production planifiée : en ce cas « Les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent (...) simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution ».

Représentons-nous enfin une réunion d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant, d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social. Tout ce que nous avons dit du travail de Robinson se reproduit ici, mais socialement et non individuellement. Tous les produits de Robinson étaient son produit personnel et exclusif, et, conséquemment, objets d'utilité immédiate pour lui. Le produit total des travailleurs unis est un produit social. Une partie sert de nouveau comme moyen de production et reste sociale; mais l'autre partie est consommée et, par conséquent, doit se répartir entre tous. Le mode de répartition variera suivant l'organisme produc-

¹ C'est un préjugé ridicule, répandu ces derniers temps, de croire que la propriété collective *primitive* est une forme de propriété spécifiquement slave, voire exclusivement russe. C'est la forme primitive dont on peut établir la présence chez les Romains, les Germains, les Celtes, mais dont on rencontre encore, aux Indes, tout un échantillonnage aux spécimens variés, bien qu'en partie à l'état de vestiges. Une étude rigoureuse des formes de la propriété collective en Asie, et spécialement aux Indes, montrerait qu'en se dissolvant les différentes formes de la propriété collective primitive ont donné naissance à différentes formes de propriété. C'est ainsi que l'on peut, par exemple, déduire les différents types originaux de propriété privée à Rome et chez les Germains de différentes formes de propriété collective aux Indes (K. Marx, *Contribution...*, *op. cit.*, p. 13). [Deuxième édition]

teur de la société et le degré de développement historique des travailleurs. Supposons, pour mettre cet état de choses en parallèle avec la production marchande, que la part accordée à chaque travailleur soit en raison son temps de travail. Le temps de travail jouerait ainsi un double rôle. D'un côté, sa distribution dans la société règle le rapport exact des diverses fonctions aux divers besoins; de l'autre, il mesure la part individuelle de chaque producteur dans le travail commun, et en même temps la portion qui lui revient dans la partie du produit commun réservée à la consommation. Les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution.

Marx insiste sur la conformité **au monde religieux** de la domination de la valeur marchande confortée par le culte de *l'homme abstrait*.

Le monde religieux n'est que le reflet du monde réel. Une société où le produit du travail prend généralement la forme de marchandise et où, par conséquent, le rapport le plus général entre les producteurs consiste à comparer les valeurs de leurs produits et, sous cette enveloppe des choses, à comparer les uns aux autres leurs travaux privés à titre de travail humain égal, une telle société trouve dans le christianisme avec son culte de l'homme abstrait, et surtout dans ses types bourgeois, protestantisme, déisme, etc., le complément religieux le plus convenable. Dans les modes de production de la vieille Asie, de l'antiquité en général, la transformation du produit en marchandise ne joue qu'un rôle subalterne, qui cependant acquiert plus d'importance à mesure que les communautés approchent de leur dissolution. Des peuples marchands proprement dits n'existent que dans les intervalles du monde antique, à la façon des dieux d'Epicure, ou comme les Juifs dans les pores de la société polonaise. Ces vieux organismes sociaux sont, sous le rapport de la production, infiniment plus simples et plus transparents que la société bourgeoise; mais ils ont pour base l'immaturation de l'homme individuel — dont l'histoire n'a pas encore coupé, pour ainsi dire, le cordon ombilical qui l'unit à la communauté naturelle d'une tribu primitive — ou des conditions de despotisme et d'esclavage. Le degré inférieur de développement des forces productives du travail qui les caractérise, et qui par suite imprègne, tout le cercle de la vie matérielle, l'étroitesse des rapports des hommes, soit entre eux, soit avec la nature, se reflète idéalement dans les vieilles religions nationales. En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifestera l'œuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social. Mais cela exige dans la société un ensemble de conditions d'existence matérielle qui ne peuvent être elles-mêmes le produit que d'un long et douloureux développement.

L'économie politique a bien, à est vrai, analysé la valeur et la grandeur de valeur¹, quoique d'une manière très imparfaite.

¹ Un des premiers économistes qui après *William Petty* ait ramené la *valeur* à son véritable contenu, le célèbre Franklin, peut nous fournir un exemple de la manière dont l'économie bourgeoise procède dans son analyse. Il dit : « Comme le commerce en général n'est pas autre chose qu'un échange de travail contre travail, c'est par le travail qu'on estime le plus exactement la valeur de toutes choses » (*The Works of Benjamin Franklin*. etc., éditions Sparks, Boston, 1836, t. II. p. 267). Franklin trouve tout aussi naturel que les choses aient de la valeur, que le corps de la pesanteur. A son point de vue, il s'agit tout simplement de trouver comment cette *valeur* sera estimée le plus exactement possible. Il ne remarque même pas qu'en déclarant que « c'est par le travail qu'on estime le plus exactement la valeur de toute chose », il fait abs-

Mais elle ne s'est jamais demandé pourquoi le travail se représente dans la valeur, et la mesure du travail par sa durée dans la grandeur de valeur des produits. Des formes qui manifestent au premier coup d'œil qu'elles appartiennent à une période sociale dans laquelle la production et ses rapports régissent l'homme au lieu d'être régis par lui paraissent à sa conscience bourgeoise une nécessité tout aussi naturelle que le travail productif lui-même. Rien d'étonnant qu'elle traite les formes de production sociale qui ont précédé la production bourgeoise, comme les Pères de l'Eglise traitaient les religions qui avaient précédé le christianisme¹.

traction de la différence des travaux échangés et les réduit à un travail humain égal. Autrement il aurait dû dire : puisque l'échange de bottes ou de souliers contre des tables n'est pas autre chose qu'un échange de cordonnerie contre menuiserie, c'est par le travail du menuisier qu'on estimera avec le plus d'exactitude la valeur des bottes ! En se servant du mot travail en général, il fait abstraction du caractère utile et de la forme concrète des divers travaux.

L'insuffisance de l'analyse que Ricardo a donnée de la grandeur de la valeur — et c'est la meilleure — sera démontrée dans les Livres III et IV de cet ouvrage. Pour ce qui est de la valeur en général, l'économie politique classique ne distingue jamais clairement ni expressément le travail représenté dans la valeur du même travail en tant qu'il se représente dans la valeur d'usage du produit. Elle fait bien en réalité cette distinction, puisqu'elle considère le travail tantôt au point de vue de la qualité, tantôt à celui de la quantité. Mais il ne lui vient pas à l'esprit qu'une différence simplement quantitative des travaux suppose leur unité ou leur égalité qualitative, c'est-à-dire leur réduction au travail humain abstrait. Ricardo, par exemple, se déclare d'accord avec Destutt de Tracy quand celui-ci dit : « Puisqu'il est certain que nos facultés physiques et morales sont notre seule richesse originaire, que l'emploi de ces facultés, le travail quelconque, est notre seul trésor primitif, et que c'est toujours de cet emploi que naissent toutes les choses que nous appelons des biens... il est certain même que tous ces biens ne font que représenter le travail qui leur a donné naissance, et que, s'ils ont une valeur, ou même deux distinctes, ils ne peuvent tenir ces valeurs que de celle du travail dont ils émanent. » (DESTUTT DE TRACY, *Éléments d'idéologie*, I^{re} et II^e parties, Paris, 1826, p. 35, 36.) (Comp. RICARDO, *The Principles of Political Economy*, 3^e éd., London, 1821, p. 334.) Ajoutons seulement que Ricardo prête aux paroles de Destutt un sens trop profond. Destutt dit bien d'un côté que les choses qui forment la richesse représentent le travail qui les a créées; mais, de l'autre, il prétend qu'elles tirent leurs deux valeurs différentes (valeur d'usage et valeur d'échange) de la valeur du travail. Il tombe ainsi dans la platitudes de l'économie vulgaire qui admet préalablement la valeur d'une marchandise (du travail, par exemple) pour déterminer la valeur des autres.

Ricardo le comprend comme s'il disait que le travail (non sa valeur) se représente aussi bien dans la valeur d'usage que dans la valeur d'échange. Mais lui-même distingue si peu le caractère à double face du travail que dans tout son chapitre « Valeur et Richesse », il est obligé de discuter les unes après les autres les trivialités d'un J.-B. Say. Aussi est-il à la fin tout étonné de se trouver d'accord avec Destutt sur le travail comme source de valeur, tandis que celui-ci, d'un autre côté, se fait de la valeur la même idée que Say.

¹ « Les économistes ont une singulière manière de procéder. Il n'y a pour eux que deux sortes d'institutions, celles de l'art et celles de la nature. Les institutions de la féodalité sont des institutions artificielles, celles de la bourgeoisie sont des institutions naturelles. Ils ressemblent en cela aux théologiens, qui, eux aussi, établissent deux sortes de religions. Toute religion qui n'est pas la leur est une invention des hommes, tandis que leur propre religion est une émanation de Dieu... Ainsi il y a eu de l'histoire, mais il n'y en a plus. » (Karl MARX, *Misère de la philosophie. Réponse à la Philosophie de la misère de M. Proudhon*, 1847, p. 113.) Le plus drôle est Bastiat, qui se figure que les Grecs et les Romains n'ont vécu que de rapine. Mais quand on vit de rapine pendant plusieurs siècles, il faut pourtant qu'il y ait toujours quelque chose à prendre ou que l'objet des rapines continuelles se renouvelle constamment. Il faut donc croire que les Grecs et les Romains avaient leur genre de production à eux, conséquemment une économie, qui formait la base matérielle de leur société, tout comme l'économie bourgeoise forme la base de la nôtre. Ou bien Bastiat penserait-il qu'un mode de production fondé sur le travail des esclaves est un système de vol ? Il se place alors sur un terrain dangereux. Quand un géant de la pensée, tel qu'Aristote, a pu se tromper dans son appréciation du travail esclave, pourquoi un nain comme Bastiat serait-il infaillible dans son appréciation du travail salarié ? — Je saisis cette occasion pour dire quelques mots d'une objection qui m'a été faite par un journal germano-américain à propos de mon ouvrage : *Contribution à la critique de l'économie politique*, paru en 1859. Suivant lui, mon opinion que le mode déterminé de production et les rapports sociaux qui en découlent, en un mot que la structure économique de la société est la base réelle sur laquelle s'élève ensuite l'édifice juridique et politique, de telle sorte que le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle — suivant lui, cette opinion est juste pour le monde moderne dominé par les intérêts matériels mais non pour le Moyen Age où régnait le catholicisme, ni pour Athènes et Rome où régnait la politique. Tout d'abord, il est étrange qu'il plaise à certaines gens de supposer que quelqu'un ignore ces manières de parler vieillies et usées sur le Moyen Age et l'Antiquité. Ce qui est clair, c'est que ni le premier ne pouvait vivre du catholicisme, ni la seconde de la politique. Les conditions économiques d'alors expliquent au contraire pourquoi là le catholicisme et ici la politique jouaient le rôle principal. La moindre connaissance de l'histoire de la République romaine, par exemple, fait voir que le secret de cette histoire, c'est l'histoire de la propriété foncière. D'un autre côté, personne n'ignore que déjà

Ce qui fait voir, entre autres choses, l'illusion produite sur la plupart des économistes par le fétichisme inhérent au monde marchand; ou par l'apparence matérielle des attributs sociaux du travail, c'est leur longue et insipide querelle à propos du rôle de la nature dans la création de la valeur d'échange. Cette valeur n'étant pas autre chose qu'une manière sociale particulière de compter le travail employé dans la production d'un objet ne peut pas plus contenir d'éléments matériels que le cours du change, par exemple.

Dans notre société, la forme économique la plus générale et la plus simple qui s'attache aux produits du travail, la forme marchandise, est si familière à tout le monde que personne n'y voit malice. Considérons d'autres formes économiques plus complexes. D'où proviennent, par exemple, les illusions du système mercantile ? Evidemment du caractère fétiche que la forme monnaie imprime aux métaux précieux. Et l'économie moderne, qui fait l'esprit fort et ne se fatigue pas de ressasser ses fades plaisanteries contre le fétichisme des mercantilistes, est-elle moins la dupe des apparences ? N'est-ce pas son premier dogme que des choses, des instruments de travail, par exemple, sont, par nature, capital, et, qu'en voulant les dépouiller de ce caractère purement social, on commet un crime de lèse-nature ? Enfin, les physiocrates, si supérieurs à tant d'égards, n'ont-ils pas imaginé que la rente foncière n'est pas un tribut arraché aux hommes, mais un présent fait par la nature même aux propriétaires ? Mais n'anticipons pas et contentons-nous encore d'un exemple à propos de la forme marchandise elle-même.

Les marchandises diraient, si elles pouvaient parler : notre valeur d'usage peut bien intéresser l'homme; pour nous, en tant qu'objets, nous nous en moquons bien. Ce qui nous regarde c'est notre valeur. Notre rapport entre nous comme choses de vente et d'achat le prouve. Nous ne nous envisageons les unes les autres que comme valeurs d'échange. Ne croirait-on pas que l'économiste emprunte ses paroles à l'âme même de la marchandise quand il dit : « La valeur (valeur d'échange) est une propriété des choses, la richesse (valeur d'usage) est une propriété de l'homme. La valeur dans ce sens suppose nécessairement l'échange, la richesse, non¹. » « La richesse (valeur utile) est un attribut de l'homme; la valeur, un attribut des marchandises. Un homme ou bien une communauté est riche, une perle ou un diamant possèdent de la valeur et la possèdent comme tels². ». Jusqu'ici aucun chimiste n'a découvert de valeur d'échange dans une perle ou dans un diamant. Les économistes qui ont découvert ou inventé des substances chimiques de ce genre, et qui affichent une certaine prétention à la profondeur, trouvent, eux, que la valeur utile des choses leur appartient indépendamment de leurs propriétés matérielles, tandis que leur valeur leur appartient en tant que choses. Ce qui les confirme dans cette opinion, c'est cette circonstance étrange que la valeur utile des choses se réalise pour l'homme sans échange, c'est-à-dire dans un rapport immédiat entre la chose et l'homme, tandis que leur valeur, au contraire, ne se réalise que dans l'échange, c'est-à-dire dans un rapport social. Qui ne se souvient ici du bon Dogberry, et de la leçon qu'il donne au veilleur de nuit, Seacoal :

Don Quichotte a eu à se repentir pour avoir cru que la chevalerie errante était compatible avec toutes les formes économiques de la société.

¹ « *Value is a property of things, riches of man. Value, in this sense, necessarily implies exchanges, riches do not.* » (*Observations on certain verbal Disputas in Political Economy, particularly relating to value and to demand and supply*, London, 1821, p. 16.)

² « Riches are the attribute of men, value is the attribute of commodities. A man or a community is rich, a pearl or a diamond is valuable... A pearl or a diamond is *valuable as a pearl or diamond.* » (S. Bailey, *op. cit.*, p. 165.)

« Etre un homme bien fait est un don des circonstances, mais savoir lire et écrire, cela nous vient de la nature¹. » (*To be a well-favoured man is the gift of fortune; but to write and read comes by nature*².)

¹ L'auteur des *Observations* et S. BAILEY accusent Ricardo d'avoir fait de la valeur d'échange, chose purement relative, quelque chose d'absolu. Tout au contraire, il a ramené la relativité apparente que ces objets, tels que perle et diamant, par exemple, possèdent comme valeur d'échange, au vrai rapport caché sous cette apparence, à leur relativité comme simples expressions de travail humain. Si les partisans de Ricardo n'ont su répondre à Bailey que d'une manière grossière et pas du tout concluante, c'est tout simplement parce qu'ils n'ont trouvé chez Ricardo lui-même rien qui les éclairât sur le rapport intime qui existe entre la valeur et sa forme, c'est-à-dire la valeur d'échange.

² (Une citation de la pièce de Shakespeare *Beaucoup de bruit pour rien*, Acte III, scène III.)

3. Le lexique théorique du *Capital* (1)

Cet exposé a pour objet de recenser les principaux concepts élaborés par Marx dans la rédaction du *Capital* à mesure que nous les découvrons au cours de notre lecture.

Nos citations se réfèrent aux volumes des Editions Sociales (ES).

Equivalent général	L'expression <i>universelle</i> de la valeur des marchandises exige le choix de l'une d'entre elles comme <i>équivalent général</i> . L'or et l'argent accompliront cette fonction comme <i>monnaie</i> en raison de leurs qualités spécifiques : la durabilité et la divisibilité. « La forme métallique de la monnaie (est) la forme équivalent général de toutes les marchandises, l'incarnation sociale de tout travail humain ¹ . ».
Fétichisme de la marchandise	Sous forme de monnaie, l' <i>équivalent général</i> occulte son statut de <i>mesure</i> de la valeur pour apparaître comme sa <i>cause</i> elle-même ² . Ce phénomène d' <i>autonomisation</i> de la valeur entraîne l'effacement de sa relation avec travail socialement nécessaire qui en est la véritable et seule source. La valeur paraît dominer dans son univers comme une divinité. Le rapport social des hommes entre eux, par le travail qu'ils accomplissent, « revêt (alors) pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles », ce qui entraîne cette « fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses, des produits eux-mêmes ³ . ». Avec cette conséquence que les producteurs se trouvent dominés par leurs produits.
Force de travail	La <i>catégorie générale</i> de force de travail désigne bien sûr l'énergie humaine mise en œuvre dans la production. Le <i>concept</i> est toutefois plus précis : il désigne l'énergie productive que l'ouvrier vend au capitaliste en échange de son salaire.
Marchandise	« La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire ⁴ . »
Travail abstrait	Un concept majeur dont il faut bien saisir la signification. Le travail est dit <i>abstrait</i> lorsqu'il correspond à la dépense <i>moyenne</i> de force de travail compte tenu de l'état général des moyens de production à telle époque donnée. Il s'agit bien d'une activité concrète mais calculée sous l'angle d'une <i>moyenne</i> historiquement déterminée. Le travail abstrait est au fondement de la valeur d'échange.
Travail concret	Le travail est dit concret lorsqu'il vise la production d'une valeur d'usage particulière. Marx précise : « Il n'y a pas, à proprement parler, deux sortes de travail dans la marchandise, cependant le même travail y est opposé à lui-même, suivant qu'on le rapporte à la valeur d'usage de la marchandise comme à son produit, ou à la valeur de cette marchandise comme sa pure expression objective ⁵ . ».
Travail simple	Le travail tel qu'il se trouve simplifié par l'organisation manufacturière. Il rend compte de la dimension standardisée de la mise en œuvre de la <i>force de travail</i> par la chaîne de production capitaliste.
Travail complexe	Une composition, une « puissance » de travail simple : « lors même qu'une marchandise est le produit du travail le plus complexe, sa valeur la ramène, dans une

¹ *Le Capital*, ES, vol. 1, p. 138.

² Imaginons, par exemple, que le thermomètre se trouve perçu comme la cause elle-même de la chaleur, ainsi confondu avec la chaudière.

³ *Le Capital*, ES, vol. 1, p. 86.

⁴ *Le Capital*, ES, vol. 1, p. 51.

⁵ *Le Capital*, ES, vol. 1, p. 61.

	proportion quelconque, au produit d'un travail simple, dont elle ne représente par conséquent qu'une quantité déterminée ⁶ . »
Valeur d'usage	Dans sa dimension matérielle, physiquement tangible, la valeur d'usage se définit par l'utilité d'une marchandise en vue de sa consommation, indifférente, sous cet angle, à sa détermination sociale, aux rapports de production qu'elle implique. « Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage et la consommation. Elles forment la matière de la richesse, quelle que soit la forme sociale de cette richesse ⁷ . »
Valeur d'échange	Dans sa dimension relationnelle, la valeur d'échange se trouve au fondement du rapport <i>quantitatif</i> entre les marchandises. Elle est la « proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre ⁸ ». Elle est déterminée par la quantité de travail <i>socialement nécessaire</i> (le travail dit <i>abstrait</i>) à leur production. Le vocable est le plus souvent mentionné par Marx comme « la valeur proprement dite ».

⁶ *Le Capital*, ES, vol. 1, p. 59.

⁷ *Le Capital*, ES, vol. 1, p. 52.

⁸ *Le Capital*, ES, vol. 1, p. 52.

Marx, à mesure

Table générale

Paul Annenkov, <i>Dix années mémorables</i> (Extrait)	Vol. 3
F-N (G) Babeuf, Aperçu biographique et contexte politique	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Controverse avec Antonelle	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Dernière lettre à sa femme et à ses enfants (27.05.1797)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Discours préliminaire au <i>Cadastre universel</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Jacques-Michel Coupé (10.09.1791)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Anaxagore Chaumette (07.05.1793)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Charles Germain (28.07.1795)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettres à Félix Le Peletier (14.07.1796)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Dernière lettre à sa famille	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Manifeste des Plébéiens	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Plaidoirie de Vendôme	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Prénoms et prisons	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, <i>Le Tribun du Peuple</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Sur la loi agraire	Vol. 12
Philippe Buonarroti, La société des Egaux	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Doctrine de Babeuf	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Réponse à MV	Vol. 12
Louis-Napoléon Bonaparte, Chronologie d'une ascension politique	Vol. 21
Louis-Napoléon Bonaparte, Le coup d'Etat de décembre 1851. Repères chronologiques et politiques	Vol. 21
Louis-Napoléon Bonaparte, <i>L'Extinction du paupérisme</i>	Vol. 21
Louis Blanc, De quelle manière on pourrait, selon nous, organiser le travail.	Vol. 13
Louis Blanc, <i>Catéchisme des socialistes</i>	Vol. 14
Philippe Buchez, Economie politique	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Allons en Icarie.</i>	Vol. 13
Etienne Cabet, Comment je suis communiste	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Credo communiste</i>	Vol. 14
Etienne Cabet, Eléments de biographie et contexte politique	Vol. 13
Etienne Cabet, Quarante-huit conditions pour devenir Icarien (1850)	Vol. 13
Etienne Cabet, Publications croisées avec les babouvistes	Vol. 13
Etienne Cabet, Rupture avec Dézamy	Vol. 13
La campagne d'Italie en 1859. Dates remarquables	Vol. 31
Charbonnerie française, brève histoire	Vol. 13
Chartisme (Ie), Vue d'ensemble	Vol. 11
Chartisme (Ie), Chronologie	Vol. 11
Chartisme (Ie), Protagonistes	Vol. 11
<i>La Commune révolutionnaire</i> , « Aux communeux » (Londres, juin 1874)	Vol. 29
Le concept de <i>mode de production</i> : premières formulations	Vol. 22
La Confédération germanique, dates remarquables	Vol. 32
En vue du <i>mode de production asiatique</i>	Vol. 22
Victor Considerant, <i>Manifeste de la Démocratie au XIXe siècle</i>	Vol. 14
Le <i>Crédit mobilier</i> et les frères Pereire	Vol. 15
Charles de Bouckère, Rapport de la commission d'enquête sur l'arrestation du Docteur Marx et de sa femme	Vol. 16
Classes et lutte de classes : une notion libérale ?	Vol. 16
Classes et lutte de classes : Marx, Engels, premières élaborations	Vol. 16
Classes et lutte de classes : protagonistes	Vol. 16
La controverse sur l' <i>eurocentrisme</i> de Marx et d'Engels	Vol. 22
L'affaire Freddy Demuth	Vol. 20
Théodore Dézamy, <i>Le code de la Communauté</i> , Chapitre XVIII	Vol. 13
Théodore Dézamy, Eléments de biographie	Vol. 13
F. Engels, Adresse à M. Feargus O'Connor (<i>The Northern Star</i> du 25.07.1846)	Vol. 11
F. Engels, L'armistice prusso-danois (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 10 septembre 1848)	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes</i>	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes</i> (2)	Vol. 18
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes</i> (3)	Vol. 19
F. Engels, <i>Des rapports sociaux en Russie</i> (<i>Der Volksstaat</i> , des 16, 18 et 21.04.1875)	Vol. 29
F. Engels, Discours sur la Pologne (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 29.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, <i>Esquisse d'une critique de l'économie politique</i>	Vol. 2
F. Engels, Feargus O'Connor et le peuple irlandais (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 9.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, L'agitation chartiste (<i>La Réforme</i> du 30.12.1847)	Vol. 11
F. Engels, La crise commerciale en Angleterre (<i>La Réforme</i> du 23.10.1847)	Vol. 11
F. Engels, La « Coercion Bill » irlandaise et les chartistes (<i>La Réforme</i> du 8.01.1846)	Vol. 11

F. Engels, <i>La Guerre des paysans en Allemagne</i>	Vol. 19
F. Engels, La Kölnische Zeitung et la révolution de juin. (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 1 ^{er} juillet 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le Pô et le Rhin	Vol. 32
F. Engels, La lutte des Magyars (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 13 janvier 1849)	Vol. 14
F. Engels, La révolution de juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> des 1 ^{er} et 2 juillet 1848)	Vol. 15
F. Engels, La Savoie, Nice et le Rhin	Vol. 34
F. Engels, La Savoie et Nice (<i>New-York Daily Tribune</i> du 21 février 1860)	Vol. 34
F. Engels, <i>La Situation de la Classe laborieuse en Angleterre</i>	Vol. 11
F. Engels, Le banquet chartiste (<i>La Réforme</i> du 6.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le congrès économique (<i>Deutsche Brüsseler Zeitung</i> du 26.09.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le congrès sur le libre-échange à Bruxelles (<i>The Northern Star</i> du 09.10.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le mouvement chartiste (<i>La Réforme</i> du 22.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le panslavisme démocratique (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Le procès des communistes à Cologne (<i>New York Daily Tribune</i> du 22.12.1852)	Vol. 20
F. Engels, Le programme agraire des chartistes (<i>La Réforme</i> du 01.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le programme des émigrés blanquistes de la commune (<i>Der Volksstaat</i> du 26.06.1874)	Vol. 29
F. Engels, Le rôle de la violence dans l'histoire (« Aspirations à l'unité jusque vers 1860 »)	Vol. 34
F. Engels, Le statu quo en Allemagne (1847)	Vol. 3
F. Engels, Les Démocrates Fraternelles à la cl. ouvrière d'Angleterre et d'Irlande (<i>Northern Star</i> du 8.01.48)	Vol. 11
F. Engels, Lettre à Eduard Bernstein du 22 février 1882	Vol. 14
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 05.08.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 27.10.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Joseph Bloch, du 21.09.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Franz Mehring, du 17.07.1893	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Walter Borgius, du 25.01.1891	Vol. 5
F. Engels, <i>Lettres d'Allemagne</i> (<i>The Democratic Review</i> , janvier-août 1850)	Vol. 19
F. Engels, <i>Lettres de France</i> (<i>The Democratic Review</i> , janvier-août 1850)	Vol. 15
F. Engels, Le 23 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 24 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 25 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 29 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, La campagne pour la Constitution du Reich	Vol. 17
F. Engels, Meeting pour la pétition nationale (<i>La Réforme</i> 19.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, <i>La loi anglaise des 10 heures</i>	Vol. 19
F. Engels, Mission à Paris (1846-1847)	Vol. 3
F. Engels, Le panslavisme démocratique (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Préface à <i>Travail salarié et Capital</i> , avril 1891	Vol. 9
F. Engels, Préface à <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i> (1888)	Vol. 10
F. Engels, Préface à l'édition de 1885 du <i>18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
F. Engels, Postface aux <i>Problèmes sociaux en Russie</i> (Berlin, 1894)	Vol. 29
F. Engels, <i>Principes du communisme</i> (1847)	Vol. 14
F. Engels, Progrès de la Réforme sociale sur le Continent (1843)	Vol. 13
F. Engels, Réponse à la lettre ouverte de P.N. Tkachev (<i>Der Volkstaat</i> , des 28.03 et 02.04.1875)	Vol. 29
F. Engels, Révolution et contre-révolution en Allemagne	Vol. 17
F. Engels, Sur « les peuples sans histoire »	Vol. 14
F. Engels, Sur la littérature des émigrés (III) (<i>Der Volksstaat</i> des 6 et 8.10.1874)	Vol. 29
F. Engels, sur la <i>Contribution à la critique de l'économie politique</i> de Karl Marx.	Vol. 30
F. Engels, Sur l'inactivité des prolétaires français en déc. 1851 (<i>Notes to the People</i> , février/avril 1852)	Vol. 21
Ferdinand Flocon, Lettre d'invitation à Marx	Vol. 16
La fondation de la Première internationale. Données chronologiques. Les années 1864-1866.	Vol. 36
Charles Fourier, Eléments de biographie	Vol. 1
Charles Fourier, Eléments de doctrine	Vol. 1
Charles Fourier, L'expérience de la phalange de Condé-sur-Vesgre	Vol. 1
Philippe Gigot, <i>le premier marxiste belge</i>	Vol. 16
Andreas Gottschalk, son action politique en 1848-1849 à Cologne	Vol. 18
Karl Grün : Notice biographique	Vol. 7
Hegel, L'idéalisme hégélien, première approche	Vol. 1
Hegel, Deuxième approche : la philosophie du droit	Vol. 1
Hegel, La philosophie de l'histoire.	Vol. 1
Hegel et l'orient.	Vol. 22
H. Heine : « Les pauvres tisserands »	Vol. 2
Moses Hess, <i>Catéchisme communiste par questions et réponses</i> (1844)	Vol. 14
Moses Hess, <i>L'essence de l'argent</i>	Vol. 2
Moses Hess, <i>Les derniers philosophes</i>	Vol. 7
Moses Hess : une biographie intellectuelle	Vol. 7
Moses Hess, Engels et Marx : chronique d'une rupture	Vol. 7
Jeunes hégéliens	Vol. 1
Victor Hugo, Discours du 15 janvier 1850 sur la liberté de l'enseignement	Vol. 16
Journaux ouvriers et républicains sous la monarchie de Juillet	Vol. 13
Richard Lahautière, Eléments de biographie	Vol. 13
Richard Lahautière, <i>Petit catéchisme de la réforme sociale</i>	Vol. 14
Albert Laponneraye, Eléments de biographie	Vol. 13
Albert Laponneraye, <i>Catéchisme démocratique</i>	Vol. 14

Ferdinand Lassalle, Les premiers emprisonnements (1847-1849)	Vol. 18
Ferdinand Lassalle, La guerre d'Italie et le devoir de la Prusse. Une voix de la démocratie.	Vol. 32
Ligue des Communistes, Le projet d'émigration du citoyen cabet	Vol. 13
<i>Ligue des communistes</i> , Mise en sommeil ou dissolution en juin 1848 ?	Vol. 18
<i>Ligue des communistes</i> , La rupture de septembre 1850	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , La fraction Willich/Schapper	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , Revendications du parti communiste en Allemagne (mars 1848)	Vol. 18
Sylvain Maréchal, <i>Manifeste des Egaux</i>	Vol. 12
K. Marx et F. Engels, Adresse de mars 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Adresse de juin 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Le chant du coq gaulois	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, <i>La circulaire contre Kriege</i>	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, Déclaration du 20 novembre 52 au <i>Morning Advertiser</i>	Vol. 20
K. Marx et F. Engels, Ecrits de presse de l'année 1859	Vol. 31
K. Marx et F. Engels, Ecrits de presse de 1861 et 1862 sur la guerre de Sécession américaine	Vol. 35
K. Marx et F. Engels, <i>Instruction du Comité de correspondance communiste</i> (juin 1846)	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, <i>La Sainte Famille</i>	Vol. 4
K. Marx et F. Engels, <i>Les Grands Hommes de l'Exil</i>	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (1) L'adieu à Feuerbach	Vol. 5
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (2) Saint Max, les enjeux	Vol. 6
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (2) Saint Max, la polémique	Vol. 6
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (3) Critique du socialisme allemand	Vol. 7
K. Marx et F. Engels, <i>Le manifeste du Parti communiste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, <i>Préfaces au Manifeste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, <i>Le Manifeste</i> , une œuvre de plagiaires ?	Vol. 14
K. Marx, F. Engels et P.-J. Proudhon, Chronique d'une rupture	Vol. 8
K. Marx, F. Engels, Stratégies (la ligne politique de la <i>Neue Rheinische Zeitung</i> en 1848-1849)	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, La <i>Neue Rheinische Zeitung Politisch-ökonomische Revue</i>	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, sur la lutte des classes en Angleterre. Récapitulatif	Vol. 11
K. Marx et F. Engels, sur Gracchus Babeuf	Vol. 12
K. Marx et F. Engels, sur la question d'Orient	Vol. 22
K. Marx et F. Engels, sur la guerre de Crimée	Vol. 22
K. Marx et F. Engels, sur la rébellion des Cipayes en Inde. Articles parus dans le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 24
K. Marx et F. Engels, sur la crise de 1857. Articles parus dans le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 25
K. Marx et F. Engels : le journalisme politique au cours de la décennie 1851-1861	Vol. 22
K. Marx et F. Engels : répertoire des articles de presse parus entre 1852 et 1856	Vol. 22
K. Marx et F. Engels : répertoire des articles de presse parus entre 1857 et 1858	Vol. 24
K. Marx et A. Ruge, <i>Une correspondance de 1843</i>	Vol. 2
K. Marx, Adresse inaugurale de la Première Internationale	Vol. 36
K. Marx, A Engels, le 02.04.1858 : « <i>un short outline of the first part</i> »	Vol. 26
K. Marx, Au parlement ouvrier (<i>People's Paper</i> du 18.03.1854)	Vol. 22
K. Marx, <i>Le chevalier de la noble conscience</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Le Communisme du Rheinische Beobachter</i> (12.09.1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>Contribution à la critique de l'économie politique</i>	Vol. 30
K. Marx, <i>La Critique moralisante et la Morale critique. Contre Karl Heinzen</i> (1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>Critique de la Philosophie du Droit de Hegel</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Critiques en marge de l'article « Le roi de Prusse et la Réforme sociale. Par un Prussien »</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>De la Question juive</i>	Vol. 2
K. Marx, Défaite du ministère de Palmerston (<i>New York Daily Tribune</i> , le 25.03.1857)	Vol. 28
K. Marx, <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i>	Vol. 10
K. Marx, Discours sur la Pologne (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 29.11.1847)	Vol. 11
K. Marx, Enquête ouvrière	Vol. 28
K. Marx, Grèves ouvrières (<i>New York Daily Tribune</i> de juillet à décembre 1853)	Vol. 22
K. Marx, <i>Grundrisse</i> , histoire d'un manuscrit	Vol. 23
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (1) : l'introduction de 1857	Vol. 23
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (2) : le chapitre de l'argent	Vol. 26
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (3) : le chapitre du capital	Vol. 27
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (4) : le fragment des machines	Vol. 28
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (5) : le chapitre des formes antérieures à la production capitaliste	Vol. 29
K. Marx, <i>Herr Vogt</i>	Vol. 33
K. Marx, La condition des ouvriers d'usine (<i>New York Daily Tribune</i> , le 23.04.1857)	Vol. 27
K. Marx, <i>La défaite de Cobden, Bright et Gibson</i> (<i>New York Daily Tribune</i> , le 17.04.1857)	Vol. 28
K. Marx, <i>Le résultat des élections</i> (<i>New York Daily Tribune</i> , le 12.04.1857)	Vol. 28
K. Marx, l'Espagne en révolution	Vol. 22
K. Marx, <i>Le 18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
K. Marx, <i>Le Capital</i> (1), Livre I, Premier chapitre de la première section.	Vol. 38
K. Marx, <i>La guerre civile en France</i> , Adresse du 30.05.1871 du Conseil général de l'AIT	Vol. 21
K. Marx, <i>La duchesse de Sutherland et l'esclavage</i> (<i>New York Daily Tribune</i> , le 09.02.1853)	Vol. 22
K. Marx, <i>L'émigration forcée</i> (<i>New York Daily Tribune</i> , le 22.03.1853)	Vol. 22
K. Marx, <i>Les élections anglaises</i> (<i>New York Daily Tribune</i> , le 06.04.1857)	Vol. 28
K. Marx, <i>Les prochaines élections en Angleterre</i> (<i>New York Daily Tribune</i> , le 31.03.1857)	Vol. 28
K. Marx, Lettre à Annenkov, du 28.12.1846	Vol. 5

K. Marx, Lettre à Ferdinand Lassalle, du 02.06.1860	Vol. 20
K. Marx, Lettre à Proudhon, du 05.05.1845	Vol. 8
K. Marx, Lettre à Schweitzer, du 19.01.1865	Vol. 8
K. Marx, Lettre à Véra Zassoulitch, du 8 mars 1881.	Vol. 29
K. Marx, Lettre au parlement ouvrier (<i>The People's paper</i> du 18.03.1854)	Vol. 11
K. Marx, L'Italie en résistance	Vol. 22
K. Marx, Le libre-échange et les chartistes (<i>New York Daily Tribune</i> , le 25.08.1852)	Vol. 11
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France (1)</i>	Vol. 15
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France (2)</i>	Vol. 16
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 1. La préface de Marx	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 2. Cahiers de lecture	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 3. Premier manuscrit	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 4. Troisième manuscrit	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 5. Eloge de Feuerbach	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 6. Les manuscrits en débat	Vol. 2
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie</i> : 1. <i>Une découverte scientifique</i>	Vol. 8
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie</i> : 2. <i>La métaphysique de l'économie politique</i>	Vol. 8
K. Marx, Notice sur deux ouvrages d'Adolphe Chenu et de Lucien De la Hodde	Vol. 16
K. Marx, Plaidoyer du 8 février 1849	Vol. 18
K. Marx, Préface à la <i>Critique de l'Economie politique</i> , janvier 1859	Vol. 5
K. Marx, Préface à l'édition de 1869 du <i>18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
K. Marx, <i>Révélation sur le procès de communistes</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Les révolutions de 1848 et le prolétariat</i> (14.04.1856)	Vol. 21
K. Marx, La révolution de juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 29 juin 1848)	Vol. 15
K. Marx, <i>Salaire, prix et profit</i>	Vol. 37
K. Marx, Sur la théorie ricardienne de la rente foncière : une <i>questiuncula theorica</i>	Vol. 22
K. Marx, Sur la loi des 10 heures (<i>New York Daily Tribune</i> , le 15.03.1853)	Vol. 22
K. Marx, Le système industriel anglais (<i>New York Daily Tribune</i> , le 28.04.57)	Vol. 27
K. Marx, Thèses sur Feuerbach	Vol. 5
K. Marx, <i>Travail salarié et Capital</i>	Vol. 9
K. Marx, Tories et Whigs (<i>New York Daily Tribune</i> , le 21.08.1852)	Vol. 11
K. Marx : 1850-1852, la reprise des travaux théoriques et des recherches	Vol. 22
K. Marx et F. Lassalle, leurs relations en 1848-1849	Vol. 18
K. Marx et F. Lassalle, leurs relations en 1850-1859	Vol. 32
K. Marx et F. Lassalle, la controverse de 1859	Vol. 32
K. Marx et F. Lassalle, leurs relations en 1860-1864	Vol. 36
K. Marx : Les étapes de <i>l'Economie</i> (1) : 1844-1858	Vol. 23
K. Marx : Les étapes de <i>l'Economie</i> (2) : 1859-1875	Vol. 38
Mazzini contre le socialisme et les socialistes français	Vol. 19
Le <i>Manifeste des Soixante</i>	Vol. 36
Le mode de production asiatique en débat : les pièces du dossier	Vol. 29
Jules Mirès, notice biographique	Vol. 25
Charles de Montalembert, Discours du 21 juillet 1849 sur la liberté de la presse	Vol. 16
J. Nagels, Le point de vue de la production dans le marxisme	Vol. 8
J. Nagels, David Ricardo : la loi dite des coûts comparatifs	Vol. 8
Note sur l'aristocratie financière	Vol. 16
Note sur Charles Anderson Dana et le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 22
Note sur l'emprunt révolutionnaire allemand	Vol. 19
Note sur la carrière politique de Lord Palmerston	Vol. 28
Note sur la crise de 1857	Vol. 25
Note sur la <i>Neue Rheinische Zeitung</i>	Vol. 18
Note sur la garde nationale mobile	Vol. 15
Note sur la guerre de Crimée : chronologie	Vol. 22
Note sur la guerre de Sécession américaine : chronologie	Vol. 35
Note sur l'immigration politique à Londres vers 1850	Vol. 19
Note sur la journée du 15 mai	Vol. 15
Note sur la paysannerie parcellaire	Vol. 21
Note sur la rébellion des Cipayes en Inde : contexte historique et chronologie des évènements	Vol. 24
Note sur le lumpenprolétariat	Vol. 16
Note sur les journées de juin	Vol. 15
Note sur les majorités politiques anglaises de 1802 à 1880	Vol. 28
Note sur la <i>Société universelle des communistes révolutionnaires</i>	Vol. 19
Note sur la <i>Société du Dix-Décembre</i>	Vol. 21
Note sur les sociétés en commandite par actions	Vol. 25
Note sur les ateliers nationaux	Vol. 15
<i>L'obchtchina</i> en question : la controverse entre Fr. Engels et P.N. Tkatchev	Vol. 29
L'opéraïsme italien des années soixante	Vol. 28
Raniero Panzieri, <i>Capitalisme et machinisme</i>	Vol. 28
Raniero Panzieri, note pour une biographie intellectuelle et militante	Vol. 28
Constantin Pecqueur / Louis Greppo, <i>Catéchisme social</i>	Vol. 14
J-J Pillot, Eléments de biographie	Vol. 13
Plus-value ou survaleur ? La traduction française du concept de <i>Mehrwert</i> en débat	Vol. 27

Le procès des communistes à Cologne : chronique d'une répression	Vol. 20
Le procès des communistes à Cologne : agents doubles, mouchards et provocateurs	Vol. 20
P-J Proudhon, « Aux ouvriers »	Vol. 36
P-J. Proudhon, <i>La Création de l'Ordre dans l'Humanité</i> , résumé analytique du Ch. III	Vol. 8
P-J. Proudhon, Eléments de biographie	Vol. 8
P-J. Proudhon, Note sur ses relations avec Louis-Napoléon Bonaparte (1848-1852)	Vol. 21
P-J. Proudhon, Note sur le <i>Manuel du spéculateur à la bourse</i>	Vol. 25
P-J. Proudhon, Lettre à Marx, du 17.05.1846	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Philosophie de la Misère</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 8
P-J. Proudhon, Le projet d' <i>Association progressive</i>	Vol. 8
P-J. Proudhon, Réaction au pamphlet de Marx	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 Décembre</i>	Vol. 21
Les résidences de Marx à Bruxelles en 1845-1848	Vol. 16
Les résidences de Marx à Londres	Vol. 19
La révolution de 1848 en France : chronologie des évènements (1)	Vol. 15
La révolution de 1848 en France : chronologie des évènements (2)	Vol. 21
Auguste Romieu, <i>Le spectre rouge de 1852</i>	Vol. 21
Jacques Roux, <i>Manifeste des Enragés</i>	Vol. 12
Rupture avec Ruge : 1. L'enchaînement de la controverse	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 2. Le soulèvement des tisserands silésiens	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 3. L'article de Ruge : « <i>Le roi de Prusse et la réforme sociale</i> »	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 4. La riposte de Marx	Vol. 2
Rupture avec Weitling	Vol. 3
Saint-Simon	Vol. 1
Saint-simoniens (Les)	Vol. 1
Xavier Sauriac, <i>Réforme sociale ou Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Sociétés secrètes sous la Monarchie de Juillet	Vol. 13
Joseph Staline, <i>Le matérialisme dialectique et le matérialisme dialectique</i>	Vol. 29
W. Stieber, <i>l'Espion de Bismarck</i>	Vol. 20
Stirner, <i>L'Unique et sa Propriété</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 6
Stirner, Notice biographique	Vol. 6
W. Tcherkesoff, <i>La paternité intellectuelle du manifeste communiste</i>	Vol. 14
P.N. Tkatchev, <i>Lettre ouverte à Monsieur Friedrich Engels</i> (Zurich, 1874)	Vol. 29
Victor Tedesco, <i>Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Théophile Thoré, Une controverse sur Babeuf et le babouvisme	Vol. 13
Le toast de Blanqui	Vol. 19
Henri Tolain, Eléments de biographie	Vol. 36
Tranches de vie : KM-1819-1843	Vol. 1
Tranches de vie : FE-1820-1843	Vol. 1
Tranches de vie : 1844	Vol. 2
Tranches de vie : 1845-1847	Vol. 14
Tranches de vie : janvier-avril 1848	Vol. 16
Tranches de vie : avril 1848-août 1849	Vol. 18
Tranches de vie : septembre 1849-mai 1851	Vol. 19
Tranches de vie : juin 1851-décembre 1852	Vol. 20
Tranches de vie : janvier 1853-décembre 1856	Vol. 22
Tranches de vie : l'année 1857	Vol. 23
Tranches de vie : l'année 1858	Vol. 26
Tranches de vie : l'année 1859	Vol. 27
Tranches de vie : les années 1860-1861	Vol. 34
Tranches de vie : les années 1862-1864	Vol. 35
Tranches de vie : les années 1865-1867	Vol. 36
<i>Vorwärts</i> , Un journal allemand à Paris	Vol. 2
G. Weerth, Discours au congrès sur le libre-échange à Bruxelles	Vol. 10
Wilhelm Weitling, notice biographique	Vol. 23
Joseph Weydemeyer, <i>La dictature du prolétariat</i>	Vol. 19